

EXTRAITS
des
NOTES de GUERRE
de
l'Abbé Rémi THINOT

SEPTEMBRE 1914

2 SEPTEMBRE 1914 :

Il y a 44 ans, c'était le soir de la bataille de Sedan ; nos soldats avaient été admirables, héroïques, et nos chefs, pour la plupart d'une admirable vaillance... mais l'odieuse politique avait tout compromis.

Il s'en faut aujourd'hui que nous soyons au soir d'un Sedan ; nos soldats sont admirables, et, parmi tous les galons politiques, il y en a de militaires, grâce à quoi, nous n'avons pas encore subi de défaites importantes, mais il est évident que le misérable anticléricalisme, la guerre à Dieu, qui ont occupé nos gouvernants depuis tant d'années, les ont empêchés de préparer la guerre comme il aurait fallu !

Que de choses il faudra dire au lendemain de la guerre !

J'entreprends aujourd'hui de jeter quelques notes sur le papier. Depuis le début de la guerre, j'ai eu l'intention de le faire, absorbé par de multiples soucis, je n'ai pas encore pu prendre ma plume. Aussi bien, je reviendrai en arrière au premier moment.

Ce soir, Reims est définitivement isolée du reste du pays. La gare est complètement évacuée ; les ponts sont sautés ; les coups de mines tonnaient si gravement cet après-midi !

Ni la poste, ni le téléphone, ni le télégraphe ne marchent plus.

En ville, ce n'est plus le néfaste empressement autour des émigrés ardennais ; nous en avons trop vu de ces petits cercles en ville, tous les jours, au centre duquel trônait un ou une orateur, visiblement heureux de son importance soudaine, et racontant des histoires plus extraordinaires que le voisin. Et ces cercles se fondaient lentement, distillant en ville une panique et des horreurs qui ont envahi toutes les familles. Le terrain était si bien préparé à ces toxines par la presse, soucieuse avant tout, depuis le début des hostilités, de servir à ses lecteurs le plat des « atrocités allemandes ». Plat long, plat creux, épicé plus ou moins, arrangé dans l'évidente intention de surexciter l'opinion contre nos ennemis, mais plat obstinément quotidien... jusqu'au jour où on s'est aperçu que les femmes se croyaient toutes perdues et croyaient leurs enfants inévitablement condamnés sur le passage des Prussiens. Il était un peu tard alors pour faire machine en arrière.

Cà été un exode en masse des Rémois sur Paris et, de là, vers le centre et l'ouest.

Ce soir, sur le pas des portes, ce sont des groupes serrés qui devisent... dans l'anxiété de l'heure, car les ennemis sont à nos portes, et qui devisent courageusement. « Ça n'est pas digne des français d'avoir peur comme cela », disait aux amis une brave femme dans la rue de l'Université... « il faut rester ici et attendre tranquillement ».

Combien auraient raisonné ainsi si on ne les avait pas affolés, et qui seraient là encore au poste, occupant des demeures dont toutes les paupières baissées disent le vide intérieur et chantent la mort

3 SEPTEMBRE :

Cette nuit a été d'un calme saisissant.

L'autre nuit avait été remplie par le fracas des automobiles et des voitures. Tous les services publics, toutes les administrations « sévacuaient », selon l'expression d'une bonne femme. Dans l'après-midi du mercredi, on avait fait sauter les aiguillages et peut-être des ponts. C'en était donc fait ; le dernier wagon postal, la dernière locomotive, le dernier convoi de blessés, tous ceux qu'on a pu, de Reims, transporter plus loin, avaient quitté la gare.

Cette nuit, ça a été le calme un peu angoissé de la grande ville isolée du reste du pays. C'est fini maintenant ; nous ne recevrons plus de nouvelles des amis et ne pourrons plus en envoyer. Jusque à quand? Dieu seul le sait.

Les ennemis sont sur tout le front nord - nord-est et nord-ouest ; le canon s'entendait hier soir dans ces deux dernières directions.

On dit ce matin que Reims sera épargnée, où plutôt qu'on lui épargnera un bombardement. Les autorités traiteraient directement avec les allemands qui ont d'ailleurs de nombreux intérêts commerciaux dans la ville.

N'empêche que chacun prend des mesures en vue de ce bombardement. Pour mon compte, j'ai déjà descendu à la cave une partie de ma musique manuscrite et imprimée et quelques objets. C'est l'incendie que je crains, et la démolition de la maison. Quant au pillage, rien ne peut garantir contre ses éventualités.

Chez Mme Pommery, on a accumulé dans les caves ; pioches, pelles et bougies pour en sortir après le bombardement.

J'irai à la cathédrale, en cas d'alerte ; notre place, si tout le monde s'y réunit, n'est pas d'être au fond d'une cave !

Dimanche, à St. Remi, il paraît que l'assistance a été superbe. La neuvaine de prières continue. Le peuple sera touché que le prêtre ne lui ait pas faussé compagnie comme ce qu'il appelle « les gens riches ». Un brave homme disait à St. Remi (entendu par le R.P. Etienne) « Au moins, nos prêtres ne nous abandonnent pas ! »

Je vais sortir en ville pour dire mon bréviaire...

Les allemands vont faire leur entrée ! Je viens de lire une proclamation du maire annonçant la douloureuse nouvelle et demandant le calme. Je ne m'étais donc malheureusement pas trompé quand, tant à Abondance, à l'arrivée de l'ordre de mobilisation, qu'à Reims, en arrivant, et dans ma première conversation avec M. le Curé, quand je disais que les Prussiens arriveraient à Reims...

Tout à l'heure P.M. et A.L. en bicyclette, sur la route de Paris, revenant de Unchair, à la sortie du bois de Jonchery, avaient essuyé des coups de feu des soldats allemands cachés dans les bois.

Ah ! pauvre France, victimes de ces odieux politiciens qui, depuis 40 ans, rabaisse son armée et mange ses prêtres. C'était toute la politique - pendant que l'ennemi forgeait son armée puissante !

Il est plus difficile d'expulser cet ennemi que d'enfoncer des portes de couvent !...

Une grande animation règne en ville, une grande stupeur se lit sur tous les visages... la tristesse envahit les cœurs...

Telle est l'affiche que je copie sur le mur de la sous-préfecture.
S'ils font leur entrée demain
4 Septembre, ce sera, à 44 ans
de distance, le même jour où
ils sont entrés en 1870 - 4
Septembre 1870

6 heures 3/4 - Je rentre de la cathédrale où, à l'issue de la prière quotidienne - le chemin de Croix de 5 heures 1/2 - (car la prière des soldats, instituée aux premiers jours n'a plus de raison d'être) M. le Curé a rassuré les fidèles présents, les priant d'être calmes et, au nom de leur patriotisme comme de leur foi, d'exprimer la vertu de force dans beaucoup de sang-froid et de prudence.

Le canon tonne du côté de Fismes sans interruption. Sont-ce les allemands qui attaquent nos troupes en retraite par Epernay? En tous cas, combien d'hommes à qui on avait dit simplement hier « Gagnez Epernay par vos propres moyens » qui vont être surpris - tués ou prisonniers - s'ils ont traversé la forêt de Montchenot !

Et il paraît qu'hier, c'était lamentable dans les casernes ; les garde-voies, renvoyés dans leurs foyers, ne trouvaient pas un officier à Neufchâtel (caserne) pour leur dire ce qu'il y avait à faire. Fusils, cartouches, habillements gisent çà et là, pêle-mêle. C'est, dans les chambrées, un désordre inexprimable !

On m'assure que Reims est frappée d'une contribution de 30 millions ; on aurait déjà, à cette heure, trouvé le premier. C'est M. de Tassigny qui aurait reçu hier les parlementaires prussiens et les choses se seraient décidées au conseil d'hier soir, de concert avec l'autorité militaire.

Le canon entendu toute la soirée serait le nôtre. Poirier redescend des Caves Pommery ; il m'apporte 7 ou 8 poulets bons à manger. Il a observé la flamme des explosions et le temps écoulé jusqu'à la perception du coup et il estime que l'action se déroule sur une ligne au sud passant par Ville-Dommange. Notre artillerie contiendrait l'ennemi de ce côté pour permettre à nos troupes de se retirer vers Paris.

Il s'agirait de la section nord-ouest de l'armée ennemie divisée sous Reims, l'autre moitié cheminant vers Châlons...

11 heures du soir ;

Je rentre avec Poirier, qui est venu à 9 heures interrompre mon dîner ; « Les allemands sont à l'Hôtel de Ville... ! » , s

J'enfile les rues qu'arparent déjà des groupes préoccupés. Peu de monde cependant ; rue Colbert, quelque attroupement. Place de l'Hôtel de Ville, on ne passe pas. Ils sont là quelques officiers et quelques hussards. Je vois dans l'encadrement du portail illuminé la silhouette d'un uhlan...

J'ai quelques détails par M. Rolleaux, directeur du Service des Eaux, qui était à l'Hôtel de Ville quand le Maire a reçu l'ennemi.

C'est un militaire attardé que les allemands ont fait prisonnier qui les a conduits à l'Hôtel de Ville.

Ils en avaient ramassé deux autres à la terrasse d'un café ; d'aucuns les ont pris pour des chasseurs français.

L'officier qui parlait le mieux le français a demandé le Maire. Il a pris son nom, puis la troupe a demandé à dîner avec du Champagne et de l'eau minérale (textuel). On est allé chercher l'un et l'autre chez Bayle Dor, puis le café et le presse-café.

Comme ils entraient révoquer au poing, M. Bataille fit remarquer à l'officier principal qu'il pouvait

entrer sans cet objet ; alors, l'officier de se retourner avec une certaine morgue ; « J'espère bien que puis entrer ici ! »

On fait disperser les groupements sur la place.

Une partie de ces parlementaires va coucher à l'Hôtel de Ville, avec le Maire au milieu d'eux. Les autres vont retourner à Cernay, d'où le gros de la troupe - 2 à 3.000 hommes - va partir demain pour faire à Reims - à 5 heures du matin - une entrée solennelle.

La foule s'éloigne ; les commentaires vont leur train, ardents par place, voire très ardents comme autour de la statue de Louis XV, Place Royale. On s'élève contre l'admission des allemands à toutes les charges, à tous les bénéfices, à toutes les confidences dans notre pays qu'ils arrivent à connaître mieux que le leur. Puis, l'insuffisance des chefs, dont la carrière a été arrêtée par le régime des fiches.

Et l'incohérence du commandement ! Il apparaît certain. Hier encore, il était question de défendre Reims, de s'y battre même, rue par rue. 300.000 hommes étaient massés à cette intention au sud de Reims. Et ce plan était déjà un plan repris, car il avait été une première fois contrecarré.

C'est cette nuit seulement qu'on a désarmé les forts et fait passer les pièces de siège et le reste... Reims étant entièrement cerné par l'ennemi. Toute la troupe également a pris la route de Châlons, Epernay étant déjà occupée. à 2 heures du matin, les canons traversaient Reims. « On lâchait du terrain ». C'était le plan de l'Etat-Major, « plan très savant » répète-t-on, et de l'exécution duquel (témoignage du Maire de Ville-en-Tardennois, chez qui couchaient l'autre nuit les officiers du dit Etat-Major) l'Etat-Major est très content...

Il paraît que les ennemis ont été très courtois auprès du Maire. La garnison qui occupera Reims sera courtoise également, je l'espère.

Mais...

Mais **quand ils repasseront ?**

Car ils repasseront, en fuyards, en vaincus, n'est-ce pas, Jeanne d'Arc ?...

Il est indiscutable que Reims était terrorisée ce soir. On comptait les hardis qui tenaient la rue... Il n'y a pas de raison de se tenir dans les caves aujourd'hui, ni demain... mais, encore une fois, quand ils repasseront ?

Il est réel qu'un avion allemand a survolé la ville aujourd'hui vers 10 heures et a jeté une bombe qui est tombée sur Hincmar, faisant seulement des dégâts matériels. Par miracle, une femme qui lessivait, n'a pas été

atteinte par les poutres et les tuiles arrachées au toit.
L'ennemi visait-il la cathédrale? Ce serait odieux et contre
toutes les règles du droit des gens.

Je vais me reposer ; demain matin Poirier vient
me prendre pour assister à l'arrivée des Prussiens.

VENDREDI 4 SEPTEMBRE ; 1 heure après-midi :

Une matinée terrible.

Je me lève à 4 heures, cueille Poirier et nous allons Boulevard de la Paix voir s'ils arrivent ; personne !

Je vais dire ma messe.

A 9 heures -5, un coup de canon, deux coups ; ce sont les ennemis qui marquent leur entrée... d'autres coups, des sifflements hachés des éclats... Est-ce une canonnade à blanc ; est-ce un bombardement? Deux voisines accourent, affolées... les caves sont dangereuses... En sortirait-on ?

Je veux aller à la cathédrale, car c'est vraiment un bombardement. Je vais voir deux ou trois fois au grenier. Sifflements, éclats... Je ne distingue rien.

Je sors ; je marche sur des morceaux de fonte ; il n'y a plus de doute.

Je rentre à la salle-à-manger avec un matelas aux fenêtres ; les femmes tremblent... je fais descendre Melle Mathieu qui faisait mon lit. Nous prions... les sifflements ! le lourd tremblement du sol frappé non loin de nous !.. C'est horrible.

Vers 10 heures 1/4, les coups s'espacent puis cessent. Le bombardement a duré une petite heure.

Je m'en vais par les rues désertes remplies d'effroi, parmi les persiennes fermées, jusqu'à la cathédrale. Partout des éclats devant la cathédrale, des débris de sculptures ; sur le parvis, un trou énorme... les pavés sont noirs tout à l'entour ; autre trou béant dans l'enclos du Palais de Justice. Une excavation remplie d'eau rue Robert-de-Coucy, en face Clignet, où les ingrédients chimiques répandus remplissent l'air d'une odeur inquiétante.

Là, l'obus est tombé sur une bouche d'eau. Le Courrier - la Coopérative - est criblé ; l'éclaireur de l'Est en ruines...

J'entre à la Cathédrale ; je tombe sur M. le Curé arrivé en pleine mitraille devant un parvis invisible sous la poussière. La cathédrale est remplie de poussière... les commotions de l'air ont été violentes. Les vitraux bas-côtés nord des petites nefs sont en écumaires. La grande rose a quelques trous, la petite (ouest) est plus atteinte. Le dernier vitrail de la galerie des Rois est éventré. Je ramasse les morceaux tombés pour les sauver.

Je fais un tour.

6 heures du soir ; spectacle lamentable, triste, triste ! Oh ! cet homme de la rue St.Pierre-les-Dames broyé avec son chien affalé sur ses genoux, parmi l'horrible

désordre de la maison qu'un obus avait abordé en pleine porte cochère !

La tête broyée, vidée, les membres pantelants, dénudé jusqu'à la ceinture... ce pauvre chien éventré... un morceau couvert de poil en pleine rue... la cervelle du maître à côté ! J'ai pris le pauvre corps et je l'ai abrité au fond.

M. Landrieux passait ; nous avons dit un De Profondis.

Puis, c'est le lugubre pèlerinage rue St.Symphorien... rue Eugène-Desteuque... et tant de morts çà et là. St. Remi, St. André éventrées. Ah ! c'est miracle que Notre-Dame soit épargnée ; les côtés et l'arrière ne l'ont pas été !...

Vers 4 heures, les troupes allemandes défilent. Point d'arrogance, point de fatigue... de la bonhomie... de la courtoisie. Telle est l'attitude de l'officier supérieur saxon que j'aborde Place Royale à la prière de plusieurs pour le questionner. Je l'accompagne jusqu'au Lion d'Or à la tête de ses troupes et je lui demande ce que signifie le bombardement du matin.

Je suis content que vous me questionniez... je vous donne ma parole d'honneur que c'est un malentendu déplorable, pour vous comme pour nous... question des parlementaires que nous ne retrouvons pas... c'était une batterie... j'ai fait cesser le feu dès que j'ai vu l'officier arrivant agité et criant d'arrêter... Dites à la population que nous serons calmes, que s'il n'y a aucune hostilité, nous ne ferons aucun mal..."

Ne parlait-on pas déjà d'un nouveau bombardement vers 5 heures? Tout le monde s'affolait. Je rassure tout le monde. Cet officier m'a tendu la main ; je ne l'ai pas refusée ; il m'a paru très loyal.

5 SEPTEMBRE :

Reims est calme ce matin, calme douloureux ; on additionne les ruines, les morts. Tout à l'heure, je vais assister à l'enterrement de cette malheureuse nièce de Mr Rourlier, massacrée devant la maison par un éclat d'obus dans le côté.

L'Ecole Professionnelle est traversée comme une écumoire. La maison des Religieuses de l'Espérance, rue Chanzy et rue du Jard, est abominablement saccagée ; la chapelle de 3 Lazaristes, rue Libergier, est en ruines.

Puis, les pillards vont s'en donner à cœur joie, non seulement dans les maisons éventrées, si des barrages quelconques ne sont pas rapidement établis, mais dans tant de maisons fermées, abandonnées par leur propriétaire. Puis, que faire? Il n'y a plus de prisons, plus de juges.. !

Ah ! toute cette machinerie de la vie moderne, quel organisme fragile'

La contribution de guerre en millions serait un raconter. M. de Bruignac me dit hier qu'ils ont demandé seulement la nourriture de 5.000 chevaux et celle de 20000 hommes pendant X jours.

En ville, tout est calme ; les émigrés ardennais devancés par l'invasion, repartent par petits paquets. Une section d'allemands campe devant la cathédrale, avec ses officiers au Lion d'Or. Beaucoup de soldats en ville dans les magasins... à la cathédrale. Ils se tiennent bien et n'ont nullement l'air arrogant ou gouailleur. Et il faut reconnaître que tous ces saxons sont bien bâtis et en bonne santé.

Bien sûr, ce n'est pas la silhouette française... c'est même trop vraiment celle décrite par Hansi, mais ce n'est pas le Hun déchaîné que le gouvernement voulait faire accroire aux badauds. Ah ! comme nos dirigeants ont été misérables en tout .jusqu'ici, au-dessous de leur tâche ! Ils ont trompé tout le monde sur l'état vrai de nos préparations et ils ont caché toutes les reculades derrière la littérature spéciale des « communiqués officiels » et ils ont amusé, non pas, retenu, détourné l'opinion avec l'article « atrocités allemandes ». Les événements vont dépasser en tristesse les prévisions les plus pessimistes..*.

Dieu va son chemin... ainsi l'heure tombait en coups aussi égaux, aussi calmes que jamais du haut du clocher de Notre-Dame, pendant que se poursuivait hier matin l'affreux bombardement.. !

8 heures du soir ; Poirier m'affirme que le bombardement devait recommencer à 3 heures hier ! C'est dans une conversation entre le général allemand, le Maire, le Consul d'Amérique et M. de Tassigny que l'affaire s'est

terminée. Mais, en déjeunant à midi, le Maire, qui savait la menace était écrasé. Dans la dite conversation, le général affirmait que si, à 3 heures, les 4 parlementaires égarés n'étaient pas rentrés, on continuerait le bombardement.

On avait beau lui raconter qu'ils avaient été invités à festoyer par des officiers français, qu'ils avaient dû avoir une panne... C'est le Consul d'Amérique qui a emporté le morceau en suppliant le général allemand de ne pas se déshonorer par un tel fait.

Suis allé à St. Remi ; horrible !

Rencontré M. Demaison qui veut envoyer une note aux monuments historiques sur le sujet. Je lui ai dit mon intention de faire un rapport à l'académie sur le sujet ; Les Eglises de Reims pendant le bombardement.

6 SEPTEMBRE - Midi -

Des centaines de blessés sont arrivés ce matin ; ils sont rue de l'Université et des bandes de soldats éreintés passaient rue Vauthier tout à l'heure.

Rencontré à Notre-Dame M. de Bruignac, prisonnier hier encore avec les autres conseillers, à propos des réquisitions. On fournit celles-ci difficilement. Ainsi, il fallait 20.000 kilos de pain pendant 5 jours ; on arrive à peine à la moitié. Toujours cette histoire des parlementaires qu'on ne retrouve pas. On a suivi leur piste assez loin ; on continue les recherches. L'autorité prussienne convient pourtant que la ville n'y est pour rien. Tout l'obscur de cette affaire s'éclaircit quand on sait que Saxons et Prussiens se disputaient l'honneur d'entrer à Reims. Les Saxons y étaient quand les Prussiens, qui avaient envoyé des parlementaires, lesquels ne revenaient pas, ont bombardé. Les Saxons ont vite envoyé un des leurs pour arrêter les Prussiens. Les parlementaires prussiens avaient été arrêtés à La Neuville parce qu'on leur avait dit qu'il n'y avait plus d'autorité militaire à Reims. Ces parlementaires sont repartis avec les officiers français qui les accompagnaient (un colonel et un général. On a perdu leurs traces et on ne sait où ils sont, mais il est certain que vendredi à 3 heures, les Prussiens voulaient recommencer le bombardement.

Je vais me procurer un appareil ; il faut absolument que je fasse des photographies.

Après Vêpres seulement, avec la jumelle de Poirier, je suis allé faire un tour et j'ai photographié une affiche Place Royale ;

Du P. Etienne, ces mots entendus ;

1°) à la Poste, du factionnaire questionnant certaines personnes ; « La guerre, chose cruelle, pas morale... »

2°) un bonhomme qui l'aborde ; « Monsieur, je ne sais pas de votre bord, mais si on n'avait pas chassé les bonnes sœurs, nous n'en serions pas là.. ! »

A rapprocher de l'apologue d'un gaillard accostant l'abbé Midoc, place de l'Hôtel de Ville pendant les premiers jours de la mobilisation ; « Monsieur l'Abbe, nous ne sommes pas dans les mêmes idées, les poules et les coqs se battent toujours dans la basse-cour, mais quand l'épervier arrive, tout le monde est d'accord ».

Entendu également dans un café, de la bouche d'un officier allemand ; « Si nous avions vos soldats, nous serions déjà à Paris, mais vous devez bien vous apercevoir qu'ils sont mal commandés... »

Il paraîtrait que nos ennemis auraient été battus aujourd'hui à Montmirail.

Epernay n'a pas été bombardée, au dire de Antoine, chauffeur de la Maison Pommery (réquisitionné hier par un officier prussien tandis qu'il transportait les meubles de Stanford). On n'y veut pas croire que Reims aurait été bombardée... !

Une chose qui navre tous les honnêtes gens et les patriotes, c'est la familiarité avec laquelle la partie inférieure de la population traite avec les allemands. Sans parler de l'ignominieuse conduite des filles, affichée au grand jour. On souffre d'un grand manque de dignité ; on pouvait avoir une attitude calme sans avoir cette condescendance ... presque flatteuse... j'allais dire dégradante... Je comprends qu'un soldat ait dit ; « Les Français ne veulent pas la guerre ; c'est l'Angleterre et la Russie » et cette autre parole d'un officier supérieur pendant les discussions « J'aime mieux mes deux parlementaires que vos m 100.000 c... de rémois.. ! »

7 SEPTEMBRE :

Poirier court une aventure terrible en voulant faire un tour dans le vignoble. Engagé dans des troupes, il est arrêté à Louvois, séparé de sa voiture et de son chauffeur et durement traité, à Fontaine, un officier supérieur le déclare en règle et le laisse partir.

Épernay est intacte, mais remplie de blessés. Le canon tonne sans discontinuer au sud d'Épernay et de Chalons

8 SEPTEMBRE :

J'apprends ce matin que Rethel est un amas de cendres, à part l'Eglise et quelques maisons.

Le laitier des Mesneux rapporte comment il rentrait le fatal vendredi quand les batteries commençaient à cracher sur la ville. Personne n'a été touché, mais ils ont pillé de la cave au grenier depuis la dernière bouteille jusqu'au saloir...

De Marfaux, il ne resterait rien.

A Ormes, c'est le Curé, le Maire s'étant caché, qui a sauvé la population ; on avait en effet découvert un revolver chargé dans une maison fermée...

9 SEPTEMBRE :

On dit dans le Petit Parisien que Reims est bombardée, détruite brûlée... Ça va bien et nos gens d'Abondance vont être rassurés. C'est du moins ce qu'un Consul d'ici aurait fait lire à une personne.

Et j'ai su - et vu - ce matin qu'une bombe avait frappé directement la cathédrale - au transept nord - une autre a éclaté au-dessus de ce transept - voir les détails que je reporte plus loin.

Ce qui est encore évident ; c'est qu'il arrive ici ce matin de grandes quantités de blessés allemands. Des troupes en nombre ont traversé la ville de grand matin, se dirigeant vers Châlons. Le canon tonne toujours par-là, très rudement et sans discontinuer...

La vie devient douloureuse, non seulement rien ne vous prend des occupations ordinaires, mais il semble qu'il n'y ait plus de demains, ou bien des demains si incertains.. ! qu'ils sont irréels. St il faut du réel pour éveiller l'activité. Puis, c'est la séparation radicale d'avec tous ceux qui composent votre vie. Pas de nouvelles... combien de temps encore? C'est la plainte dite et redite tous les Jours... Sortirons-nous même un Jour de notre île?

Nos gardiens sont dans une fièvre troublante. Sont-ils battus là-bas, là où le canon ne cesse de tonner... Mais, même s'ils sont battus, d'autres légions viendront remplacer celles qui sont écrasées, leur nombre est écrasant...

Et là-bas, en Savoie, que faites-vous, mes amis ? La montagne doit être belle, séduisante, d'un calme divin... Les soirs doivent être frais pour l'âme comme pour le corps...

Ô sainte Création, œuvre adorable, fruit de Dieu bon et miséricordieux... ô paix de la montagne, descends sur mon cœur troublé !

Les avions brûlent l'air... l'odieux ronflement ! C'est encore un biplan allemand à la rude Croix de Malte noire. Il vire par-là, du côté où le sang coule... Pauvre France ! Chère Patrie si coupable.. !

La vie est lourde en ce moment !

Dans mon petit jardin, une rose toute tendre, parmi le désert des feuilles brûlées et les buis déjà fatigués... (illisible) et s'épanouit. Est-ce un gage d'espérance ?

Lumière de mon Dieu, brillez sur moi ; chassez les ténèbres de la nuit...

10 SEPTEMBRE - soir -

D'interminables convois ont traversé Reims en retour aujourd'hui. Conséquence de la formidable action qui s'est déroulée tous ces Jours du côté de Montmirail. L'ennemi, repoussé vers Châlons avec des pertes énormes (en a-t-il passé à Reims ; en est-il arrivé des blessés depuis hier !) et tout son terrain d'action reculé d'autant. Ces convois étaient de vivres qui remontaient vers Laon ; on répète bien que Berlin est en feu, que les Russes y sont ? En tous cas, toute l'escadrille d'avions est repartie hier et aujourd'hui pour Darmstadt, pour, de là, regagner le front russe.

M. Christiaens, chez qui je dîne ce soir, me dit avoir une occasion pour donner des nouvelles aux nôtres, un certain M. Becque, de ses amis, résolu à traverser les lignes. Je vais donner une carte pour maman.

Mme Véroudart me disait ce matin que les gens de Bezannes avaient caché leur linge dans un caveau de cimetière ! Et un caveau habité !

11 SEPTEMBRE :

6 heures du matin ; toute la nuit, les convois ont remonté la rue de l'Université - et des convois qui faisaient trembler la maison - l'artillerie lourde probablement.

Rencontré en tramway un bonhomme se plaignant que la politique ait empoisonné le pays ; « voyons, M. le Curé, vous vendez des prières ; je vends du café ; chacun notre métier ; qu'on nous laisse tranquille chacun, pas vrai? »

Ce matin, j'ai donné la voiture d'enfants de chez M. Hervé à une pauvre femme de Verdun, retournant à pied à Verdun ! Pauvres gens ; pauvres femmes, les yeux gonflés par la fatigue et les pleurs !

Le Courrier annonce que nous avons un pape - Benoit XV. Nous ne savons pas encore qui il est.

Rencontré M. l'abbé Camus, rentré hier de Rethel. Le commandant d'armes de la place a été tout juste convenable. Huguenots, anticléricaux, sectaires.. ! Ils gardent 5 prêtres comme otages. C'est indiqué ; pas d'autorité, ni maire, ni adjoint à Rethel pour les recevoir etc... La vérité est que les autorités civiles ont été en général d'attitude pitoyable.

Devant le Grand Hôtel, pas moyen de passer, ni d'un côté, ni de l'autre. Le général de l'armée qui couvre le pays y loge.

On dit que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche, la France et l'Angleterre à la Hollande etc... Tant de « on dit » parmi une population d'autant plus avide qu'elle est séquestrée...

5 heures ; J'apprends de façon ferme (source allemande confirmée) que nous avons un pape - Benoit XV - qui est cardinal archevêque de Bologne - Mgr della Chiesa - Le cardinal secrétaire d'Etat serait Mgr Ferrasa. C'est la reprise de la manière de Léon XIII ; le nouveau pontife est plutôt un diplomate, et Mgr Ferrasa fut à Paris très gouvernemental. L'élection était faite le 2 septembre, c'est-à-dire après seulement 3 jours de Conclave.

Les allemands se reforment sur Laon pour prendre un autre chemin vers Paris. Des officiers auraient dit (rapport de M. l'Abbé Landrieux) à M. de Bruignac, otage à son tour au Lion d'Or, que la bataille qui venait de se terminer avait été terrible pour eux ; les français avaient pris des positions merveilleuses, desquelles il n'a pas été possible de les déloger. Ce serait, à leur avis, la plus grande bataille du siècle. Toutes les masses possibles de part et d'autre, sauf ce qui est occupé dans les Vosges, à Anvers et contre les Russes, auraient été là aux prises entre

Montmirail et Vertus d'une part, les rives de la Marne d'autre part

Le canon tonnait tout à l'heure encore, comme ne l'avais pas encore entendu.

10 heures du soir ; Poirier sort d'ici et m'apporte des nouvelles réconfortantes ; les français sont bien près d'ici. C'était vers Jonchery, ou mieux entre Gueux, Rosnay et Epernay que le canon tonnait tout à l'heure. Pourvu que nos armées n'essaient pas de rentrer à Reims avant d'avoir contourné les forts... autrement, les allemands, campés dans les dits forts, bombarderont Reims à nouveau. Attendons dans la main de Dieu.

C'est aujourd'hui que l'autorité allemande a occupé la tour nord de la cathédrale - défense de sonner à cause des signaux -

Poirier a remarqué comme moi, combien les soldats allemands manquent d'entrain. Ils sont disciplinés, solides comme la fatigue, mais pas enthousiastes, jusqu'aux officiers d'ailleurs. Ils sont trompés ; ils ignorent la vérité sur les choses, nos alliances et l'invasion russe. D'aucuns se rendent compte des causes vraies de la guerre « Guillaume » disait l'un, « bon père de famille, mais le Kronprinz cruel, méchant »

J'achèterai un pic pour ma cave demain, en cas de nouveau bombardement.

12 SEPTEMBRE - samedi -

9 heures ; je suis dans la cathédrale, dans une stalle près de l'orgue. C'est une révolution. On vide la nef et les bas-côtés de toutes les chaises. Il faut loger ici 3.000 prisonniers. Et la discussion n'a pas été admise. L'autorité ne voulait même pas permettre l'enterrement qu'on est en train de faire à l'autel du Cardinal. On va remplir de paille notre cathédrale... puis ce sera l'invasion impie dans le temple de Dieu. Ce choix de Notre-Dame est

Cependant, le canon tonne et tonne tout près. Il est évident que des combats serrés se livrent aux environs de Reims et tout près.

1 heure ; La canonnade est infernale... l'effroi se répand à nouveau parmi la population.

Rentrant chez moi tout à l'heure, j'ai assisté à la violation du domicile de M. Bocquillon, rue de l'Ecole-de-Médecine. 3 soldats acharnés après la porte de chêne, avec des marteaux, des pinces, la crosse de leur fusil. On les regardait... Sans pudeur aucune, ils broyent les panneaux, entrent et recommencent sur chacune des portes de l'intérieur. C'est affreux.

M. le Curé, sortant du Lion d'Or, me disait qu'on était en train de dresser une liste de 100 otages, cent personnalités rémoises qui répondront de l'ordre dans la ville. Ce système est atroce et injuste. L'acte d'un fou peut ainsi coûter la vie à des hommes parmi les plus respectables.

9 heures du soir ; Une Journée mémorable ; ce matin, la paille dans la cathédrale, le St. Sacrement évacué à la Mission et à l'adoration Réparatrice, puis les travaux d'isolement, un barrage de toile au niveau du grand autel pour que le culte puisse être continué... du moins pour qu'on ne perde pas possession de la cathédrale...

La canonnade se rapprochait... il s'agit d'une véritable bataille ; le duel d'artillerie est formidable. Je suis monté avec M. le Curé sur la terrasse de M. Saintsaulieu ; on voyait la fumée des batteries. Poirier m'a dit qu'ils avaient pu suivre toute la bataille ; les français étaient logés sur un quart de cercle immense, allant de Rilly-la-Montagne à St. Thierry. Sans répit, les canons ont toussé, les feux se rapprochant de plus en plus ; on ne peut nier que les coups résonnaient dans nos rues d'une façon formidable. A la nuit très tombée seulement, le canon s'est tu...

Mais voici le tragique de la Journée ; descendant de chez Saintsaulieu, Je vois, avec M. le Curé, un groupe important de civils encadrés par des soldats, enfile la rue du Cloître derrière l'abside. Ce sont les otages, les 100 otages qu'on va « parquer » au grand séminaire, rue de l'Université, pour répondre de la sûreté des troupes

allemandes quittant la ville. Je cours prendre une traverse et je rejoins le groupe rue Vauthier. J'entre avec eux ; une multitude me prie d'aller avertir leurs familles qu'ils ne rentreront peut-être pas ce soir, qu'on se tranquillise sur leur compte. Parmi eux, MM. Camus, Andrieux etc... Je les laisse installés dans la Salle des Exercices et je commence par la ville mon triste pèlerinage.

Oh ! ce Reims apeuré par le canon... Reims terré dans les caves (chez Lanson, Mme de Bary et toute la cohorte des femmes distinguées et emmitouflées !) dans l'attente de la bombe affreuse. Jamais je n'ai vu une grande ville déserte ainsi... Et la pluie qui se met à tomber, une pluie triste d'octobre... Les maisons n'osaient s'ouvrir sous un coup de sonnette. Des filles, réunies dans une blanchisserie me crient ; "M. L'abbé, bénissez-nous en passant !", me rappelant celle que M. le Curé a confessée pendant le bombardement du 4 Septembre et celle qui s'est précipitée chez moi en citant qu'elle ne voulait pas mourir sans la bénédiction de M. l'Abbé. Et les volets qui s'entrouvraient parmi des frissons de peur... et se reclaquaient... Un blessé allemand me demandait sa route.

A 7 heures, j'étais loin encore du terme de mes litanies... quand je rencontre un homme, rue de l'Etape, qui me dit ; « Vous savez leur dernière, M. L'Abbé? Ils ont enlevé les otages ! »

Ils ont enlevé les otages, les entraînant à pied vers Witry... La rage me prend.

Je dîne rapidement chez M. X. et en rentrant chez moi, par le parvis grouillant de teutons, il y a quelques heures, maintenant désert et rempli d'une horrible paille humide et d'infects débris... je rencontre M. Camus... un otage.. !

Alors? Alors... à un certain moment, il paraît que le général allemand est venu remercier les otages, le Maire, de la façon dont la ville s'était conduite pour la sortie des troupes... désirant que celles qui restaient à Reims - celle des blessés.. ! - soient bien traitées. Par paquets, ils sont rentrés.

Et une immense lueur emplit tout l'horizon vers Bétheny. Poirier me dit que depuis les hauteurs de leur observatoire Pommery, ils ont vu le feu ravageant plusieurs points. Celui qui règne en ce moment est au Petit-Bétheny... le parc à fourrages... mais encore la lueur est formidable.

Il est 10 heures ; la pluie tombe à torrents. Les troupes ont dû coucher sur leurs positions. Et je crois qu'au petit jour le combat recommencera.

Dieu protège la France ; demain sera notre délivrance !

11 heures ; Je rentre d'un tour très rapide dans une ville archi-déserte, sous la pluie. Le pas lourd d'un allemand, baïonnette au canon, qui descend la rue de Vesle en fumant sa cigarette. Ma soutane relevée sous la pèlerine lui donne à penser ; "Halt !" d'une voix rude. J'arrête ; il approche, me tâte les poches... D'où je viens ? Je sors mon insigne de la Croix Rouge, aussitôt, il me tend la main, s'excuse, s'éloigne. C'est curieux, leur culte pour la Croix Rouge. Il faut croire que l'insigne répond chez eux à des réalités de dévouement... Ce soldat a été brave, alors que les Français sont aux portes ; il m'aborde, inconnu, en pleine ville déserte...

13 SEPTEMBRE :

Une tempête épouvantable la nuit...

Ce matin, de bon matin, du mouvement en ville. Je sors à 6 heures. Déjà, des bandes de garnements pillaient les pauvres restes de l'ennemi ; paille, boîtes etc... sur la Place du Parvis.

Un petit troupiier vient d'arriver en courant place Royale et d'ajuster un Prussien - qui se sauve en vain avec quelques autres ; ils sont attendus plus loin par - toute une patrouille et faits prisonniers. Un certain nombre d'ennemis ont été ainsi ou bien fusillés, ou bien faits prisonniers.

La troupe envahit la ville ; ce sont des cris de joie. Des drapeaux surgissent aux fenêtres ; on embrasse les soldats.

En vérité, il y a encore du monde à Reims ; la rue de Vesle en est noire, la Place Royale également.

A la cathédrale, dans la partie réservée au culte, les messes sont dites comme d'habitude. Je dois, moi, dire celle de 10 heures.

Le canon tonne encore, mais au nord cette fois ; c'est l'artillerie française sur les derrières de l'armée allemande.

Nous sommes délivrés - mais pour combien de temps? Je suis angoissé au fond. J'ai dans l'idée que nous n'avons pas vu la fin de l'invasion... et pas le pire encore. Je prie Dieu de tout cœur que je me trompe !

De vives acclamations arrivent jusqu'à moi. Les troupes entrent probablement. Le canon semble s'éloigner.

4 heures 1/2 ; après Vêpres ; Avant déjeuner, suis allé jusque chez G-H. Mumm avec le P. Paulot pour voir des officiers français blessés. C'était une fausse indication ; il n'y avait que des soldats et des officiers allemands.

A déjeuner, Poirier me raconte comment il a suivi la bataille ce matin, étant dans « sa tour » avec les officiers français, qui en avaient pris possession pour diriger leur tir. Quand il est descendu pour venir chez moi, le commandant venait de faire préparer le feu sur Cernay, où on savait qu'il y avait encore beaucoup de fantassins allemands. On voulait les forcer à en sortir pour ensuite "arroser" les pentes par lesquelles ils devaient s'éloigner.

A l'heure qu'il est, je ne sais ce qu'il en est de Cernay ; rien n'y paraissait anormal tout à l'heure avant Vêpres, alors qu'un grand incendie était allumé du côté de Courcy.

J'entends le canon bien plus éloigné en ce moment. Les batteries établies près de Pommery, puis au champ de grève ont fait le "saut" en avant, un grand saut ! Les officiers se plaignaient qu'on perdît du temps et que la poursuite fut trop molle... Les allemands, établis derrière les hauteurs boisées de Berru-Nogent-Cernay étaient très difficiles à repérer. Heureusement, l'éclatement de leurs projectiles se faisant toujours très haut, leur canonnade n'est pas très redoutable.

C'est déjà la foire aux casques à pointe, fusils, baïonnettes, ceinturons etc... Du faubourg de Paris et d'Epernay, ils se sont précipités pour explorer le champ de bataille. Poirier a eu d'un gamin un casque pour vingt sous !

Je suis ce soir tout mélancolique, triste.

La principale cause en est à ce que ces jours comportent d'anormal et d'angoissant, mais encore à tout ce qu'il faut côtoyer - même en des temps aussi austères - d'ambitions et de vaniteuses préoccupations. Chacun veut s'assurer un petit morceau de gloire... et fait rectifier sur le journal si le morceau à lui départi n'est pas aussi glorieux qu'il l'a rêvé. Plus d'un s'occupe de ce qui ne le regarde pas... ainsi ceux qui sont allés ce matin remplacer le drapeau blanc et celui de la Croix Rouge sur la cathédrale, par le drapeau tricolore, ce qui n'était peut-être pas indiqué encore pour passer à la postérité !

Mais, ai-je le droit d'être sévère pour juger de ces choses ? Que suis-je moi-même pour juger ?

6 heures ; On vient de mitrailler un avion allemand qui survolait Reims ; il a échappé. Deux autres français, passent en ce moment au-dessus de la cathédrale.

Le soleil couchant est magnifique !

14 SEPTEMBRE :

2 heures ; J'ai passé ma matinée aux Caves Pommery, sur les toits.

A nos pieds, une des deux batteries établies sur les Coutures, l'autre un peu plus loin sous la butte St. Nicaise (cette dernière n'a pas tiré le matin).

Il y a des duels d'artillerie du côté de la Pompelle, de St. Thierry, mais devant nous a lieu celui entre les batteries en question et les allemands postés à Cernay et sur les hauteurs. Ces hauteurs sont balayées par notre mitraille, mais les allemands répondent... De gros obus font des dégâts terribles sous nos yeux, sur les premières maisons du boulevard Pommery. Le spectacle est impressionnant. Le sinistre sifflement des obus qui s'abattent ensuite sur la ville, en passant très à proximité me fait chaque fois me reculer...

Et quand je redescends, j'apprends les dégâts... Il y en a dans toute la partie de la ville qui regarde les casernes de cavalerie. Il y en a beaucoup et de terribles autour de l'Hôtel de Ville, grâce à des renseignements qui n'ont pu être donnés que par des espions. Les allemands ont bombardé la rue des Boucheries où se trouvait l'Etat-Major. J'assiste à l'arrestation d'un gaillard qui est sûrement un officier allemand, en civil bien entendu. On a bien mis une affiche ce matin, mais la nervosité est telle en ville que je crains bien qu'on ne sévisse contre des innocents qu'on accusera d'avoir la silhouette boche...

Cette nuit même sont arrivés les Chemins de Fer, trains de cheminots pour la réorganisation de la gare de Reims. Vraiment, c'est merveilleux et ils ne perdent pas de temps. J'ai entendu la nuit le sifflet des premières locomotives... elles étaient fleuries, paraît-il, et couvertes de feuillage...

5 heures ; Depuis le jardin de Poirier aux Caves. Les forts sont pris, paraît-il ; Brimont seul résisterait. La canonnade est intense de ce côté. Il y a un quart d'heure les projectiles sifflaient encore au-dessus des Caves. En aurons-nous fini ce soir décidément? La ville aspire à la paix, au repos.

8 heures ; Ce soir, j'ai appris, par les renseignements du Marquis de Polignac, que notre situation est vraiment bonne. 100.000 Russes sont débarqués à Ostende ; l'armée anglaise couvre l'aile droite des allemands ; il y a une armée entre Reims et Soissons, une sur Chalons ; les autres s'échelonnent, adossées à la ligne des forts de l'Est. Par ailleurs, les Russes seraient à Vienne. Les allemands me paraissent décidément en mauvaise posture. Le canon tonne encore dans la nuit venue, profitant probablement du fait que le feu des départs doit désigner plus clairement les emplacements ennemis.

Comme tout le monde soupire après la paix,
c'est-à-dire pour le moment l'éloignement de ces barbares
Car, décidément, les allemands se sont conduits comme des
sauvages, le coup des otages d'une part, celui du bombarde
ment de la ville d'autre part l'établit suffisamment.

Moi, j'ai bête de rentrer dans une vie normale ;
celle-là me tue.

15 SEPTEMBRE :

A 5 heures du matin, la canonnade a repris intense. Il est 1 heure de l'après-midi ; elle n'a pas cessé. La ligne des forts sert toujours de position aux allemands et elle est solide. Cette position, un mouvement tournant seul en aura raison. Ce mouvement est entrepris depuis hier.

De la grosse artillerie est arrivée cette nuit, mais on ne pourra l'installer que ce soir ; de jour, elle serait démolie, étant donné que nous sommes à découvert et dominés par l'ennemi. Brimont, d'une part, Witry et la Pompelle d'autre part, tiendraient toujours.

Les journaux rémois - L'Eclaireur et le Courrier - ont commencé à paraître ce matin. On y lit qu'une ambulance a été frappée hier avenue de Laon ; c'est atroce !..

Avec M. le Curé, ce matin, nous avons décidé d'interrompre les cours de Prédication et de donner des sujets davantage de circonstance ; aussi, je vais parler Dimanche et prendre mon thème dans la « *Hissa tempore belli* », qui est merveilleuse. Si jamais j'avais compte remonter dans la chaire de Notre-Dame dans de semblables circonstances !

8 heures du soir ; J'ai écrit à Abondance ce soir ; une petite affiche verte, en ville, disait qu'on pouvait déposer à la poste jusqu'à 6 heures des lettres qui partiraient.

J'ai assisté encore à un bel affolement de la population ; les obus sifflaient encore, venant de Berru et des crêtes environnantes. Nos pièces, aux environs de Pommery ne cessaient pas de cracher. Les bruits les plus fantaisistes circulaient ; on avait dressé des barricades dans le faubourg Cérès ; la cavalerie allemande était signalée... Bref, j'entends d'une part la batterie qui lâche une bordée... et d'autre part une locomotive qui siffle. Ayons confiance !

Les avions n'ont pas arrêté de sillonner l'air aujourd'hui. Pas de méfaits allemands.

Poirier m'apporte un large morceau d'obus à Schrapnell et des balles.

16 Septembre ; 11 heures

Nous sommes canardés ici depuis 9 heures réponses des allemands aux batteries qui sont placées chez Lelarge et au Champ de grève.

Vers 10 heures, d ou 3 projectiles sont tombés tout près ; un m'a paru avoir saccagé le Lycée où il y a encore 50 à 70 blessés (à deux d'entre eux, logés au dortoir en face de ma maison, j'ai fait hier une distribution par une musette tendue au bout de quelques cravates liées bout à bout). Je suis sorti vivement ; la bombe était tombée au Grand Séminaire, dans le jardin, démolissant toutes les vitres etc... Elle avait creusé un trou énorme. Je ramasse dans la Salle des Exercices, un morceau tout brûlant encore ; je le donne à M. le Supérieur, réfugié aux Caves avec quelques confrères, entre autres le chanoine Seller etc... Les obus continuent à siffler, mais tous n'ont pas l'importance de celui-là. J'ajoute qu'il y a eu une victime ce matin - j'oubliais ?... - un bon gros rat qui se promenait et qui a eu l'artère carotide tranchée. Je l'ai retrouvé baignant dans son sang, parmi les décombres...

Toute la population est terrée à nouveau ce sont d'austères IV temps de Septembre !

Midi 1/2 ; J'ai senti trop profondément jusqu'ici la protection de notre vénéré Pie X, dont j'ai établi le buste dans mon bureau depuis le commencement des événements. Aujourd'hui autant en témoignage de reconnaissance qu'en demande d'une sauvegarde continue.

Je fais le vœu, si je ne suis en rien atteint dans ma personne et dans mes biens, si ma mère également est sauve, de toujours avoir une image de Pie X dans mon bureau, et de la vénérer comme celle d'un Saint.

8 heures-soir ;

Oh ! l'atroce journée ! J'écris les mains rouges de sang et rempli de sang des pieds à la tête. J'ai assisté les artilleurs sur le boulevard de la Paix et le boulevard Gerbert. J'ai vu des choses atroces.

La position de ces troupes - caissons et matériel - sous les arbres, à proximité en somme des batteries des Coutures et de chez Lelarge, a été repérée par l'ennemi à l'aide de signaux. C'est indiscutable ; on changeait de place... et vivement arrivaient les projectiles.

A heures, j'étais à l'angle du Boulevard Gerbert et du Boulevard de St. Marceaux ; les bombes arrivaient de l'autre côté du Boulevard de St. Marceaux. Pan ! Pan ! 2 obus en plein boulevard, saccageant 6 chevaux. Pas d'hommes, criai-je ?

- Si ; un blessé au bras qu'on enlève... Spectacle lugubre ! Ces pauvres bêtes abattues jetant un suprême gémissement.

Vite, on sépare les vivants des morts... Je demande à un lieutenant qu'on achève une pauvre bête qui avait la jambe brisée et un éclat dans la cuisse... Pauvre fier animal ! Il fallut 3 coups de revolver ; il dressait la tête, se détournant du canon braqué sur son cerveau... j'étais retourné.. !

Nous nous étions géré de ces bombes en nous jetant brutalement du côté du boulevard Gerbert, le long de la maison du dentiste. Pan ! Dans notre dos en plein... on se jette par terre... on y est jeté plutôt ! On se relève blanc comme Pierrot. Un homme gémit, se traîne ; je me précipite ; il avait une blessure à la tête ; on le panse sommairement ; je l'emmène chez moi ; je lui fais avaler une coupe de Champagne. Je lui demande d'où il est, s'il est marié. Il fond en larmes

Il est, marié depuis quelques mois et a un petit garçon... Il me montre les lettres de sa jeune femme... C'est Remi Crinquette, de Merville (Nord) Je le conduis au lycée.

Je retourne aux artilleurs - après avoir fait la connaissance du lieutenant, du sous-lieutenant et du sergent-major, à qui j'apportais cigares et Champagne.

On avait fait reculer toutes les batteries aussitôt cet évènement. Le lieutenant, ému, vient me serrer la main ? Je les avais touchés tous, paraît-il (vraiment, je n'avais pensé à rien) en m'occupant du blessé dans la poussière...

Je suis allé aux Caves Lanson rassurer entre autres habitants innombrables de ces catacombes, Th.W. Je reviens à mes artilleurs.

D'autres bombas sur le boulevard les forçaient à reculer toujours. Puis, vient l'affreux moment.

La batterie de l'extrémité des Coutures vient de recevoir un obus en pleine batterie ; on amène des blessés - deux très gravement atteints sont à l'ambulance St.-Marceaux. On les soigne au bout du boulevard, presque à l'Esplanade. Et j'étais avec un blessé qui était atteint des pieds à la tête - qu'on avait fait entrer dans la grande maison du coin, avec verandah, pour le déshabiller - quand un, deux coups effroyables retentissent. C'est en plein boulevard, en haut de la Place Belletour que deux obus de gros calibre sont tombés... Vite, l'ordre est donné de reculer encore, puis c'est l'atroce spectacle.

On amène vers moi, qui étais accouru vers l'endroit fatal, des hommes horriblement blessés. Ce sont des infirmiers qui ramenaient les blessés de la batterie. Ils

sont fracassés ! On coupe les vêtements... ils sont en sang partout, les pauvres amis... et quelles horribles blessures font les éclats d'obus !

On commençait le pansement Esplanade Cérès, pan ! un obus ; on enlève le blessé jusqu'à la rue de Bétheny.

Il y en a d'autres, dit-on, et des mourants place Belletour.

Je retourne avec les infirmiers. Et oui, il y avait là quatre cadavres abominablement atteints ; un était vidé complètement ; nous soignons un cinquième qui avait l'épaule enlevée et qui avait, en dehors, 10 blessures graves... on le panse... Combien paisiblement !.. Puis il entre en agonie. Je l'assiste. Il meurt pendant qu'on enlevait 20 mètres plus loin, près du Courrier, 3 autres blessés, à l'un desquels je donne l'absolution.

Combien j'ai été touché alors de ces réflexions des artilleurs qui m'entouraient. « M. le Curé, vous venez avec nous ; vous allez nous accompagner toujours ? »

« - Hélas, mes pauvres amis, je suis de Reims et je dois rester ici »

Entre temps était passé le lieutenant Sorent, polytechnicien très courageux, qui portait sans sourciller une grosse blessure à la hanche ; son carnet de poche était troué par un éclat qui avait piqué la peau. Brave et braves garçons...

Ce soir, je fais faire à Poirier le pèlerinage des VI Cadrans {mais la ville est tellement plongée dans l'obscurité qu'on ne distingue rien ; il y a eu là pourtant 6 ou 8 victimes)

Pèlerinage encore aux deux trous de la Place Belletour, là où sont tombées les bombes qui ont massacré les infirmiers et tué 5 hommes et 4 chevaux.

Je fouille les trous ; j'en extrais des éclats affreux ; les hommes ont été enlevés ; les chevaux seuls restent.

Pèlerinage enfin aux bombes du boulevard de St. Marceaux ; nous rencontrons les Hommes qui emmènent deux cadavres de chez Lelarge. Là, tout près, est tombé mon blessé qui est au lycée. Je songe aux deux chargeurs prussiens que ce brave garçon m'a sorti de dessous sa tunique pour me témoigner sa reconnaissance.

La ville est dans un morne silence... les lumières filtrent partout sous les portes et par les ais des fenêtres, le long des rues élargies par la plus étrange obscurité. Des chiens, des chats errent. Il en grouillait sous le feuillage des arbres fauchés par la mitraille, auprès des cadavres des

bêtes... Beaucoup de chiens et de chats dont les maîtres étaient partis erraient dans la ville.

Mon Dieu, gardez tous ceux que j'aime ; donnez la contrition à tous ceux que vous voulez rappeler, à tous, confiance et encouragement !

17 SEPTEMBRE :

Il est 4 heures du matin ; l'explosion des bombes tombant assez près, sur le Boulevard, et à l'instant sur le Grand Séminaire vraisemblablement, m'a décidé à me lever et à descendre à la salie-à-manger, où je vais dire mob bréviaire - prêt à sortir s'il y a nécessité -

J'ai passé une très mauvaise nuit bien entendu, n'arrivant pas à trouver le sommeil. Sans cauchemar cependant, mais ces bombes s'écrasant avec un bruit d'enfer, fauchant, semant la mort horrible tout autour... Je les avais dans l'oreille.

Que sera aujourd'hui? Il s'annonce rude encore et sanglant ! Je prends mon bréviaire. Cependant, le carillon égrène placidement son chant saccadé... C'est 4 heures et demie.

5 heures 20 ; Les sinistres sifflements, la pluie de fer continue de minute en minute. Les allemands auront voulu balayer le terrain de bonne heure.

Les troupes étaient loin heureusement, et il est vraisemblable que les batteries étaient à couvert. J'entends le bruit sourd de notre artillerie... Les obus allemands se font plus rares... mais, Mon Dieu... que de ravages nous allons avoir à pleurer, le long du boulevard, dans toute la partie de la ville qui s'étend de nos quartiers à St. Jean-Baptiste ! Que de ruines vont s'accumuler.

Un souvenir rétrospectif - à propos des otages - rencontré avant hier M. de Juvigny qui se vantait de s'être échappé avec trois autres par les jardins du Grand Séminaire. Et si, pour autant, les autres avaient été passés par les armes? J'ai ce souvenir parce qu'il me monte à l'esprit que si l'ennemi revenait à Reims, je pourrais bien être à mon tour parmi les otages. Mon Dieu, je suis entre vos mains.

Horrible - un sifflement vient d'arriver jusqu'ici... la bombe a éclaté bien près...

(une page déchirée)

7 heures 1/2 ; Je vais monter au transept. Une maison brûle au coin de la rue Houzeau-Muiron et de la rue des Moissons ; des bombes défoncent les 2 bâtiments des dragons ; de nombreux schrapnells trouent d'une blancheur de ouate la fumée jaune qui s'échappe encore de la ferme des anglais, embrasée hier soir. Il semble que des batteries françaises ont été s'établir en avant de la ville, entre le faubourg Cérès et Witry ; elles tirent depuis cette audacieuse position. Où en sommes-nous d'une façon générale? Je n'en sais rien ; on ne peut pas induire quoi que ce soit des faits locaux...

Le bombardement s'était apaisé... il semble reprendre en ce moment é heures. Hélas, c'est bien une reprise, sauvage, impitoyable.

Une bombe vient de tomber place Royale ; il y avait des troupes. Je ne sais pas le résultat ; il doit être horrible !

Ce matin, place Belletour (encore !) mais pourquoi avoir encore placé des artilleurs là ? La leçon d'hier n'était-elle pas suffisante? Il y a eu 18 chevaux tués et 10 hommes ! Et les projectiles formidables tombent maintenant sur l'Hôtel de Ville ; la partie saccadée de notre pauvre Reims s'étend ! Et j'ai bien des amis dans ce quartier. Je suis assis près de la sacristie... la mitraille fait rage.

Midi ; Je rentre de la cathédrale où depuis la tour nord, j'ai vu saccager tout le quartier entre Notre-Dame et le boulevard de la République. Quelle tragique vision !

Vers 9 heures était arrivé l'ordre du général commandant le 1^{er} Corps de mettre des blessés allemands dans la cathédrale sous prétexte de la protéger contre les bombardements. Précaution inutile à mon avis ; il est évident que les allemands ont épargné la cathédrale et l'épargneront encore - et précaution dangereuse ; la cathédrale étant insalubre pour des blessés couchés ; mais il fallait s'incliner... La paille est donc répandue à nouveau et quand je rentre, il y a déjà environ 20 hommes.

Entre temps, nous nous sommes hâtés de confectionner un grand drapeau de Croix Rouge pour le hisser en haut des tours de la cathédrale (M. le Curé, très courageusement, est parti rue des Chapelains demander un de ces drapeaux ; il en avait rapporté un petit qu'il était monter installer sur la tour Nord) On déchire une aube ; on coupe les manches, dont on bouche les trous avec des épingles ; on déchire 2 soutanes rouges d'enfants de chœur, et on se remet à coudre... on cloue après la hampe et vite, c'est l'escalade de la tour nord.

Nous ajustons solidement le morceau avec des clous, auprès du tricolore lamentablement penché... puis, nous sommes au spectacle trois fois abominable de la ville dévastée. Des flammes semblent sortir de la Banque de France - assez vite éteintes - Mais deux autres foyers éclatent dans les obus répétés au même endroit ; rue de Sedan, je pense, puis, rue St.Symphorien ; d'un autre côté, les vieux anglais brûlent. Puis, c'est à intervalles rapprochés, les sifflements de mort et le fracas des obus qui entrent dans les maisons comme dans une croûte molle pour y accomplir leur diabolique destinée dans un épais nuage de fumée et de poussière. C'est ainsi que les volcans devaient s'ouvrir ! La pluie commençait à tomber.

Je viens de déjeuner rapidement, de donner à Poirier des outils ; il veut sculpter une inscription commémorative dans les caves de Mme Pommery. Je lui indique le verset 16 du VI^e chapitre de l'épître aux Ephésiens ; « *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis orania tela, niquissimi ignea extinguee* » « *nequissimi* » c'est l'allemand.

Et je vais sortir pour une tournée parmi les sinistrés. Dieu m'a gardé jusqu'ici ; je l'en bénis par mon bien aimé Pie X.

3 heures 1/4 ; J'ai commencé une tournée en ville parmi les endroits atteints, pour porter un peu de sympathie aux sinistrés - ou à ceux qui auraient pu l'être.

Et qui donc dans ce quartier du centre peut prétendre qu'il n'a pas été à deux doigts d'une catastrophe ? (suis une description de dégâts à travers la ville)... Une auto a brûlé place de l'Hôtel de Ville ; ce n'était pas la Banque de France... Je vais jusque chez Th. X. J'en sors une heure après n'ayant pas osé dire la vérité (on croyait là à quelques bombes alors que la matinée avait été effroyablement cruelle et que les incendies avaient éclaté çà et là. Je m'éloigne à peine que j'entends 3 éclatements successifs formidables dans le voisinage de St. André. Je ne sais pas ce qu'il en est ; je longe les murs ; je passe rue du Marc ; tout le pâté St. Symphorien est en ruines fumantes ; on arrose les décombres. Ainsi une école de garçons (rue de Sedan) et une école de filles (rue St. Symphorien) d'enseignement libre, appartenant à la paroisse de Notre-Dame ont été la proie des flammes ! Mystère cruel du dessein de Dieu.

Je reviens de la cathédrale... notre chère cathédrale vient d'être atteinte par un obus qui a éclaté rue du Cloître ; les vitraux des chapelles absidiales sont douloureusement lacérés. J'apprends qu'une bombe, le matin, est entrée dans le toit. J'irai voir demain ce qu'il en est.

J'apprends aussi qu'un correspondant du « Daily Mail » a passé l'après-midi à la cathédrale, a noté les méfaits des Boches (comme disent les). Ainsi le monde entier saura qu'ils n'ont pas pris les précautions nécessaires pour sauvegarder un monument qui appartient à la Civilisation par sa richesse et ses souvenirs...

On installe sur les brûleurs des autels, à St. Antoine et autres, un éclairage de fortune pour les blessés et leurs gardiens. A ceux-ci, je fais apporter une provision de vin pour la nuit. Ils sont 5 et un sergent, étaient hier au feu et sont trop peu nombreux pour soigner un si grand nombre de prisonniers.

A 7 heures 1/2, quand je suis revenu - mot de passe ; Toulon - on amenait un blessé grièvement revenant de Bétheny, où on s'était battu avec succès. Poirier me dit

aussi qu'il y a eu une contre-attaque sous l'octroi, route de Chalons, dans laquelle les allemands ont été repoussés.

En ce moment, après quelques coups tardifs envoyés par des batteries lointaines, tout est calme, ou plutôt tout est fiévreux dans les camps où l'on doit se recueillir et travailler, creuser des tranchées... La ville est plongée dans une obscurité complète.

D'ailleurs, une note du Maire, parue dans l'Eclaireur, demande que toute lumière, même chez les particuliers, soit éteinte à 8 heures, et avant de me coucher, je revois dans un sommeil qui vient, (l'autre nuit j'ai si peu dormi !) toutes les horreurs de la journée, les maisons crevées, les femmes affolées, ces familles entières terrées dans les caves au prix de mille dangers pour les santés... Et ces bombes ! ces engins de destruction et de mort semés partout en ville !.. Oui, la guerre est une chose inexprimablement méchante... Mon Dieu ! Quel châtement plus amer pouviez-vous nous envoyer? Mon Dieu ! Je vous remercie de m'avoir conservé ce jour encore. Demain encore est à VOUS seul... Je suis votre chose...

Les canons tonnent encore, sourdement, au loin. Je vais me reposer.

18 SEPTEMBRE - minuit -

Je me réveille en sursaut... une canonnade lointaine, mais assez serrée me saisit et me décide à me lever et à me tenir prêt à toute éventualité. Il est trop évident que, de part et d'autre, l'action se serre, se serre... Je descends et vais m'installer sur mon fauteuil en bas ; j'achèverai là ma nuit.

Le carillon de Notre-Dame ne marche plus l'horloge non plus ; le chef sonneur Stengel a été blessé aux VI Cadrans. C'est le Grand Séminaire qui vient d'égrener minuit.

La nuit est si belle, si profonde ! Elle est majestueuse. Une jetée sobre d'étoiles sur l'infini en bleu sombre. Pourquoi couvre-t-elle des heures aussi tragiques ? Il y a longtemps qu'à l'instar des jours de cet été, les nuits n'avaient été si belles... Etaient-elles jolies les journées d'Abondance, lors de la mobilisation générale ? Depuis mon arrivée, la montagne n'avait pas revêtu encore des lignes aussi élégantes, des couleurs aussi transparentes Mon Abondance ! coin béni des Alpes bienaimées, qui abrite ce que j'ai de plus cher au monde... Rapprochez-vous, montagnes bénies ; comme les bras d'une « *aima mater* », ne laissez pas arriver le bruit horrible des machines qui tuent, l'épouvante des journées de dévastation, la désolation effroyable des ruines fumantes qui s'entassent sur des ruines déjà entassées...

Mon Dieu, donnez le courage à ceux qui sont au combat, le courage à ceux qui souffrent, le courage à ceux qui meurent, le courage à ceux qui sont dans l'angoisse dans les attentes anxieuses, dans la cruelle incertitude.

Cette journée qui va venir sera-t-elle aussi cruelle que le jour qui vient de tomber ? A tous, que votre bonté de Père donne la grâce du moment, la grâce proportionnée à l'épreuve, que sur tous s'étende votre miséricorde, votre bénignité, la consolation et l'apaisement.

Je suis entre Vos mains, mon Dieu ! Pardonnez-moi. Bénissez votre prêtre, votre ami... Bénissez-nous.

2 heures 25 matin ;

Je suis réveillé par la canonnade très rapprochée, le crépitement caractéristique des mitrailleuses. On se bat à proximité, dans la nuit... Je suis tout tremblant de mon réveil brutal d'une part et de l'horreur de la chose d'autre part... Nous sommes donc véritablement champ de bataille ? Confions-nous à Dieu.

Je me rends à la cathédrale.

4 heures ;

Arrivé sur le transept avant 3 heures, je suis dans l'attente de ce qui va se passer. Vont-ils continuer le bombardement d'hier ? Se sont-ils repliés ?

La canonnade était rude quand je suis arrivé ici. Tout s'est apaisé.

Et voici que les grondements viennent de reprendre, plus intenses avec, par instants, au moment où ma plume court, le crépitement des mitrailleuses. Il y a des corps à corps, un engagement sérieux dans la région. Et ce sont des grosses pièces qui tirent ; le grondement est terrible... on voit de rapides éclairs et la flamme des explosions.

Les incendies font rage tout autour - un rue de Nanteuil et un rue Cérès... la ferme des anglais donne encore des lueurs et chez Lelarge, c'est encore bien embrasé. Au loin, des incendies. Fallait-il donc voir ces horreurs de la guerre ailleurs que dans les images, dans l'œuvre des artistes?

La nuit est en ce moment si calme, sur la ville toute apaisée ou plutôt terrorisée, sans lumières !

Une chouette s'envole derrière moi ; une autre fait entendre un chuintement qui évoque le sinistre sifflement. J'ai une envie de dormir que je n'arrive pas à combattre ; je vais chercher un coin favorable - au fond de la grande nef, vers la façade, sur l'escalier près des réservoirs -

4 heures 1/2 soir ;

Dans la réserve, sur l'autel, après avoir refermé le tabernacle devant lequel avec M. le Curé, je viens de dire Matines et Landes pour demain...

La matinée a été effroyable ; où s'arrêtera cette progression?

Vers 9 heures, nous causions à plusieurs dans la sacristie ; un coup épouvantable sème la terreur... en même temps que les morceaux de vitres de tous les côtés ! Un deuxième coup ; nous fuyons dans la cathédrale. Un autre coup terrible ; les vitraux s'effondrent dans la nef sud... M. le Curé qui - héroïque comme il l'a été tous ces jours - s'inquiète des blessés, court après la clef de la tour Nord pour les y faire entrer. Pan ! un autre coup terrifiant qui tue un gendarme net dans la basse nef près du troisième pilier (à partir du portail) (la paille est restée rouge de sang) et un blessé sous les blocs énormes de la rosace du troisième vitrail et les gros fers qui le bâtissent - vitrail complètement vidé par ce coup.

Je me précipite avec M. le Curé. J'avais la clef de la tour. On fait monter les blessés... ceux qui peuvent se traîner du moins... et la plupart gémissent lamentablement,

traînant qui, une jambe brisée, qui, un pied broyé. Alors, c'est l'heure horrible dans cette tour ; les bombes se succèdent sur la cathédrale et dans le voisinage immédiat. Les résonnances sont fantastiques, lugubres. La colonne d'air qui est rendue toute vibrante dans la tour par le fait des explosions, ms donne l'impression que toute cette masse si homogène de pierres taillées frémit, tremble...

L'effroi est parmi les blessés ; l'infirmière protestante est terrorisée. L'aumônier catholique - (un vicaire du diocèse de Munster) dit le chapelet à ma demande. Les deux religieuses lui répondent avec les quelques catholiques qui sont dans le groupe. Ce sont des « Mein Gott, mein Gott !" » à n'en pas finir.

Et les coups se succédaient ! Oh ! que le temps est affreusement long en de semblables occurrences !

On se hasarde à descendre les quelques marche ! Nous étions à peine entrés dans la confiance qu'un peu de répit nous était accordé, qu'une bombe arrive devant la porte du chantier. M. le Curé, qui tournait le coin de l'archevêché, a pu se garer,... mais on dit qu'il y a un blessé.

J'y vais ; nous ramenons un civil, un homme d'âge mur, frappé au côté et à la cuisse... On le rentre ; je coupe les vêtements ; on le panse... Un peu plus loin, dans la basse nef nord, un allemand se meurt auprès d'un autre atrocement atteint par les éclats entrés dans la cathédrale ; j'appelle l'Abbé Schimberg qui vient le soigner moralement. Sur les entrefaites, le Docteur Major a eu l'idée d'envoyer un parlementaire dire aux ennemis, à ses frères, que la cathédrale est atteinte et que les blessés allemands y sont en souffrance.

*« Ich bitte als Parlamentar abgeschickt zu werden, um dem deutschen Heere mitteilen zu können dass D00 deutsche verwundete in der Kathedrale liegen und diese im aller heftigssen artillerie feuer liegt. Ich hoffe damit eine weitere Zerstörung der herrlichen Kathedrale und eine weitere Zerstörung der Stadt, zu werhindern ?
Dr.Pfluszmeiste »*

Cette note ne put être portée ; la chose était impossible. J'ai appris d'un soldat français un peu plus tard que le major avait voulu envoyer vers ses frères un prisonnier prussien pour dire ce qu'il advenait de la cathédrale. Aucun n'a voulu partir. Moi-même, dans la tour, n'ai-je pas dû me fâcher pour obtenir que les premiers entrés montent plus haut pour faire de la place à leurs camarades et pour laisser un chemin au cas où une alerte nous obligerait, moi et M. le Curé, à descendre dans la cathédrale ? Ils n'osaient pas tellement était terrible le vent de mort qui soufflait... !

Un des lustres est tombé, coupé par la mitraille (le deuxième à partir du petit orgue) La cathédrale est semée de vitraux en mille pièces... des morceaux entiers d'architecture ont été projetés dans la cathédrale. La lampe qui brûle devant la Réserve a été broyée ; l'huile est épandue à terre. Oh ! le douloureux pèlerinage que j'ai fait ensuite par le chemin de ronde ! Mes yeux s'ouvraient les premiers sur ce désastre... ils auraient dû se fermer...

Hier matin, deux bombes avaient atteint le vaisseau, l'une... l'autre sur la galerie de l'abside, côté Nord, faisant des dégâts incommensurables ; la galerie est broyée ; deux chimères sont décapitées, une gargouille abattue. Et tous ces débris sont venus s'abattre sur les combles des basses nefs, crevant les plombs... Sous ces deux projectiles, les poutres énormes ont volé en éclats, déchiquetées et projetées à distance. Comment le feu n'a-t-il pas pris dans ce vieux bois?

Je mets de côté parmi de petits crochets dont je ramasse toute une famille, la tête d'un aigle décapité, le premier en partant du côté Nord de l'abside.

Je vais déjeuner rapidement et craintivement (au troisième étage) chez les demoiselles Mathieu et j'apprends en retrouvant M. le Curé (qui vient de voir un général) que le gros des forces allemandes est là devant Reims - 500.000 hommes - Nous en avons autant à leur opposer. La bataille décisive de la guerre est engagée sur nous. Reims est sacrifiée !

Et les allemands se sont très solidement fortifiés sur leur ligne de retraite. La lutte est dure, dure ; on ne recule pas, mais l'avance est très rude. C'est ce que venait de me dire par ailleurs un officier... lequel me laissait entendre des jours entiers à vivre dans cet horrible cauchemar. Car personne ne peut prévoir la tournure de ce duel... On a beau vouloir faire son devoir, la perspective est austère... !

Rencontré l'Abbé Heintz, en rentrant à la cathédrale vers 1 heure $\frac{3}{4}$; je le conduis vers M. le Curé qui va annoncer à Mgr Neveux la mort de 4 religieuses de l'Enfant Jésus...

Je quittais l'Abbé Heintz, que j'avais conduit chez moi boire une flute, et j'enfilais la rue de l'Ecole-de-Médecine quand un sifflement amène une bombe à proximité. Pan ! Je me couche... les éclats pleuvent... C'est Prieur qui a enregistré le projectile. Je me hâte vers la cathédrale... j'y rejoins à peine M. le Curé... nouvel éclat ; nous rentrons dans la tour nord avec les blessés. Deux, trois coups nouveaux ; encore notre pauvre cathédrale ! C'est affreux !

Nous sortons vers 3 heures $\frac{3}{4}$ pour aller à la Réserve et où, après un long recueillement, j'ai demandé une absolution à M. le Curé. Je vais chercher mon bréviaire à la

sacristie... une nouvelle bombe s'écrase tout près de la cathédrale. Oh ! l'Office récité ainsi dans de telles circonstances ! C'était l'Office de St. Janvier - Matines et Landes de demain - que d'allusions directes à nos misères !

8 heures 3/4 ;

Elle avait à demi-raison cette fille qui, à midi, gourmandait sa compagne ; « Je te dis que non ; Je te dis que l'après-midi, ça ne porte pas malheur, au contraire ! » Il s'agissait d'une vieille ineptie « le curé, ça porte malheur ».

Nous sommes allés avec M. le Curé au bureau du commandant de la Place, pour demander qu'enfin on pense aux blessés allemands ; des pauvres diables qui, depuis hier soir, n'ont à peu près rien pris !... Quand Je repasse par la cathédrale, on a enfin rapporté les quartiers de cheval que les Petites Sœurs de l'Assomption avaient bien voulu faire cuire, mais on attendait encore le pain.

10 heures 1/4 ;

Je vais me coucher, m'étendre sur le matelas que J'ai déposé dans ma salle-à-manger. J'ai très sommeil.

Le canon tonne toujours ; des troupiers sont passés, qui se sont battus route de Cernay. Le feu diminue et est circonscrit rue de l'Université (Fourmont, la Préfecture, M. Nouvion) Mais quel brasier !

19 SEPTEMBRE ; 1 heure du matin :

J'ai dormi sur un matelas dans la salle-à-manger. La canonnade française n'est pas éloignée ; à intervalles assez espacés, elle tire en rafales, en salves cinglantes.

Mon Dieu, encore un jour douloureux qui s'ouvre, qui monte du fond des ateliers de vos justes, de vos trois fois justes vengeances ! Je vous offre avant l'aurore toutes mes angoisses, mes inquiétudes, mes épreuves de toute sorte, et avec les miennes celles de tous mes frères et Vous, pour que miséricorde vous soit faite, paix et confiance. ..

La pluie tombe, pesante, tendant le ciel d'un deuil accentué... Je vais écrire deux lettres que je puis faire porter par quelqu'un qui part aujourd'hui pour Paris.

5 heures 1/4 ;

Dans la Réserve, appuyé sur l'autel. Mon Dieu, donnez la force encore aujourd'hui à tous ceux qui souffriront. Soyez propice à tous ceux que votre main appellera à votre Tribunal, devant votre Justice éternelle...

Mon Dieu, je vous demande de me conserver pour ceux que j'aime, pour réparer les années compromises, mais je suis entre vos mains. S'il faut mourir douloureusement... J'accepte ; donnez seulement à mon pauvre vouloir les énergies du moment.

Le canon, de grosses pièces, commence à gronder à distance ; que sera encore ce Jour de misère ?

11 heures 1/4 ;

C'est épouvantable, épouvantable. Le bombardement est serré comme jamais ; la cathédrale est visée, touchée en mille endroits, sur le coin du transept, croisillon nord (est et sur tout le côté sud) ; un frémissement affreux agite tout l'édifice. Ô mon Dieu, votre temple, votre temple sacré, la merveille que la foi de nos aïeux vous avait élevée ! Qu'an restera-t-il ?

A 9 heures, je suis allé avec M. le Curé faire monter les blessés dans la tour ; nous sommes restés avec eux jusque 10 heures 1/2, puis nous sommes venus à la Réserve à travers d'affreux décombres. Oh ! c'est trop terrible ! Mon Dieu, abrégez notre épreuve ! Abrégez-là ! De notre cathédrale, il ne va rien rester, et de la ville, rien. C'est affreux... tout autour de Notre-Dame, quelles ruines nous allons mesurer des yeux tout à l'heure ! Vénérez Pie X, gardez-nous la petite maison que je vous ai confiée. Je renouvelle mon vœu « *Vista anaessimus habita* »...

Un coup formidable sur nous ; Mon Dieu à vous... !

Midi 1/4 ; Je suis toujours à la Réserve avec M. le Curé. La pluie diabolique continue, plus dense, plus sauvage toujours ; vont-ils s'arrêter? Quelles heures navrantes ! *Hora tenebrarum* ; c'est vraiment l'heure du Démon,

2 heures 1/2 ;

Le bombardement continue toujours, impitoyable ; de grands incendies dévorent la ville, rue St. Symphorien l'immeuble des pompiers, près du théâtre, tout le long de la rue de Vesle.

2 heures 37 très exactement, un obus arrive dans l'abside, avec un bruit affreux... nouvelle cascade de vitraux ; il en reste peu d'ailleurs ; ils peuvent achever leur œuvre. Oh ! les barbares !

Nous sommes toujours à la Réserve, au pied du St. Sacrement. C'est, avec M. le Curé, notre quartier général. Nous y avons mangé une croûte et un morceau de chocolat tout à l'heure, et nous venons d'achever Landes

Chaque commotion fait tomber des débris dans la cathédrale ; tout à l'heure, sur les combles inférieurs d'énormes morceaux d'architecture ont dû tomber... Les projectiles tombent tout près ! C'est affreux ! Mon Dieu, mon Dieu j'ai confiance en vous ; Cœur de Jésus, recevez-nous en pardon et miséricorde...

11 heures 1/2 du soir ;

Soirée néfaste entre toutes ; jour d'abomination et de désolation. Notre cathédrale est brûlée ; le Palais archiépiscopal, des quartiers énormes de la ville brûlent... quelques pompiers ne peuvent suffire et il faudrait un matériel énorme pour faire face à une telle calamité. Ce sont des flammes du nord au sud, de l'orient au couchant. Reims s'épuise, Reims agonise dans la tristesse lugubre de ces jours ! Reims, sans sa cathédrale ! Mon Dieu, l'abominable chose.. !

Je suis éreinté, épuisé ; je voudrais dormir ; mais je dois sortir pour voir où en est l'incendie du quartier... il me faudra faire le déménagement de quelques petites choses...

20 SEPTEMBRE ; 10 heures ; dans la cathédrale :

Oh ! la triste nuit ! En quittant hier soir la cathédrale, c'était à l'heure où elle formait déjà un brasier immense...

Il était 3 heures 3/4 environ quand, sortant de la Réserve, je dis à M. le Curé ; « Je vais voir le feu ».

Les échafaudages brûlaient ; je reviens le dire à M. le Curé qui sort immédiatement. C'est l'horrible vérité, mais nous ne la croyions pas encore si horrible. Si les pompiers étaient intervenus une demi-heure auparavant, il eût été facile d'arrêter ce foyer, mais ils étaient occupés... chez eux, ayant reçu une bombe. Au témoignage de M. Bossu, procureur, les pompiers auraient répondu ; « Le théâtre presse davantage, car, s'il brûle, tout Reims brûle » Mais encore au moment où je le constatais, les échafaudages brûlaient sur une grande hauteur. Il n'était pas loin de 4 heures. Je cours prendre un soldat sur le portail central. Nous enfilons la tour nord. Le foyer était très intense et immense déjà... les flammes mordaient profondément les poutres qui, en beaucoup d'endroits, n'étaient plus qu'une énorme braise éclatante ; en arrivant au niveau de la galerie des Rois (vitraux) l'atmosphère était irrespirable ; les flammèches volaient de çà et de là une ronde déjà très inquiétante. Avec le soldat, nous essayons de démolir les poutres placées à plat et formant divers étages de planches, mais c'est un monde à remuer... Nous précipitons deux ou trois planches, mais il en reste tant !

Nous redescendons, affolés, à travers les blessés allemands inquiets... à partir de ce moment, l'élément destructeur ne pouvait plus être modéré. J'ai du mal à faire comprendre aux blessés qu'il faut vivement se rejeter vers le grand autel ; toute la paille - une montagne - on va la jeter dans le chantier. Déjà, les papillons ardents traversent les clefs de voûte et entrent aussi par les vitraux ouverts... Les blessés sont occupés à les recevoir sur des linges mouillés tandis que les plus solides s'occupent du transport de la paille...

La situation prend dès lors une allure tout-à-fait tragique. Les curieux sont dès lors, malgré le danger, accumulés à distance de la cathédrale, devant les échafaudages. Le feu se développe, fait rage. Des fumées rougeoient au travers des vitraux, de la grande rose en particulier, dont la moitié environ à droite de la verticale s'écrase avec fracas et laisse s'allonger en langues rapides dans le vaisseau, un véritable tourbillon de flammes...

Fracas énorme des poutres qui s'écroulent, crépitement du feu, acharné après l'œuvre dévastatrice... Le soleil donne et projette au travers des immenses trous de la rosace des colonnes de lumière du plus haut tragique...

4 heures 1/4 ; Je me réveille après une heure et demie de sommeil que je ne pouvais absolument dominer. Je tombais en parlant, en priant, en écrivant comme en témoigne encore la page précédente...

Je disais donc tout à l'heure combien furent tragiques pour nous la filtration de la lumière du jour, rougeoyante et toute enfiévrée de fumée, à travers le réseau des pierres vidées de leurs joyaux.

M. le Curé, qui vient de sortir, rentre en disant qu'il faut s'occuper de sauver le trésor et les ornements principaux, parce que la toiture se prend et que tout va brûler. Je me jette vers les sacristies et on entasse dans les grands paniers à tentures les choses les plus précieuses - lesquelles quelques hommes de bonne volonté emportent au nouvel archevêché par la cour, derrière la sacristie. Les difficultés s'accumulaient à plaisir, comme toujours en de semblables occurrences ; la porte, entre la basse sacristie et les Salle des Rois, était bloquée par le bombardement ; la grille, sur la rue, ne s'ouvrait plus...

Les derniers transports se firent sous les flammèches et sous une fine pluie de plomb fondu très dense.

On m'assure que M. le Curé - qui s'est tant dévoué et a été tout-à-fait héroïque ces jours - est sorti. Je m'en inquiétais beaucoup ; il n'y avait plus d'issue en quelques minutes, que dis-je, en quelques secondes... elles étaient toutes bouchées...

Je lève les yeux sur le spectacle qui s'offrait. Des incendies partout ; une véritable couronne d'incendies se dressait tout autour de la cathédrale...

Les flammes montaient autour du clocher à l'Ange, le léchaient, l'enveloppaient Jusqu'à l'extrême pointe. Bientôt, très vite, ce n'est plus qu'une tragique armature de feu, qui dresse sa grâce et sa délicate architecture au milieu de je ne sais quelle apothéose... Tout le clocher s'incline lentement vers la Place Royale... ce sont les suprêmes instants ; il s'abattait peu de temps après vers la Chapelle de l'Archevêché.

Je tourne l'abside... des curieux sont massés à toutes les artères, remplis d'effroi et de haine contre les Barbares qui n'ont pas hésité à se déshonorer devant l'Humanité toute entière par un semblable méfait...

Je me dirige vers le portail nord... En sortaient plusieurs des 60 ou 80 blessés que nous avions, quelques heures auparavant, mis en sûreté dans la tour nord, et qui se trouvaient maintenant dans la pire situation.

« A mort ; à mort ; tuez-les ; tapez dessus ! »
Le peuple, excité par les tragiques audaces de l'ennemi est sans pitié, sans mesure, sans possession de soi...

« A mort ; à mort les sauvages ! » Et les soldats sont tout disposés à suivre l'impulsion de la foule, d'autant qu'ils ont reçu l'ordre de tirer sur les prisonniers, impitoyablement, à la moindre alerte...

Mais, M. le Curé est là, à la tête de la colonne, au portail, stoïque, décidé ; « Non, non, non... Tirez sur moi d'abord ! »

Je devine ce qui se passe ; Je vais me ranger à ses côtés et, très ému par les événements, J'exhorte de mon côté les groupes ; « Mon ami, c'est entendu, je vous comprends ; je partage votre ressentiment, vos révoltes, votre douleurs... mais de grâce, pas cela ! Sur un champ de bataille, oui, entre hommes valides, tirez et abattez jusqu'au dernier. Les allemands sont des bandits, des barbares, c'est entendu, mais de grâce et sans regretter notre générosité et notre confiance, ne faisons pas une chose que, demain, nous regretterions amèrement. Est-ce que de tuer, de les refouler dans le brasier ressuscitera vos enfants, vos frères ? ».

D'aucuns comprennent, d'autres continuent à hurler la mort. Il sera malheureusement impossible de conduire ces malheureux à l'Hôtel de Ville. Ils seraient lynchés auparavant. On les fait entrer dans l'imprimerie coopérative ; ils reçoivent quelques coups de poing... il y en a de couchés sur le pavé, dans l'impossibilité de se tenir debout, jambes broyées, pieds emportés... Dix fois, ils sont sur le point d'être piétinés... des hommes s'avancent avec des morceaux de bois... s'entraînant pour satisfaire, dans une boucherie, la haine qu'ils portent contre les frères des barbares qui brûlent notre cathédrale...

Enfin, les soldats aidant et l'état des malheureux inspirant une grande pitié aux moins exaltés, on arrive à les mettre à l'abri.

Le Clocher à l'Ange est tombé vers la chapelle de l'archevêché ; c'est cet effondrement qui a allumé l'incendie qui a dévoré tout le bâtiment, salle des Rois et le reste...

Je suis allé de divers côtés après l'incident des blessés. Revenu vers la rue du Cardinal de Lorraine, la maison Prieur était toute en flammes. On aurait pu couper le feu là, j'en ai la conviction ; je fais amener des tuyaux ; je grimpe sur le mur, sur le toit et je commence à inonder les parties sur le point d'être atteintes.

Mais le feu a tourné déjà et une partie de l'adoration Réparatrice est en feu. J'organise un autre terrain de combat chez les Religieuses qui, d'ailleurs, ont évacué la maison. Et ce, avec des hommes de bonne volonté... Je vois qu'il n'y a plus rien à faire là. Alors, il faut essayer de sauver la maison des Abelé... Je grimpe sur le toit... la situation est bonne, mais pas d'eau, ni de tuyaux. Enfin, on

trouve le compteur, on trouve des rallonges. En avant ! Je passe ensuite rue St. Just, puis, rue de l'Université ; tout le pâté brûle par le milieu ; il faut vite faire la part du feu... Je grimpe à un cinquième et poste là un pompier... Je vais à diverses reprises au nouvel archevêché, très menacé, parce que tout l'ancien est en feu. C'est formidable ! Sous le vent, les fenêtres crachaient des flammes... L'enfer vomissait. Mgr Neveux très ému ; l'abbé Camus très impressionné (tous deux je ne les ai pas vus très braves ces jours !) arrosaient leurs murs avec des pommes d'arrosoir... Hélas !

Heureusement pour eux, comme pour nous dans le quartier, le vent a tourné. A une heure du matin, il paraissait que nous échappions au fléau. Cependant, jusqu'au jour, je me suis occupé à descendre à la cave ma musique, du linge etc...

Ce matin, je n'ai pas dit ma messe, mais suis allé à celle de 11 heures à la Mission. Il y avait deux personnes avec moi !

Et pour y aller, il m'a fallu traverser des ruines et des ruines. De ce que j'ai vu en circulant ce matin, je ne saurais rien dire. Dans la rue de l'Université, Place Royale, dans tout le pâté entre ces rues et les boulevards, ce ne sont que pans de muraille, ruines fumantes, poutraisons enflammées, amas de pierres transformées en chaux par une combustion encore active.

Le tourbillon de la mort et du désespoir a passé ; c'est effroyable, effroyable !

Je suis allé à la cathédrale recueillir les morceaux de vitraux que j'ai pu rencontrer parmi les cendres de la paille et des chaises, parmi les poutres calcinées qui sont tombées par les clefs de voûte et les débris d'architecture qui sont entrés par les vitraux, tant pendant le bombardement que pendant l'incendie.

J'ai recueilli aussi divers morceaux d'architecture près des portails, un certain nombre transformés en véritables morceaux de chaux par le feu...et c'est si dommage !

Domage est en l'occurrence un mot presque plaisant. Puis, c'est une aile d'ange en bois du petit orgue ; c'est mon bâton de musique à demi-calciné sur mon pupitre demeuré seul debout au milieu du chœur pendant que les stalles flambaient (elles brûlaient encore hier soir avec des éclatements formidables). On a coupé les rangées de stalles aux abords du petit orgue, qui a été ainsi sauvegardé. Tous les lustres de cuivre de la nef se sont abattus, les contrepoids étant la proie des flammes au-dessus de la voûte. Le trône archiépiscopal brûlait ; la partie supérieure a été préservée ; les tapisseries des Gobelins et les toiles sont toutes sauvées ; on sait que toutes les tapisseries de la petite nef avaient été enlevées par ordre

du Gouvernement et dirigées sur Paris, d'où un train entier d'objets d'art partait quelques jours après. On avait donc escompté même l'occupation de Paris par les Allemands ?

Toutes les chaises accumulées dans le chœur sont brûlées. Le grand orgue n'a rien que des éraflures. Mais tous les vitraux de la haute nef côté nord et coté midi sont saccagés. Ceux des côtés de l'abside sont ravagés par la mitraille, ceux du transept nord également. La moitié de la grande rose est vidée. Et les sculptures du portail - centre droit surtout - sont abîmées. Les échafaudages écrasés-là ont constitué un brasier épouvantable, alimenté par les bois des tambours (provenant de St.Nicaise) et la paille accumulée à l'intérieur. Les pierres sont calcinées lamentablement.

21 SEPTEMBRE :

J'ai dit ma messe ce matin au Grand Séminaire. Je ne suis pas très reposé encore ; du reste, le canon a tonné toute la nuit. Hier soir, J'ai donné le dîner à 3 soldats du 71^{eme} qui, cachés trois Jours dans le grenier d'une ferme au-dessus de Bétheny, au milieu d'allemands qui allaient, venaient, avaient réussi à s'échapper.

Rencontré le P. Etienne chez moi, ce matin, pour déjeuner. Il n'avait pas perdu la clef de sa maison, mais « la maison de sa clef » me dit-il. En effet, sa chapelle, son chez lui, avec tous ses papiers (35 ans de vie de travail !) la flamme avait tout dévoré. « La pilule a été dure à avaler », me dit-il, « mais elle y est » Il n'y faut pas trop penser tout de même, car sans cela ! »

Des hauteurs de la Haubette, le P. Etienne a suivi le drame de la cathédrale. Il a vu tomber une bombe sur le toit côté nord, pendant que les échafaudages brûlaient. Les monstres ont donc tiré en plein sur le vaisseau alors que le feu le dévorait déjà ! Sauvages !

A un instant donné, la cathédrale paraissait surmontée d'une immense charpente petite en rouge et non couverte... Et tous ceux que J'ai rencontrés aujourd'hui essaient de dire quel spectacle cruellement grandiose ça a été que cet incendie de la cathédrale pour ceux qui l'observaient.

Je suis monté dans la cathédrale avec des correspondants du « *Daily Mail* », du « *Daily Chronicle* » et deux américains, dont M. Richard Harding Davis. Ils m'ont passé le numéro du « *Journal* » d'aujourd'hui. C'est un mondial tollé qui s'élève dans le monde contre l'abominable race qui a osé perpétrer ce crime ; brûler la cathédrale de Reims !

A propos des blessés, je n'ai pas du noter que de la coopérative, on les avait fait passer dans la cour du musée, d'où on les a fait prendre le lendemain un à un pour une destination que j'ignore encore. Je sais seulement que quelques-uns ont été tués, l'effroi qui les agitait devant une foule ardente d'hostilité ayant donné à croire qu'ils voulaient fuir. Dans la cathédrale, trois seulement ont été brûlés, dont un déjà sur le brancard qui le devait transporter. Mais, dans le chantier, dont la porte leur était ouverte, dix au moins ont été brûlés. Les outils des ouvriers, le bureau des architectes ont été plus ou moins atteints par les flammes après l'avoir été par les obus.

Je crois aussi que des énergumènes sont venus en brûler au moins deux. Et c'est regrettable à tous points de vue ; la populace est vraiment basse d'instinct.

Je reviens à la cathédrale. Chose curieuse, les bourdons n'ont été atteints en rien ; les poutres, les abats-son de la tour flambée n'ont pas été atteints. Mais les cloches... fondues pour la plupart ! Je n'aurais

jamais cru qu'un tel degré de chaleur put être réalisé !

Je comprends que les pierres soient calcinées à ce point... Et c'est ce qui m'effraie le plus quand j'envisage l'hypothèse d'une restauration ; toutes les pierres du pourtour réduites en charpie, fendillées. Les voûtes, alors ? Combien leur force de résistance va-t-elle s'en trouver diminuée ?

M. Jadart, rencontré à midi, disait avec ardeur qu'il fallait nourrir en soi et répandre autour de soi des paroles de confiance et d'espérance. Nous nous rêverons ! Il faut s'occuper de suite de faire couvrir les voûtes pour que l'eau ne les détériore pas ; elles sont plus délicates, calcinées, et surtout pour que l'hiver n'exerce pas sur elles son action néfaste.

Ainsi St. Nicaise exhortait son peuple à la confiance quand les Barbares le massacrèrent... Le gros œuvre est intact ; bien des choses sont conservées ; il ne faut pas se décourager.

22 SEPTEMBRE :

Une petite pluie ; la brume ; mauvais temps pour nos troupiers ; mauvais temps pour nos ruines. Les pierres calcinées détrempées vont s'effondrer.

J'ai passé une matinée dans la cathédrale avec Poirier et les journalistes américains. Pendant que j'étais dans la nef, est tombée la petite lampe de l'autel, à droite du St. Sacrement dans l'abside. Hier à midi, c'était celle du St. Sacrement qui s'écrasait avec un bruit énorme ; elle était de taille...

On a mis en bière - enfin ! - les trois corps brûlés dans la cathédrale et les « grillés » du chantier. Depuis samedi... ils sentaient.

Il se trouve que c'est moi qui ai fait le dernier tour sur la cathédrale le vendredi après-midi, pour me rendre compte des dégâts faits par les bombes. Et c'est M. le Curé qui a dit le samedi matin la dernière messe. Il en était à l'offertoire quand les premiers obus sont tombés.

Rencontré tout à l'heure un lieutenant de batterie qui assurait que le Kronprinz était à Berru pendant le bombardement de Reims. C'est sûrement lui qui a ordonné de viser la cathédrale. Le mouvement de réprobation monte dans le Monde, aux Etats-Unis, l'opinion est soulevée. Harding Davis est un écrivain très connu, qui écrit dans 25 journaux ou revues ; il a pris bien des notes hier...

Il est maintenant certain, renseignements reçus de divers côtés que, pendant que l'échafaudage flambait, deux bombes sont encore tombées ; une sur le toit vers la rue Robert-de-Coucy, une sur l'abside.

5 heures 1/2 ;

Je suis allé à Pommery à 2 heures. Effroyable le nombre de bombes jetées sur un aussi petit espace. Nulle part à Reims il y en a tant. Nous avons essuyé le feu au Moulin de la Housse.

Puis, je suis allé chez M. le Curé où nous avons réunion pour le rétablissement de la vie paroissiale. On va adopter les deux chapelles de la Mission et de la rue du Couchant. Je serai à la Mission - où je dirai la messe tous les matins à 7 heures et le dimanche à 8 heures avec une petite instruction.

Le Cardinal rentrait de Rome ce matin, en auto, à 9 heures, quand je passais devant l'Archevêché ! Il m'a embrassé le premier... Il est évident qu'il est loin de connaître les réalités qui l'attendent.

8 heures ;

Je viens de révéler les photos faites ce matin à la cathédrale. Poirier passe. C'est horrible ! Dans un hangar du Moulin de la Housse, une heure et demie après notre passage, un obus de 210 arrive, tue 17 soldats et en blesse une cinquantaine ! Tout autour, le terrain est de nouveau arrosé de mitraille et les Caves reçoivent deux ou trois projectiles qui font des dégâts énormes...

Les communautés comme l'Adoration Réparatrice, le Tiers-Ordre, les Ecoles St. Symphorien, rue des Murs, rue de Sedan, rue St. André... Les desseins de Dieu sont impénétrables. C'est la théorie éternelle de l'Innocent immolé pour le salut du Monde. Reims a été le berceau de la France chrétienne il est le Golgotha sur lequel son salut s'opère... Quelles heures cruelles cependant !

23 SEPTEMBRE :

Le canon a tonné bien lourdement cette nuit ; il a dû y avoir un combat ardent vers la droite. Si nous étions délivrés !

A-t-on pensé aux habitants des tours et des toits de Notre-Dame? Tant de corbeaux, de corneilles, qui avaient là le gîte et le couvert, des pigeons encore, que l'incendie a jetés sur les pavés de l'air ! Ils ont fait du bruit la nuit, le matin et tout le jour qui a suivi l'incendie. Ils tournaient dans le vide et n'ont pas encore compris... Le vendredi, n'avais-je pas ramassé un bon gros pigeon atteint au cou et qui se traînait dans les chenaux? Hier, à Pommery, c'était un pinson qui était comme frappé de paralysie ; une explosion avait dû le surprendre sur son arbre...

10 heures du soir ;

J'ai été le témoin d'une scène mémorable ; j'en ai été parmi les acteurs ; je voudrais en noter les détails.

Hier donc, vers 4 heures 1/4, c'est-à-dire une heure et demie après mon passage aux Caves Pommery, un obus, tombant dans un hangar, faisait 15 morts sur le coup, 3 blessés qui, à peine pansés à côté, mouraient et une vingtaine de blessés.

Ce soir, je montais aux Caves avec Poirier ; nous faisons rapidement les quelques photographies qu'il désirait conserver des dégâts occasionnés par les plus récents bombardements - celui d'hier et celui d'avant-hier en particulier -

On me dit qu'on est en train de creuser la fosse pour les 19 cadavres. Je monte au Moulin. Je vois, en effet, le long d'un mur, des soldats occupés à achever, dans la craie, un vaste trou rectangulaire. Arrive un petit capitaine trapu, très distingué, affairé avec calme et dignité. (J'ai su que c'était le capitaine Rant, faisant fonction de commandant du 1^{er} bataillon du 53^{ème} d'infanterie).

Il m'aborde, nous recommande de nous dissimuler très vite s'il survient un aéroplane. Nous l'accompagnons jusqu'au moulin où il échange quelques paroles avec les officiers qui y sont enfermés.

Arrive un sergent qui, raide, au port d'armes, vient avertir qu'il y a un mouvement de troupes ennemies sur tel point.

« Dans quel sens ? »

- En avant...

- C'est bien ; avertissez tel officier chargé des tirailleurs avancés ; c'est bien simple ; la consigne est de tenir, tenir, tenir...

C'est grand ce colloque court et succinct !

Sous un mur voisin, le sergent va rejoindre son poste d'observation, veillant à ne dépasser les tuiles que du haut de la tête pour ne pas attirer l'attention des ennemis.

Au bout d'un moment, je quitte le réduit et je vais vers les morts... il faut s'occuper de les porter jusqu'à la tombe maintenant. Mais, quand il s'agit de porter les camarades... presque aucun homme n'est disponible, disons n'est disposé à accomplir cette cruelle corvée. Il me faut les presser. Ils demandent qui, un verre, qui, sa pipe... Ils sont là, ceux qui ont creusé la tombe, terrés sous un tas de fagots, de sarments disposés en hutte... tristes, fixant la terre d'un œil morne, disant peu, se plaignant à l'occasion que le génie leur ait laissé faire ce travail, dur à la fois pour des hommes au ventre creux (le bloc de craie dans lequel ils ont creusé la tranchée était résistant), et pénible pour leur cœur. Mais encore, ils ont bien voulu creuser la tranchée, mais transporter les camarades horriblement hachés, défigurés pour la plupart... et déjà avancés dans la décomposition par tout le soleil de la journée dans ce hangar défoncé... non !

Les mouches s'agitent sur eux et l'odeur est prenante... Et ils les connaissent les camarades, ils sont tous de là-bas, dans l'Ouest ; ils ont fait leur service ensemble, tous du 63^{ème} - 3^{ème} compagnie. Ce sont tous réservistes, pères de famille pour la plupart, affectés par erreur au régiment d'active.

Mais enfin, il faut se décider ; arrive un sergent major chargé de présider l'opération funèbre - au fond, Je la commande et la dirige - Je vais au hangar fatal. Je charge les premiers sur une civière - la seule qu'on possède là - et sur une petite voiture à bras, réquisitionnée de Laurent et Carrée. Et nous allons vers la tranchée. Je descends et reçois ces pauvres corps, raidis, dans la position de la chute aussitôt reçu le feu meurtrier. Je les range la tête à la paroi de part et d'autre, les jambes s'entrecroisant...

Ce fut long, long, le transport. Le colonel Aralabosse, du 78^{ème}, faisant fonction de général - le général Leblanc mis à pied - et commandant la 46^{ème} Brigade passe et demande qu'on l'avise quand tout sera prêt.

Les braves gens avaient fait une croix, une croix bien simple avec, écrits au crayon-encre, les noms des camarades sur les bras, en haut ; 22 Septembre ; ici reposent les soldats - et, au milieu, en diagonale, - un touchant « Priez pour eux ».

Voici enfin les derniers corps ; tout le monde est présent... Les pauvres soldats ont reçu de Poirier le verre de vin, de M. Baudet le petit marc, d'un autre la pipe qui les a soutenus dans leur funèbre besogne.

Les hommes disponibles sont groupés devant cette large tombe. Arrivent le colonel et le capitaine. Parmi les autres officiers, il y avait là encore le lieutenant d'Aragon commandant la troisième compagnie, celle qui a été décimée... Tous les assistants se recueillent.

Je demande au colonel la permission de dire un mot ;

En substance ;

I / Mes chers amis, devant cette tranchée ouverte, la tristesse étreint nos cœurs. C'est naturel ; je pleure avec vous... Ceux-là sont vos camarades, vos frères, pères de famille, tombés là, frappés par une mort rapide, mais cruelle... Je pleure avec vous...

II / Mais l'heure est aussi aux paroles de consolation, aux pensées d'espérance et de lumière.

1°) ils auront été, non pas abandonnés comme tant d'autres, dans l'oubli d'immense cohue de morts portés ensemble à la terre ; connus, leurs noms ont été recueillis ; ils seront portés à leurs familles, qui pourront venir là pleurer leurs morts et prendre des levons. St ils ont été ensevelis pieusement, par vos mains amies, sous le regard des chefs dans la bénédiction du prêtre.

2°) Pensées d'espérance et de lumière ; ces enfants sont des martyrs. Dieu donne son ciel sans tarder ; cette tranchée qui baille vers le Ciel me fait penser à une fleur immense de laquelle, comme un parfum, est montée leur âme vers le Ciel.

3°) Pensées de consolation ; courage, continuez votre route sans plus vous arrêter à la tristesse su chemin. La France vous regarde avec tant d'amour et de confiance ; vos chefs sont si vaillants et, vous me le disiez tout à l'heure, vous avez tant confiance en eux ! St Dieu est avec vous, mes amis, Dieu n'est pas avec les barbares ; Dieu est avec vous !

Au milieu des larmes et des sanglots de tous, je m'agenouille pour dire de Profondis. Je bénis les corps, je jette l'eau bénite qu'on avait apportée et je passe le rameau au colonel, puis à tous les soldats...

Alors, le colonel Arlabosse s'avance au bord de la tombe immense. Rejeté en arrière, dans un geste d'acier, scandant ses paroles avec de larges repos, avec un geste de la tête sur le côté... -J'ai retenu mot à mot ses paroles -

« Ils auront leur récompense, oui, vous l'avez dit, Monsieur l'aumônier ; ils auront leur récompense... Nous avons eu déjà beaucoup de pertes... et des pertes qui m'ont été bien douloureuses... Nous en aurons bien davantage... mais qu'importe, ce qu'il faut voir, c'est la fin... et la fin, c'est le salut de la Patrie.. ! ”

Il me serre la main et retourne à son commandement. Le canon tonnait tout autour de nous ; les « 120 » au pied des Caves, les « 75 » vers le canal... d'autres, amis et ennemis, vers la Pompelle. L'heure, dans ce soir de septembre, était d'un solennel inouï. Sous les sifflements ininterrompus - ceux de nos obus - je serre la main à tous ces hommes ; les officiers sont chaleureux. Je me retire.

Je n'oublierai jamais la Tombe du Moulin de la Housse !

24 SEPTEMBRE :

A 9 heures 40, partant avec Poirier pour faire des photographies, les bombes sifflent et tombent pas loin de nous. Nous rencontrons M. le Curé ; avec lui, nous allons à la cathédrale en passant par les chantiers - les factionnaires observant une consigne rigoureuse.

Nous passons par la crypte, sous la salle des Rois et montons par l'escalier près de la sacristie jusqu'aux prophètes. De là, nous voyons bombarder Pommery, Ruinart le château de la Marquise de Polignac. Jamais je n'avais remarqué à ce point la distance qui peut s'écouler entre le point d'éclatement avec l'énorme fumée perçue à l'œil et l'audition, la perception par l'oreille des sifflements et de l'explosion.

Je photographie le carillon en débris, les moulages, les arceaux rongés par le feu... Spectacle fantastique, curieux et lamentable... Les gargouilles crachent du plomb, la pierre se fendille et laisse couler des stalactites de plomb fondu qui forment parfois de superbes draperies...

Chère cathédrale ! blocs vénérables ! arceaux sacrés !

1 heure 1/2 ; Le canon se fait entendre à nouveau. Je vois l'exode de nouveaux Rémois. D'aucuns ont eu du courage. Tenir dans cette atmosphère d'inquiétude et de terreur, est au-dessus de leurs forces...

J'ai noté deux bombes au sommet des tours ce matin. A la tour nord, il y a de gros dégâts...

4 heures 1/2 ;

Tout à l'heure, vers 2 heures, je suis allé avec Stanford et Poirier à la cathédrale ; nous avons circulé une heure tranquillement, mais, vers 3 heures, alors que j'étais dans l'escalier ajouré de la tour nord, Pan !, un obus qui éclate exactement au-dessus, crachant une mitraille qui asperge la tour. Pas de dégâts pour nous ; nous dégringolons vivement et, par le passage des tapisseries, nous gagnons la tour de l'horloge... où Poirier fait un somme pendant que claquent les obus tout autour. Après une accalmie, nous traversons la cathédrale et trouvons, à la sacristie, M. le Curé qui a été surpris par le bombardement. Nous restons là un moment encore. Nous nous entretenons des mauvaises nouvelles, mauvaises à notre sens bien limité et bien mal informé ; Les Russes ont évacué la Prusse ; par contre, en Autriche, ils ont occupé toute la Galicie... et il est possible que les allemands ramènent de nouvelles troupes en face de Reims.

Que Dieu nous aide et qu'il ait pitié de la France !

5 heures 3/4 ; J'allais à la Mission porter mes affaires. Porte close ; la concierge est dans les caves.

Passant rue de Tambour, un éboulement me barre la route ; c'est la maison voisine de celle des Musiciens intéressante aussi par sa décoration XVI^e siècle, qui a reçu un obus une demi-heure auparavant. Les vandales avaient visé encore cette autre de nos richesses artistiques.

Les canons tonnent sans interruption et chaudement comme jamais.

J'ai découvert encore de nouvelles atteintes à la cathédrale tout à l'heure. Il faudra décidément que je relève avec indication précise tous les obus qui ont frappé la cathédrale.

8 heures soir ;

Je suis las, ce soir, las !

C'est l'épreuve sans qu'on en puisse deviner la tournure. Ne faut-il pas qu'elle soit cela, dans certains cas, l'épreuve, pour être féconde, qu'elle soit prolongée, obstinée... jusque sans espérance ? Notre Seigneur n'a-t-il pas goûté à l'épreuve sous la forme de l'abandon ?

25 SEPTEMBRE :

Vive canonnade à 1 heure du matin. Je dis, à 7 heures, pour la première fois, ma messe à la Mission.

Beaucoup de victimes hier, paraît-il pendant le bombardement de l'après-midi.

7 heures 1/2 du soir ; Journée plate ; le canon sans arrêt, quelques bombes, dont une rue du Barbâtre J'ai vu chez Sœur Gabrielle l'Echo de Paris d'aujourd'hui ; les bulletins officiels annoncent le statu quo... sur toute la ligne

L'exaspération des nerfs est grande en ville ; cette perpétuelle menace de mort commence à ébranler les plus robustes. J'ai vu 1870, dit celui-ci... les jours que nous vivons sont infiniment plus cruels. Si je savais où aller, disent ceux-là, et surtout, si j'avais une voiture, je partirais. Je n'y tiens plus ; vraiment, la situation est pénible.

Le drapeau blanc qui a été hissé pendant le bombardement du 4 septembre, a été confectionné dès les premières bombes par M. Mathis, gardien du Musée des Beaux-Arts, et porté en toute hâte à bicyclette par M. L. Bonnet, membre de la Compagnie des Sauveteurs et envoyé par l'Hôtel de Ville. L'Abbé Andrieux l'a guidé jusqu'au sommet de la tour Nord.

Les fusées qui avaient été laissées là, lors de l'installation du protecteur ont été descendues et détruites par l'Abbé Andrieux le 9 Septembre.

On a eu beau affirmer, en haut lieu allemand, que la cathédrale n'avait pas été visée ; « Faites bien remarquer surtout que si votre belle cathédrale n'a pour ainsi dire pas été effleurée, c'est que nos canonnières avaient reçu, de l'autorité supérieure, l'ordre formel de la respecter... » (Le commandant d'armes ; Lieutenant-Colonel Riesenwetter ; Courrier du 8 Septembre).

Je pense qu'elle l'a été.

26 SEPTEMBRE :

C'est l'octave aujourd'hui du grand jour de deuil. Il y a huit jours, la cathédrale, dévorée par le feu, dressait une dernière fois au-dessus de la ville, mais en traits de sang, ses lignes admirables...

J'apprends ce soir les méfaits de nos odieux gouvernants ; la paix aurait été entrevue fin août pour sauver le parti radical au prix de... 10 milliards et l'Algérie. C'est Delcassé et Sembat qui auraient tout sauvé... et la Russie qui a montré les dents.

Galliéni aurait déclaré que Paris pouvait tenir... 3 jours.

La fuite du gouvernement, chaque membre flanqué d'une femme, aurait été une fuite. Tout ce bas monde n'est pas brillant. Les hauteurs, heureusement, le sont davantage ; on peut faire confiance à ceux qui se battent pour le salut de la Patrie.

Cet après-midi, nous avons accompagné des reporters et des personnages. A été indélicat M. le Baron Durieu, amis de Barrès, sur un des lustres tombés de la grande nef ; visite rapide du sous-secrétaire d'Etat.

Le matin, dès 3 heures, une vigoureuse attaque a été menée vers Cernay contre l'ennemi. J'en ignore le résultat.

La journée a été calme ; à peine quelques bombes la carte de visite quotidienne de ces Messieurs - sont venues vers 6 heures rappeler la présence des Prussiens sur Berru.

Dimanche ; 27 SEPTEMBRE :

Je vais commencer à dire la messe de 8 heures à la Mission. J'annoncerai simplement aujourd'hui la parole de M. le Curé, qui viendra dimanche prochain parler de la réorganisation du service paroissial.

SERMON ;

I) M. le Curé viendra dimanche prochain nous dire dans quelles conditions notre pauvre paroisse continuera à vivre.

Pauvre paroisse atteinte au cœur par la blessure criminelle faite à l'Eglise, mère du diocèse, au joyau de la France, au trésor du monde.

Pauvres paroissiens atteints comme aucuns autres ; une partie de nos quartiers ne forme plus qu'un amas de décombres, accumulés par le fer ou par le feu...

II) St ce renouveau quotidien des mêmes angoisses, des mêmes cruelles incertitudes, qui lasse le courage des plus vaillants

III) *Sursum corda*. Haut les coeurs, plus haut encore... Nous avons passé les jours les plus cruels ; nous passerons ceux-ci encore... Nous sommes actuellement immolés sur l'autel de la Patrie... *Sursum corda* ; nous nous relèverons de nos ruines ; notre cathédrale revivra ; elle n'est pas atteinte malgré les efforts de l'ennemi, dans ses œuvres vives. Nos maisons se relèveront ... faisons vivre dans nos cœurs des sentiments de confiance et d'espérance... ceux-là seulement sont la vérité parce que tous les autres engendrent l'affaïssement et la mort. *Sursum corda* ; élevons-nous jusqu'à l'idée de la France à racheter et de nos péchés à expier, et maintenons-nous, par l'esprit de foi et la prière sur ces hauteurs. Toute Rédemption exige du sang et des larmes. Nous sortirons de l'épreuve purifiés et grandis.

Visite sous la direction de M. Léon, de la commission des Monuments Historiques. Ces Messieurs ont paru très bienveillants ; on commencera la couverture provisoire de la cathédrale aussitôt le bombardement... terminé, et c'est toute la cathédrale qu'on veut rendre au culte le plus tôt possible en fermant les portails et les vitraux. *Deo gratias !*

Ce soir, visite de M. Whitney Warren, grand ami de Widor et St. Saens, membre de l'Institut à titre étranger...

L'aumônier militaire à cheval photographié cette semaine passée près de la cathédrale est l'Abbé Umbricht 20^{ème} Division - 10^{ème} corps d'armée.

28 SEPTEMBRE :

Bonnes nouvelles ce matin. Et de très officielles. Les allemands, qui avaient pris l'offensive générale ont été repoussés sur toute la ligne. On leur a même pris plusieurs canons et un drapeau.

10 heures 1/2 ; Vive fusillade avec mitrailleuses et canon du côté du faubourg de Laon ; les choses ont eu l'allure d'une alerte, d'une excursion teutonne allégrement repoussée par nos armes. Je saurai demain...

Je viens de mettre les pieds dehors ! Mon Dieu, les feuilles tombent ; déjà, elles choient dans la nuit avec un triste frifillis le long des branches et des feuilles encore solides sur leurs attaches.

Effectivement, c'est Octobre demain ; c'est l'automne. L'harmonie des choses est deux fois admirable dans le désordre fabuleux parmi lequel le vieux monde se débat en ce moment... L'Automne doit être grave à Abondance, ô ma chère montagne, mes rochers, les sapins, ma petite maison de bois.. !

Encore cet après-midi, des obus sont tombés sur le faubourg Cérès, vers 4 heures. Il y a eu des morts et des blessés.

29 SEPTEMBRE - Mardi -

7 heures soir. Je rentre de Fismes, où je suis allé en auto avec le capitaine Delouvin. J'ai croisé en quittant le faubourg de Paris toute la population rémoise qui, le jour, par crainte des bombes, campe dans les champs et le long des routes aux environs du Pont de Muire, et qui, le soir, regagne le nid. Curieuse et triste exode quotidien d'une ville qui souffre sans se plaindre un sort **très** pénible, car encore aujourd'hui, la ville a été bombardée.

Après Muizon, ce sont les campements extraordinaires des différents services de l'arrière ; approvisionnements, ravitaillement, munitions. Toute une armée derrière l'autre armée, qui habite en files pittoresques de voitures les plus diverses, réquisitionnées dans les pays les plus variés, le long des routes, le flanc des coteaux, l'étendue des terres cultivées.

30 SEPTEMBRE - mercredi -

6 heures matin ;

Toute la nuit, la bataille s'est développée au front de Reims, les « 120 » longs faisaient dans la nuit un bruit formidable. Décidément, on ne se bat plus que la nuit.

6 heures soir ;

La bataille reprend ce soir comme les jours précédents, au-delà du faubourg de Laon, mais tous les jours un peu plus tôt...

Je suis allé prendre quelques photos au château de la Marquise de Polignac. Au fond, les dégâts ne sont pas énormes ; les obus avaient à faire à forte partie ; la construction est solide !

OCTOBRE 2014

1er OCTOBRE - Jeudi -

St. Remi priez pour nous.

Ce que j'ai pris pour une canonnade hier, c'était l'arsenal qui explosait, derrière Neufchâtel, au Parc d'Artillerie.

Il y avait là de grandes réserves de cartouches à blanc et d'obus id. pour les grandes manœuvres. Pendant 1 heure et demie, ça été une pétarade. Tout le quartier s'est enfui, craignant une explosion d'ensemble.

L'après-midi, Je suis allé hors la Haubette, photographier quelques campements de rémois. Il y avait quelques promeneurs, mais le grand nombre de ces groupes qui ont allumé ici un feu, là établi une tente, ailleurs une maison de paille, sont de pauvres gens des quartiers éprouvés qui sont venus chercher là le droit à l'existence.

Le sol est parsemé de débris de toutes sortes ; chiffons, paille boîtes de conserves vides etc... Tout à proximité des tranchées creusées par les allemands pendant leur retraite, personne ne s'y établit ; ce sont des foyers de malédiction.

Le temps est superbe, le soleil si doux !

Le Courrier a reparu hier et il a continué aujourd'hui aussi nul et insignifiant que Jamais.

M. le Curé était ici quand est arrivé le facteur, oui le petit facteur que j'avais rencontré hier déjà et qui m'avait remis la carte d'un vicaire d'Abondance.

« II faut que je descende, dit M. Landrieux, voir comment c'est fait, un facteur »

Et j'ai en mains un paquet de lettres... condoléances d'amis à l'endroit de notre chère cathédrale, nouvelles de la chère Savoie... mais si anciennes ! On commence seulement à trier les paquets fin août, début septembre. Est-il vrai que nous allons sortir de notre sépulcre? Remonter sur la terre des vivants? *Deo gratias.. !*

2 OCTOBRE - Vendredi -

Le Cardinal est venu dire la messe à 8 heures à la Mission ce matin et a donné l'instruction.

Dans une première partie, il a expliqué qu'étant à Rome, les journaux lui apportaient - ainsi les envoyées au saint-homme Job - tous les jours la nouvelle d'un malheur plus grand dans son diocèse et sa ville épiscopale ; comme Jérémie, il est rentré pour pleurer sur des ruines, partager les épreuves de son peuple. Comme David, il faut dire le Miserere, le Miserere de la France qui devra réintégrer Dieu partout avant de mériter la victoire.

Dans une deuxième partie, le Cardinal a raconté l'élection de Benoit XV.

Quelques obus de campagne à 5 heures 1/4 ; par séries de 4, pour répondre à des batteries. Je continue à croire que le rideau qui demeure cache une retraite à quelques kilomètres en arrière, où ils se retranchent à nouveau. Nous ne sommes pas à la fin.

Hier, un aéroplane allemand a jeté plusieurs bombes ; une est tombée sur les Promenades, l'autre rue du Marc. Pas de victimes.

3 OCTOBRE - samedi -

1 heure ; quelques bombes ce matin, quartier Cérés. En ce moment, les obus pleuvent depuis une demi-heure tout à fait à proximité.

7 heures soir ; Ce bombardement nouveau style, à l'aveuglette, sur la ville, a produit un affolement considérable.

Ce matin, à 3 heures et demie, vient sonner chez moi un photographe de « L'Illustration » m'apportant le numéro où il est question de l'Abbé Chinot. Je suis désolé de cet article inexact, incomplet, faux sur tous les points et je prépare une note rectificative...

Il est 8 heures ; depuis 6 heures 1/2, le canon tonne. Je pense à cette réflexion d'un officier d'état-major aujourd'hui ; « Ou bien dans 2 ou 3 jours Reims sera délivrée, ou bien nous en avons pour 2 ou 3 mois à soutenir ce siège.

Stengel, le sonneur, a été enterré ce matin.

4 OCTOBRE - dimanche -

Rencontré M. Deneux, architecte du Gouvernement,
.Quel homme intéressant sur la cathédrale !

Il a été là des années, élève de M. Thiérot ; il voudrait être intéressé à la réfection du monument. Il a la compétence, en tous cas ! Il convient que Margotin est un ignorant en l'espèce, doublé d'une moule...

Et ! Et ! décidément, il faudra que j'aïlle me présenter à la Mairie ; je n'avais pas compris jusqu'ici que l'avis publié concernant les réformés me touchait. Voilà que je vais connaître la capote pour la première fois et la guerre sous l'uniforme après l'avoir connue sous la soutane... et vue de bien près « dans le civil ». Attendons !

5 OCTOBRE -lundi -

Les bombes sont tombées dès 8 heures du matin...

8 heures soir ; Des bombes tout l'après-midi, si bien que la journée est une des plus tristes qu'on ait passées depuis les 19 et 20 Septembre.

L'ennemi visait le nouvel emplacement de la Poste, rue Libergier, et tout le voisinage fut atteint. L'effroi a soulevé Reims de nouveau. De nombreux départs marqueront la journée de demain.

On annonce une recrudescence de l'action autour de Reims et je crois facilement que nos lendemains ne seront pas beaux. Ne répétais-je pas que l'épreuve, pour être efficace, doit être plus profonde, plus amère ; je boirai donc le calice avec tous. N'ai-je pas mérité de boire le plus amer ? Mon Dieu, ayez pitié de votre serviteur. Je sens ce soir, comme aux soirs les plus mauvais, la gravité de la situation.

6 OCTOBRE - mardi -

Minuit 1/4 ; Je ne me couche pas. J'achevais, vers 11 heures 3/4 , de préparer un petit envoi à Abondance quand m'arrive le sifflement des bombes ; l'une tombe en avant, l'autre, à minuit tapant, promène son sifflement ondulé au-dessus de ma tête et va éclater rue de Vesle. A minuit ! horreur !

Je vais dormir un peu dans mon fauteuil, là, en bas.

6 heures du matin ; Je viens de remettre toutes mes commissions à F. Barré, qui part par la voie actuellement libre - Dormans-Paris - par le petit train, puis de là, Lyon-Thonon. Mon Dieu... vous savez ma prière pour ceux de là-bas... d'Abondance. Ecoutez la leur pleine d'affection.

8 heures ; Ce n'est pas 2 ou 3 bombes, mais 12 à 15, au bas mot, qui ont sifflé sur la ville cette nuit. L'Eclaireur d'aujourd'hui mentionne les projectiles d'hier, mais la censure a empêché de mettre le nom des rues. Il y a bien des victimes encore.

3 heures ; Depuis 2 heures, le quartier subit un bombardement analogue à celui des mauvais jours. Sorti de chez moi et adossé à la maison Simon avec des gens du quartier, je les entends tomber autour de nous. Chaque fois, des éclats pleuvent alentour. Que visent-ils? La caserne ne Colbert? Les convois supposés sur le boulevard?

Pendant la fin de ma messe ce matin, j'ai entendu un éclatement ; un éclat est entré dans la chapelle par le toit. Personne n'a été blessé. Et j'ai appris ce matin encore quels dégâts les projectiles avaient faits hier.. Misère !

Le peuple est las. On n'a pas travaillé la grandeur d'âme non plus que les raisons solides du courage et de la constance toutes ces années... le peuple, qui n'a pas eu la mesure, pendant la présence de l'envahisseur dans nos murailles, qui a tellement manqué de dignité, ne saurait en avoir bien longtemps dans l'épreuve.

9 heures 1/2 soir ; Quelques bombes arrivent encore. Je couche sur un matelas salle-à-manger, en attendant la suite. Je crois agir plus prudemment. Puis, par besoin de dormir.

7 OCTOBRE - mercredi-

Nuit calme ; peu dormi sur mon matelas.

1 heure ; Depuis une demi-heure, les obus sifflent à nouveau. Ils passent, sauvages, au-dessus de chez moi et vont éclater vers la rue de Vesle, la rue Libergier. Combien de désolation encore et de ruines. Combien de vies atteintes peut-être? Combien d'effroi. Mon Dieu, gardez au cœur de tous la confiance et la paix quand même... !

Hier matin, à 7 heures 1/2, une bombe est tombée chez M. Jadart. Le pauvre M. Jadart venait de quitter sa maison, partant pour Dormans. « Il n'en pouvait plus.. ! »

8 heures soir ; Encore une .Journée semée de terreurs. Des bombes de tous les côtés... La population est énervée... à bout de souffle. Avec cela, les nouvelles ne sont pas le « rêve ». Nous en avons pour bien longtemps encore.

8 OCTOBRE - jeudi

Journée plate ; quelques bombes cet après-midi pendant que je photographiais le cloître de l'usine Lainé - près le Tiers Ordre.

Départ de Mme Midoc demain, et Watrigant pour après-demain. Bien sûr, la situation est si énervante et la solution tellement reculée... je favorise tous les départs.

Mais quelle foule faubourg de Paris et d'Epernay ! Et quel gâchis et quelle horreur si jamais un projectile va jusque-là.. !

10 OCTOBRE - samedi -

Pas d'obus aujourd'hui à ma connaissance mais les grosses pièces d'artillerie française se sont fait entendre tout le long du jour. Puis les mitrailleuses et le fusil des fantassins. Cette accalmie ne me rassure pas. J'attends demain avec l'anxiété des jours précédents.

Je vais préparer mon instruction pour demain matin.

MM. Revaux, Camus, le second surtout, manifestent une terreur des appréhensions... Ah ! ils ne risquent pas la bombe ! Et la Croix raconte qu'à Soissons Mgr Péchenart, pendant les moindres accalmies, allait de ci, de là, dans sa ville épiscopale, raffermir les courages, soutenir les volontés. Notre Cardinal, malheureusement, reste terré. Et on le terre. Sans amertume, ma note, mais avec des regrets !

Dans "Le Figaro", un sonnet sur la cathédrale, de Rostand... Ce n'est pas riche'.

LA CATHEDRALE

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle
L'Oeuvre ne périt pas que mutilé un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si devant ses morceaux, on ne dit plus « C'est elle ! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
Les yeux se souvenant du toit avec dédain
Préfèrent voir le Ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce - attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la Colline d'Or
Le symbole du Beau consacré par l'Insulte !

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une honte pour eux, pour nous un Parthénon !

Il paraît (Temps) que les allemands sont
particulièrement furieux contre le musicien suisse Jacques
Dalcroz, de la réprobation exprimée contre leur vandalisme à
Reims.

10 heures ; Des salves d'infanterie n'ont cessé
de remplir la nuit et l'artillerie recommence à se faire
entendre. Que c'est atroce, la guerre !

11 heures 1/2 ; Je redescends de la cathédrale.
J'avais cru qu'une très importante action s'était engagée...
contre Berru. Je suis allé réveiller M. le Curé et nous
sommes montés. L'action était plutôt sous Brimont. Elle a
duré encore une demi-heure sous nos yeux, puis calme plat.

Reims, ville sinistrée ; tremblement de terre, éruption de volcan, que sais-je ? La lune se pose au-dessus du rempart crénelé de l'abside comme dans une eau-forte de G. Doré.. ! puis elle baigne la ville dans une brume légèrement phosphorescente ; un peu de nuages derrière lesquels elle court. Et nous avons à nos pieds une ville orientale... étrange, avec seulement quelques chiens qui aboient à la mort... Quand nous sommes descendus, la lune attaquait vigoureusement les pans de murs de la Salle des Rois et dessinait le squelette carbonisé de l'ancien Palais... dans les ruines de l'adoration Réparatrice. C'était fantastique !

11 OCTOBRE - dimanche -

6 heures matin ; Pour sonner le réveil, un joli coup de canon. La journée va être splendide encore ; les quelques nuées humides d'hier sont chassées.

Anvers est aux mains des allemands. Alors ! Où vont aller les armées et les batteries qui l'assiégeaient ? Vers nous, probablement ; nous sommes loin de la fin.

3 heures 10 ; Dans la tour nord de la cathédrale ... Mais, c'est affreux ! C'est la cathédrale qui est visée encore.. ! En voici un certain nombre, car le bombardement continue, qui éclatent immédiatement au-dessus, sinon dessus. Je ne puis me hasarder en ce moment, mais allons-nous recommencer à vivre les horreurs des 17, 18 et 19 Septembre ? Encore ! Apparemment, c'est toutes les 2 minutes.

8 heures soir ; De mes observations, il résulte qu'à 3 heures moins 1/4, un obus de gros calibre est tombé sur la cathédrale. Il a démoli, au chevet vers le nord, une partie importante de la galerie de pierres, une chimère et une gargouille... C'est là un des dégâts les plus importants qui aient été causés à la cathédrale.

11 y a des victimes cet après-midi. Un obus devant le Palais de Justice a fait deux morts et quelques blessés Et dire que beaucoup de gens se croyaient tranquilles après deux Jours de silence des allemands !

13 OCTOBRE - mardi -

2 heures 1/2 du matin ; Je viens de descendre à la salle-à-manger. Les obus ont recommencé à pleuvoir en pleine nuit. Je ne croyais pas encore aux sifflements de tout à l'heure, mais un éclatement formidable dans le Lycée m'a fait descendre. Nos grosses pièces donnent, donnent !

Les obus reviennent tout autour de chez moi. Mon Dieu, je m'agenouille devant vous dans un appel à la confiance et dans la confiance en votre miséricorde.

3 heures, 3 heures 1/4, 3 heures 1/2... plus rien.

Je réfléchis à ce que Poirier m'avait annoncé hier soir - de retour du vignoble, ralliant Reims avec sa femme pour deux jours - Son beau-frère, le sergent Gosset était commandé pour partir à 8 heures, pour prendre Cernay et, de là, chercher à tourner les allemands qu'on voulait amener, en leur cédant des tranchées vers St. Léonard. Ce mouvement aurait-il réussi? Et nos sauvages, pour assouvir leur rage, auraient-ils tiré sur la ville ?

6 heures matin ; Je vais aller dire ma messe... le Ciel est calme ; du canon au loin, encore.

7 heures soir ; Eh ! bien, le bilan de la nuit en valait la peine ; obus au lycée, rue du Levant, rue de l'Université...

14 OCTOBRE ; mercredi -

6 heures matin ; La pluie tombe ; c'est la première pluie un peu sérieuse depuis l'incendie, fût le temps paraît sérieusement détraqué. Le ciel est tout embarbouillé. Que va-t-il advenir de notre cathédrale ? La nuit a été très calme.

On affirme qu'un mouvement en avant assez sérieux aurait été réalisé cette nuit du côté du fort de Brimont. Du côté de St. Léonard, on aurait pris 5 grosses pièces aux allemands. Le ...ème, qui a beaucoup donné, est très décimé.

Le canon français a bien donné cet après-midi, et ce soir, il pleut, il pleut, hélas !.. Et notre cathédrale ! J'y suis allé, fin de cette matinée, pour relever la photographie des dégâts de lundi.

J'ai trouvé sous un des plombs crevés par la chute des maçonneries la fusée de l'obus, un percutant de Mol0".

Poirier, qui a déjeuné chez moi avec sa femme, m'a raconté ce mot pittoresque de Mme Martin, la cuisinière de Mme Pommery, à Stanford lui amenant un convive inattendu ; « Ah ! que le diable vous c... une pièce de trente sous ; vous m'em... à la fin de toujours amener quelqu'un au dernier moment sans prévenir »

Sévère, mais juste, paraît-il !

A noter que le nettoyage de la cathédrale, commencé lundi, a été terminé ce soir. Je parle de l'intérieur, du pavé uniquement. Une bande d'ouvriers députés par la Ville, est arrivée avec des balais, des brouettes, des seaux. On a transporté les lustres, malheureusement déjà très dégradés par les visiteurs, dans la deuxième sacristie (crypte).

15 OCTOBRE - jeudi ~

J'ai fait visiter ce matin à M. le Curé les dégâts de la haute galerie du chevet. Il a été effrayé du désastre. La galerie est en très mauvais état et les matériaux précipités sur les combles inférieurs ont causé des dégâts considérables.

Nous lisons au Bréviaire le livre des Machabées, où il est tant question de guerre. C'est infiniment de circonstance.

17 OCTOBRE - samedi -

Rien de particulier. Journée calme - on nettoie les rues et on se prépare à faire circuler de nouveau les tramways ; on relève les fils, on approprie les rails... mais les lendemains ?...

18 OCTOBRE - dimanche -

10 heures 1/2 soir ; Vu l'Abbé Heintz ; il est toujours vaillant et plein de belle humeur et d'entrain.

Il a été de service plusieurs fois à ce téléphone établi sur un courant induit des ennemis - qui avaient établi le leur trop à proximité d'une canalisation téléphonique arrivant à la ville. C'était au passage à niveau de la route de Witry. Ils ont entendu bien des choses-là, appris les heures de relève pour les tranchées, l'annonce d'une attaque - elle n'a pas eu lieu parce qu'ils ont entendu un mouvement de troupes - de nuit, entendu les plaintes par rapport au manque de munitions - alors que les Français en ont « terriblement beaucoup » pour leur « 75 »

Je pars pour Paris demain matin, puis Abondance si je puis. Albert Lartilleux est tout à fait à la mort.

19 OCTOBRE - lundi -

Ce matin, je pars à 8 heures par la « diligence Pingot ». C'est la voiture du laitier Rêve, qui fait le service Epernay-Reims, et qui part de chez Pingot, angle de la rue de Tambour. « Où court-il ainsi? Chez Pingot, chercher des tripes ! » C'est une affiche qui a couru Reims.

M. Saintsaulieu, qui m'a servi la messe ce matin, prend un instantané du départ. Et alors, superbement, au galop de deux pur-sang attelés à la guimbarde - nous sommes serrés comme oncques le furent les grands pots de lait - nous enfilons la rue Colbert, Place Royale - un virage magnifique - puis la rue Carnot. Rue de Vesle, tout en haut, avant la Porte Paris, collision ; un de nos coursiers glisse, se relève, et va escalader un sapin, landau découvert... On continue ; la diligence enfile la route vers Montchenot, fait escale aux postes nombreux qui exigent les laissez-passer, entre dans le beurre qui emplit les bas-côtés de la route pour faire place aux convois.

Ah ! les convois interminables qui défilent au pas sans sourciller... A peine un écart quand arrivent en trombe les voitures militaires, les grands autobus « garde-manger ». Le Cadran ; des émigrés occupent toutes les maisons. Champillon ; Epernay.

Je déjeune au buffet avec le commandant Magnain, commissaire de gare. Nous partons à 1 heure 37 ; il n'y a pas une foule excessive... Nous précédait un train porteur de jolis « 75 » avec les chevaux et les munitions.

Le voyage avec des gens de Montmirail et de la région. On parle du passage des Prussiens de la grande bataille, des ponts sautés que nous franchissons sur des échafaudages d'occasion très curieusement établis. Avant Meaux, sur la Marne, sur des péniches ; un pont de planches pour voitures et piétons...

9 heures ; Hôtel Terminus. Je prendrai l'express pour Lyon demain soir à 8 heures 05. Le train arrive à 5 heures du matin à Lyon et aussitôt, il y a un train pour Evian. C'est le seul express de la journée. *Deo gratias.*

Paris n'est pas très animée, mais comme on voit, comme on sent que ces gens sont loin des opérations ! Ils vivent des dire de la Presse ! et des conclusions de leur jugeote !

20 OCTOBRE :

Je suis dans l' express... j'attends le départ... Ce n'est pas la guerre à Paris, n'était que, dans toutes les rues il y a des annonces d'ambulances, pouponnières etc... Puis, j'ai croisé, rue Montmartre, le convoi d'un troupier... Le cercueil est enveloppé du drapeau tricolore... et derrière, en tête d'une suite restreinte mais fervente, une délégation du Souvenir Français avec son drapeau crêpé... Ce convoi m'a ému.

J'ai été bien reçu au « Temps ». J'ai appris à la « Presse » que Lhermite et Roger avaient été blessés à l'accident de Bouleuse - le tamponnement du C.B.R.

Alors, je pars pour la Savoie. Je ne sais pas me figurer ce voyage.

21 OCTOBRE - mercredi -

Lyon-Perrache.

J'ai éprouvé un étrange sentiment à franchir ainsi, en rapide, la grande distance Paris-Lyon... notre train a marché admirablement ; et nous allons partir pour Ambérieu-Bellegarde.

Il paraît qu'on ne s'ennuie pas à Lyon, pas plus qu'à Bordeaux dit-on encore avec un a fortiori ! L'exposition continue à se faire visiter, les cafés sont ouverts presque jusqu'à 11 heures, et la vie bat son grand roulement coutumier.

Que je suis donc loin de Reims, des obus ! Pourtant, j'aimerais mieux être à Reims. Et je voudrais qu'on n'y souffrît rien pendant ces quelques jours que je m'en suis éloigné. Mon Dieu, assistez toujours ceux qui souffrent là-bas... donnez à tous l'espérance et la paix !

Bellegarde ; 11 heures 1/2 ; une longue halte ici ; tout le monde passe au contrôle pour le visa ou la confection des passe-ports. Je n'ai pas de correspondance pour Thonon avant demain, alors, je vais gagner Genève d'où j'espère bien gagner facilement Thonon puis Abondance. quel bonheur si je pouvais être ce soir là-bas ! à n'importe quelle heure.

Je garderai le souvenir des bivouacs de garde-voies... toute la nuit le long de l'express. D'aucuns avaient allumé un véritable feu sous un pont... tout le voisinage en était rougeoyant. Et dès que le jour s'est levé, dès que le grand jour eut inondé la nature... quel chatolement d'automne ! quelle paix d'arrière-saison ! Et comme cette gravité douce de la montagne éternellement belle, belle surtout aux heures du printemps et de l'automne, contraste avec la cruelle agitation où les hommes sont plongés ! Les peupliers montaient la garde, isolés, ou par escouades, le long de la voie, comme des grenadiers tout emplumés d'or et très frileux... leurs membres sont si maigres et leur fourrure si légère ! Puis, la rouille aux mille tons qui grimpe, grimpe jusqu'aux escarpements rocheux qui barrent le ciel.

Cette vallée, entre Ambérieu et Culoz est si resserrée - à cause de cela, je l'aime tant - si déserte, si abritée contre les hommes, en apparence...

Quel splendide automne ! Il s'admire lui-même, dans le calme miroir des eaux accroupies et que pas une brise n'agitait le matin. Mon Dieu, vous montrez-vous plus beau et plus paisible dans vos œuvres pour que la misérable humanité que dévore la fièvre des combats sente en relief plus haut sa misère et sa laideur..?

Quelle ne va pas être la surprise de mes émigrés ce soir !

22 OCTOBRE - jeudi

De Bellegarde, j'ai gagné Genève où j'ai eu la chance de trouver une automobile qui m'amenait à 6 heures 1/2 à Thonon.

A 9 heures 1/2 du soir, je prends la route à pied pour Abondance.

La nuit porte tout un costume d'étoiles des grands jours. J'enfile les gorges. Au-dessus, rutilant dans toutes ses parties, le bel Orion avec sa nébuleuse qui me fait penser à la Comète qui court par notre ciel en ce moment. Orion n'a pas cessé de monter devant mes yeux, son baudrier et son épée ont marché devant moi jusqu'à Abondance, quelle splendeur ! Mon âme se relevait constamment, rappelée vers le groupe merveilleux.

Ne dit-on pas que Hdyghens, quand il remarqua pour la première fois cette nébuleuse crut apercevoir, par une ouverture des cieux, les rayons du séjour de la gloire éternelle? C'est un écrin rempli de pierres précieuses...

Le ciel poétique a été mon seul compagnon Pas un chat dans les gorges, ni sur les routes. Seulement une voiture que j'ai dépassée avant le pont de l'Eglise? Son falot faisait dans les bois une trouée de soleil...

Je suis arrivé à Abondance à 3 heures ayant marché sans arrêt. J'avais mis 5 heures 1/2. Les derniers kilomètres m'avaient paru longs ; à la fin, je marchais comme un automate.

Stupéfaction de Maman...

Aujourd'hui, j'ai été aux uns et aux autres, parlant de Reims et des événements.

Abondance est magnifique, sous le plus royal manteau qu'on puisse imaginer. Il n'y a pas d'ors au monde qui puisse refléter celui, multiple infiniment et si profond des feuilles d'automne. Les « fayards » jouent la gamme entière avec une virtuosité surprenante. Les vieux dignes épicéas se font plus sombres pour respecter la mort magnifique des verdure avoisinantes et, pour la célébrer. Tout est grand, tout est calme ; Dieu est là !

Mes émigrés sont bien et sont heureux, quoi que désirant ardemment le retour. Je leur dis que ce n'est pas le moment encore.

25 OCTOBRE - dimanche -

Je prêche ce matin à Abondance... Je fais mes adieux à mes Rémois... et je prends l'auto pour Evian avec une joyeuse bande de conscrits 1914-15.

26 OCTOBRE - lundi -

J'arrive à 7 heures au bateau pour Ouch ; La gendarmerie s'avance vers le capitaine du bateau « Personne ne montera ; que ceux qui descendent sachent bien qu'ils ne remonteront pas.. ! »

On a donc, par ordre supérieur, tout coupé d'avec la Suisse. Rigueur contre l'espionnage probablement... un peu tardive peut-être ; le passage en Suisse étant interdit, je prends le train de Bellegarde et parviens à Lyon avec une journée de retard..

2 heures 1/2 après-midi ; La Chari té. C'est terrible ; je vois bien que nous ne serons pas à Paris avant 10 heures du soir ! Ce n'est pas drôle. J'ai sous les yeux le spectacle de jeunes conscrits qui parquent bruyamment sous un immense drapeau. Dieu leur conserve cet entrain !

5 heures 1/2 ; après Gien ; nous serons à Paris à 11 heures du soir ! ! Ravissant ; c'est un peu monotone une traversée de Lyon à Paris en omnibus, quand bien même c'est par le Nivernais ou le Bourbonnais ! La nuit est tombée déjà, noyant dans le paysage même les honorables garde-voies, dont l'accoutrement n'a jamais, je crois, été aussi bizarre !

6 heures 1/2 ; Montargis. Ah ! ils ne sont pas débrouillards dans ce buffet.. ! Je me demande ce que signifient ici nos 28 minutes d'arrêt ! Mais je me rends bien compte qu'un voyage dans ces conditions, c'est l'abrutissement fatal ; je ne pense à plus rien. Qu'est-ce que je fais à Montargis ?

28 OCTOBRE ; Dormans

Dormans ; hôtel de la Croix de Fer... Si j'avais jamais pensé venir loger ici ! La porte de mon local est toute de fortune. « Les boches ont tout dévasté » me disent les braves gens qui dirigent l'établissement ; ils ont défoncé les cloisons, saccagé à plaisir. Oh ! la haine qui se développe contre tous ces gaillards en ce moment ! Gare les revanches !

29 OCTOBRE - jeudi -

Enfin, dans mon bureau...

Je reviens de chez M. le Curé avec l'ordre précis d'achever au plus tôt un rapport sur le bombardement et l'incendie de la cathédrale.

On a demandé de Rome au Cardinal des précisions à l'endroit de cet évènement, car déjà, le Pape paraît circonvenu.

Benoit XV vient d'écrire à l'archevêque de Cologne, pour lui dire sa gratitude du fait que Guillaume avait ordonné que les prêtres français, faits prisonniers, seraient traités comme des officiers. Cette lettre dit combien Rome est travaillé intensément par l'Allemagne.. !

Allons, il me faut prendre mon courage et m'atteler après ce fameux rapport.

A.M.D.G. et pour la gloire de la France contre ses barbares ennemis.

1 heure du matin ; J'ai veillé, veillé ; l'aiguille a tourné. Je viens de prendre l'air une minute. La nuit est splendide, et, surprise délicate, devant moi, émergeant par-dessus la bâtisse scolaire, Orlon, qui me regarde comme l'autre mardi, dans les gorges de la Dranse. que le ciel est beau !

30 OCTOBRE - vendredi

8 heures 1/a soir ; Je rentre de dîner en ville. Les « 120 » longs tonnent encore. Toute l'après-midi a été bruyante ; tout concorde à établir que ce n'est pas la fin encore...

C'est ce que ne peut pas digérer M. Périnet, l'ancien juge d'instruction, avec sa stratégie en chambre. Il martyrise sa femme ; il ne quitte pas Reims dans la crainte d'attraper la mort en couchant dans un lit humide..

31 OCTOBRE ; - samedi -

Journée de désolation ; le pauvre quartier Cérés est bien éprouvé... et c'est demain la Toussaint ! Non, rien ne me dit que c'est la Toussaint... C'est un simple dimanche, un petit dimanche ; la brutalité des évènements a tué notre âme... C'est le cas de dire que ; « on ne sait pas comme l'on vit » D'abord, vit-on? et pour combien de temps ? Mon Dieu, pardonnez-nous.. !

NOVEMBRE 2014

1er NOVEMBRE 1914 - dimanche -

Triste Toussaint. Pauvre messe rue du Couchant ou Dazy le lunatique refuse de jouer un offertoire ! Vêpres minables. Bonne assistance cependant malgré les bombes qui tombaient en ville.

M. le Curé a fort bien parlé à la messe sur le réconfort que la vision de la Toussaint devait nous apporter ! Tous les saints ont passé par la voie de la Tribulation ; celle marquée par le Christ. Marchons dans le même chemin que Dieu nous ouvre en ce moment. Dieu nous impose des détachements que nous n'aurions jamais pratiqués de nous-mêmes, au-devant desquels nous ne serions jamais allés.

Un petit effort de notre part, des vues surnaturelles, et ce seront des heures de précieuses sanctifications...

2 NOVEMBRE - lundi -

Le Cardinal est venu dire une messe basse rue du Couchant... puis il est allé au cimetière du Nord où l'ai joint pour le photographier...

Je suis allé au cimetière de l'Est ensuite. Maintes et maintes tombes sont saccagées par les obus... C'est un spectacle d'une saisissante sauvagerie. Je suis revenu par les casernes de dragons, par les batteries de « 90 », puis celles de « 75 » qui sont terrées par là.

Cinq ou six marmites énormes ont passé par-dessus notre tête pour aller tomber vers la caserne Colbert.

Un aéroplane allemand survolait toute cette région, faisant des signaux avec des fusées blanches...

En vain, les shrapnells venaient semer au-dessous leurs flocons tenaces...

Je revois, en écrivant, ces caveaux ouverts, béants... ces chapelles mortuaires défoncées... et au cimetière du Nord les tombes fleuries des soldats... Le Cardinal s'est longuement arrêté là et a prié.

3 NOVEMBRE - mardi -

6 heures matin ; Un coup de canon pour marquer le réveil...

4 heures soir ; Je rentre de la cathédrale où j'ai fait quelques bonnes photos. Je me hâte pour le cas où je serais appelé rapidement au service de la Patrie...

M. le Curé va faire à l'Etat-Major de la V^e Armée des démarches pour que je sois nommé aumônier militaire...

9 heures soir ; A 7 heures, tout à l'heure, une grêle d'obus s'est abattue sur le quartier. C'était effrayant ! Elles se succédaient, les bombes maudites, à intervalles d'une seconde, quelquefois moins. Mais ce qui est vrai et horrible, c'est le communiqué du chancelier allemand au Pape, qui se plaint qu'on ait encore fait de la cathédrale un poste militaire et annonçant des représailles. C'est monstrueux d'iniquité. C'est faux, cela. M. le Curé a rédigé une note qu'on fera demain parvenir au « Temps » ou bien au « Journal des Débats ».

Dans mes pérégrinations sur les tours de Notre-Dame, j'ai trouvé ce soir... la cloche du Clocher à l'Ange en ruines bien entendu ; j'ai rapporté le battant et des morceaux - le reste demain ! - C'est comme si j'avais trouvé un trésor'. J'ai une large partie de l'inscription ; j'ai la certitude maintenant que ce que j'avais avancé est vrai. Le clocher à l'Ange s'est d'abord incliné pendant l'incendie vers la rue Robert-de-Coucy ; finalement, il s'est effondré du côté de l'archevêché. Les "mousses* de la Cloche étaient de ce côté.

4 NOVEMBRE - mercredi -

...Reims est las ! las. ! Il y a eu bien des départs hier et ce matin encore. Ils se comprennent... Les ambulances évacuent leurs blessés ; où est-on en sûreté à Reims actuellement? Le Lycée remet activement ses carreaux ; Gare !

5 NOVEMBRE ; jeudi -

8 heures 3/4 ; Vive canonnade ; des obus perdus viennent siffler et éclater dans nos parages Quelle horreur que ces éclats sauvages en pleine nuit. J'entends dans la rue les gens descendus en hâte des étages s'interpellant, se pressant de gagner la cave la plus proche...

Dieu, sauvez la France !

6 NOVEMBRE - vendredi

Décidément, le bombardement de cette nuit a été sérieux.

Je vais faire un tour à la cathédrale Pas de dégâts, mais...l'herbe pousse dans la grande nef. Il y a des touffes de 15 à 20 centimètres déjà entre les dalles. Désolation ! Et quand va-t-on pouvoir se mettre à couvrir?

7 heures soir ; Je suis allé à Pommery photographier la tombe arrangée par Corpart, des victimes du fameux obus.

Je croise, en descendant, des groupes d'enfants qui jouent à la guerre ; ils sont tapis derrière des fascines de feuillages ; « Foncez, à la baïonnette, avec des pierres (sic). » En fait de baïonnettes, des épées de bois. Le sergent a ses galons ; il parle rude aux hommes et scande ses recommandations de « M'avez bien compris? hein? alors, rompez ! »

N'y en avait-il pas l'autre jour, faubourg de Paris, qui avaient une section de la Croix Rouge, drapeaux, brassards de la Convention de Genève, un blessé sur des brancards... Pauvres petits... ils jouent à la guerre, cette chose atroce...

M. le Curé a rédigé une note sur la question des Drapeaux sur la cathédrale. Il me l'a lue et je lui ai indiqué quelques corrections. Voici cette note mise au point ;

« Le 4 Septembre, pendant le premier bombardement, on hissa à la tour Nord un drapeau blanc envoyé de l'Hôtel de "Ville. Il y resta jusqu'après le départ des allemands (12 "Septembre)

« Le samedi 12, les allemands, en même temps que "la paille dans la nef, mirent un grand drapeau de Croix Rouge sans enlever le drapeau blanc. »

« Le dimanche 13, jour de l'entrée des troupes françaises, ces deux drapeaux ont été enlevés et remplacés par le drapeau tricolore, avant midi. »

« Le jeudi 17, alors que les blessés allemands amenés en hâte la veille et surtout ce matin-là, étaient à peine installés, et que le bombardement commençait, vers 9 heures, un premier drapeau de la Croix Rouge, de taille moyenne, fut attaché au paratonnerre de la tour Nord, puis, un peu plus tard, un deuxième, très grand, que nous avons fabriqué sur place avec une aube et des soutanes d'enfants de chœur.

« Le vendredi matin, un troisième semblable au premier. Ces deux-là, un mois après la catastrophe, sont encore en place. »

7 NOVEMBRE ; - samedi -

Brouillard intense ; j'en profite pour monter sur la tour Nord et enlever le téléphone établi le lendemain de la catastrophe du dirigeable... Il a été enlevé par quelqu'un qui a eu la même idée que moi, mais qui a eu la maladresse de laisser des fils à l'extérieur, vers l'Est.

Je les enlève ; autre maladresse ; l'entrée des tourillons porte encore à la craie ; téléphone, bombes, magasin, bombes... Bombes veut sans doute dire marrons pour signaux, se rapportant à l'installation du projecteur électrique bien avant l'invasion. J'efface ces inscriptions.

Le général de Frontignan a fait descendre le téléphone jeudi dernier par le concierge de l'ancien archevêché. L'Abbé Andrieux avait descendu les fusées le 9 septembre (de l'occupation), la veille du jour où les allemands demandèrent à occuper la Tour.

...les allemands installèrent un téléphone portatif avec fil dans l'escalier, pendant les derniers jours de l'occupation. Ils emportèrent le tout ; on trouva juste là-haut, le pétrole et des débris de victuailles.

...les 14 et 15 septembre, les Français établissent un poste téléphonique portatif... qui ne fut pas maintenu. Ceux-là refusèrent de passer par les échafaudages - il eût fallu des lanternes pour l'ascension des échelles la nuit ; ils passèrent par la cathédrale ; les fils passèrent dans l'escalier, puis directement depuis l'étage de la Galerie des Rois (vitraux) vers la rue du Trésor ; des hommes étaient en bas, l'instrument aux oreilles, pour transmettre les ordres... Il n'est rien resté de cette installation.

Copie d'une lettre insérée dans les mémoires de l'Abbé (auteur inconnu) probablement un prêtre??

Je vous envoie un journal « La Presse de Turin » Il y a en Suisse et en Italie une polémique au sujet d'une déclaration, puis d'un démenti de l'abbé Landrieux, à propos d'un poste d'observation sur la cathédrale. Eh ! bien, il faut dire ce qui est !

Jusqu'au 2 septembre, tout Reims a vu le poste de T.S.F. installé tour Nord. Le 13 ou le 14 plutôt, lundi, c'est cela, j'étais sur le Parvis entre 5 et 7 heures du matin. Un brigadier d'artillerie, petit, gros, portant en bandoulière un appareil ressemblant à un appareil photographique, m'aborda et me dit ; « Pour aller à la tour, s.v.p. ? » « Oh ! Monsieur, lui dis-je, le grand portail n'ouvre pas ce si matin ; faites le tour par le petit ; entrez et demandez le sacristain ». Il me répond ; « C'est ennuyeux ; je suis pressé ; il faut que je monte là-haut pour observer ! »

Eh ! bien, à mon sens, ces gens (les allemands) doivent connaître ces choses. Pourquoi les déguiser ?

Disons-le ; on nous a volé nos églises, on a dépensé nos deniers en inventaires et en liquidations au lieu de faire des canons et des ballons d'observation... et maintenant, après avoir laissé en ruines nos églises, on est bien content de s'en servir pour des choses et des usages absolument contraires à leur pieux objet.

Après tout, les Prussiens ne font qu'achever l'œuvre de destruction si bien (hélas) commencée par nos farouches radicaux. Pauvre France ! punie par où elle a pêché !

8 NOVEMBRE - dimanche -

Un obus hier chez le Marquis de Polignac.. Rue de Tambour, le célèbre Pingot a toutes ses vitres défoncées. « Vous êtes nettoyé », lui dis-je en passant.. « - Oui, c'était vers 9 heures ; je prenais un verre au comptoir ; j'ai failli mourir en vrai bistro.. mais les verres, je m'en f.. Du moment que ma femme reste. C'est que si je n'avais plus ma femme, je serais sac..ent emm.. dé ! Tiens - à sa femme - tu partiras avec Mme Richard. Il y a encore assez de femmes à Reims » Textuel ! quelle mentalité, Quel gâchis moral !

(une page déchirée)

A propos du poste d'observation les 14 et 15 sur la cathédrale, discussion entre le général et son chef d'état-major. Celui-ci prétend que ce n'est pas avoir établi un poste d'observation que le fait, pour des officiers, d'être montés là-haut, d'autant qu'ils ne se sont nullement occupés du tir des batteries.. Le général prétend au contraire que c'était là un poste d'observation, mais qu'à partir du mardi 15, les allemands ne pouvaient plus invoquer rien de semblable.

10 NOVEMBRE - mardi -

Je rentre de ma randonnée ; parti dans une voiture automobile de l'armée, je suis allé à Gueux. Le docteur qui est auprès de moi me dit deux mots de la terrible bataille qui s'est déroulée là, les Prussiens étant à droite de la route, les Français à gauche. Des deux côtés, des centaines de morts ont marqué l'ardeur des combats. Des mitrailleuses étaient postées dans le bois St. Pierre ; ça été horrible, arrivant le lendemain de la bataille, le docteur a vu des lignes entières de fantassins, en position de tir, fauchés par les « 77 » et les mitrailleuses. Plus de 3000 allemands ont péri de l'autre côté. En comptant les os iliaques qui résistent au feu dans les tas de cendres des cadavres allemands, il est arrivé à savoir à peu près le chiffre des pertes ennemies ; 50 cadavres par meules avec du goudron ; l'horrible chose.. !

11 NOVEMBRE -mercredi -

Bombardement toute la matinée ; on ne compte plus les points touchés... Une bombe rue Tronson-Ducoudray, qui a déplacé assez d'air place du Parvis pour défoncer les barrages de planches des deux porches latéraux.

10 heures soir ; Louis Midoc était venu dîner avec moi. En le reconduisant, je suis passé prendre M. le Curé, qui a bien voulu sortir avec nous et entrer avec moi à Notre-Dame.

Je laisse donc Louis sur le Parvis. Avec M. Landrieux, nous gagnons, par la porte engagée dans le barrage, le porche droit largement ouvert, puisque le bâti de planches est étalé. Je suis M. le Curé à son bras... nous enfilons la basse nef dans l'obscurité ; les vitraux ou le vide des ogives nous guident... parce que nous connaissons les lieux. Victor Hugo dit, dans l'Ange Liberté (Fin de Satan)

Là les vents ailés comme de sombres oiseaux en liberté Battent des ailes, s'ébrouent, vont et viennent en longs bruits effilochés, des ogives du nord à celles du sud, des fenêtres des croisillons à la rose vidée, ainsi la tempête dans une forêt aux chênes immenses, dans la hauteur et la profondeur d'inconcevables futaies...

Les portes claquent sèchement et sourdement dans les hautes galeries, des portes folles que rien ne retient plus... un tintinnement de haut en bas qui s'écrase sur la pierre ; ce sont des débris de vitraux que le vent chasse, des éboulements sinistres qui se répercutent exagérément ; ce sont les éboulis, les scabreuses réserves dans les angles de l'architecture admirable, qui croulent soudain, et relisent la destruction des obus meurtriers. Ainsi, depuis le haut de la Tour Nord... où le drapeau de la Croix Rouge doit bien claquer...

Nous avons dit avec M. le Curé trois dizaines de chapelet et le « *Salve Regina* », à l'autel de la T. Ste Vierge, l'autel de ma première messe ; j'ai pleuré là le tragique de l'heure, les pleurs de mon sacerdoce...

Nous sommes revenus avec M. le Curé, pénétrés l'un et l'autre, sans nous le dire... et si recueillis.. !

Des murs croulaient là-bas dans les ruines où les cheminées et les pans de mur bravent la tempête - car c'est une vraie tempête - et des lueurs intenses marquaient le ciel du côté où l'incendie avait fait rage toute la soirée, vers Cérés.

12 NOVEMBRE - jeudi -

4 heures 1/2 soir ; C'était mon tour aujourd'hui ; j'ai ma bombe, un Schrapnelle à l'angle de ma chambre à plaques et dans le mur qui la sépare de ma chambre à coucher ; ma bibliothèque est dévastée, mon lit saccagé, toute ma chambre à coucher bouleversée ; mon réveil était à terre, poursuivant son tic tac consciencieux...

Il était 1 heure moins un quart ; Launois, que j'avais envoyé prendre mon appareil resté à la cathédrale, me dit que dans la cour sud-est, il a vu des pierres récemment tombées... j'y vais.

Les obus sifflaient ; dès l'entrée de la rue du Cloître, je vois le malheur et j'en suis très impressionné. C'est un contrefort de l'abside qui a reçu le projectile. Exactement au niveau de la tête de l'Ange, tout est saccagé ; colonnes supportant le pinacle, moulures, fleurons, la tête, le buste, les ailes de l'ange. Et tout autour, une auréole satanique ; le flux noir et blanc de la déflagration.

J'entre dans la cathédrale ; des éclatements s'étaient fait entendre dans le voisinage. Nous avançons dans le croisillon... zzziii... pan ! Devant nous, à droite de l'autel, coté épître, un jaillissement de fumée, suivi d'un cliquetis de pierres agitées. Un obus dans la cathédrale ! Dans la cathédrale ! Là, presque sur l'autel, Sacrilège ! Un instant, j'ai cru que l'autel était renversé... J'envoie Launois me chercher mon appareil... Je fais la photo, renvoie Launois chercher un nouveau châssis et prévenir M. le Curé. Il revient en hâte pour m'annoncer qu'une bombe était tombée chez moi...

Cet attentat nouveau à la cathédrale m'a bouleversé. Je n'ai eu aucune hâte à revenir voir chez moi les dégâts ; la cathédrale me tenait... chère cathédrale... Il était exactement 1 heure quand cette bombe s'est écrasée sur les dalles du sanctuaire à Notre-Dame. C'était chez moi à peu près à la même heure. Singulière coïncidence ! Mon Dieu, je suis entre vos mains.

8 heures 1/4 ; Au loin, le bruit comme d'une mêlée intense...

10 heures 1/2 ; J'étais couché ; je dormais profondément. Je suis réveillé par de formidables éclatements à proximité immédiate ; des éclats rejaillissent sur le toit.

Je me lève ; je m'habille ; je descends... le bruit le plus confus que jamais d'une bataille très importante à proximité ; salves, mitrailleuses... les chiens hurlent au loin.

Brisé de besoin de sommeil, je me recouche. A la grâce de Dieu !

13 NOVEMBRE - vendredi -

Minuit ; la nuit semble étrange ; un silence absolu sur toute la ligne.

Article paru dans le « Courrier de la Champagne ». Les criminels ! Ils l'ont visée encore, et le jour et la nuit, depuis plus d'une semaine.

Et leurs obus l'ont enfin et de nouveau profanée.

Des anges, dont les ailes éployées s'échappent des colonnettes, sous le somptueux pinacle des contre-forts, montent une garde magnifique autour du vaisseau sacré ; l'un d'eux, à l'extrême retour du chevet vers le sud, a été l'autre nuit abominablement saccagé. Les rayons sinistres d'une gloire impie vibrent en déchirures violentes et en traînées de poudre tout autour du formait, dans les hautes pierres. Et malgré tout, une aile abattue, le buste et la tête ruinés, dans le pauvre corps mutilé sur son socle aérien, l'esprit céleste palpète encore, aussi ardent ; l'ange frappé à la proue de l'arc-boutant me fait penser à la Victoire de Samothrace...

D'autres anges montent une autre garde, navrante désormais, au cœur même du monument dévasté par le feu ; ils sont agenouillés sur le marbre des crédences, à droite et à gauche du maître-autel dépouillé. Alors, un projectile stuide a traversé les verrières et s'est écrasé en tonnerre imbécile à leurs pieds ; sous nos yeux épouvantés, à travers le noir bouillonnement de la fumée, les dalles du sanctuaire volent en éclat...

Et ce pendant que nous approchons, voici un rayon de soleil qui a surgi au travers du jour embrumé ; il entre doucement par les blanches baies du croisillon et vient dans un grand recueillement envelopper l'ange et baiser la plaie béante...

14 NOVEMBRE - samedi -

Ce matin à 6 heures, je suis allé sur la tour Nord prendre le drapeau de la Croix Rouge que le vent dépeçait. C'est celui que l'administration a envoyé le vendredi 13 septembre, qui n'a pas été atteint - pas plus que ses voisins - par les flammes, le 19.

M. le Curé me dit que le Cardinal a reçu une lettre lui disant que l'invasion allemande est la punition du fait d'avoir introduit la prononciation romaine du latin - ce bafouillage teuton ! - quelle mentalité !

15 NOVEMBRE - dimanche -

M. C.. a assuré ce matin que le Carmel avait reçu une bombe d'aéroplane, qui n'a pas éclaté, et qui porte, comme indication, en allemand ; bombe incendiaire. Je tâcherai de voir ce document ; au point de vue diplomatique, il est important. On n'a pas le droit de se servir de ces engins

17 NOVEMBRE - mardi -

Toute la nuit, jusqu'à 4 heures 1/2 du matin, méthodiquement, toutes les demi-heures, les allemands ont arrosé la ville. C'est colossalement bête et ça a quel but militaire ? Lequel, détruire des maisons..?

3 heures 1/ 2 ; Les obus de cette nuit ont causé des dégâts effroyables... mais, la grosse misère, c'est St. Remi, frappé un peu avant minuit ; un gros obus est tombé en plein sur une des chapelles rayonnantes de l'abside, celle du fond, plus profonde que les autres, qui est dédiée à la S.S. Vierge. Le projectile a crevé le toit, la voûte, abattu la clef de voûte. La belle statue de Notre Dame de l'Usine et de l'atelier a été projetée sur le pavé... elle n'a rien... un doigt seulement de l'Enfant Jésus a été brisé... mais c'est un amas de pierres, de plâtras indescriptible. Et le trou est immense.

18 NOVEMBRE - mercredi -

Conduit, de 3 heures à 4 heures 1/2, le Cardinal qui voulait faire un tour dans la cathédrale. Il voulait voir les revers brûlés. Je l'ai fait monter au grand orgue... Il a paru très intéressé.

J'ai besoin de la revoir de temps en temps. Personne n'a de raisons comme moi pour désirer la revoir ! Je m'ennuie quand il y a quelque temps que je ne l'ai pas revue...

Lui ai causé de la lettre du Pape. Il proclame qu'elle est remarquablement insignifiante... Le Cardinal Casquet, qui a été la route d'envoi s'en excusait en l'adressant. Le Pape n'a pas voulu se compromettre. Le Cardinal désirerait lui faire adresser quelques photographies bien caractéristiques des ruines accumulées par cet incendie. Il pense que quand Benoit XV tiendra notre rapport, il changera d'avis.

19 NOVEMBRE - jeudi -

7 heures soir ; Je l'ai échappé belle tout à l'heure paraît-il ! On voulait me tirer dessus depuis les rues voisines de la cathédrale ! J'étais un espion en train de photographier ; de fait, je n'ai pas été prudent. Voyant une brume épaisse du côté de Brimont, je me suis avancé sur le mur de la galerie, au niveau des voûtes. Et comme les gens sont très excités, très énervés, d'en bas, on m'a maudit, dénoncé à la police. Un commissaire est arrivé chez M. le Curé, qui m'a couvert. Le général commandant la Place va transmettre une observation demain très probablement.

Autre chose... J'ai découvert un obus de « 150 » non éclaté sur les voûtes. Ce sont des oiseaux à n'approcher qu'avec respect et à ne toucher que de loin ; de tragiques leçons ont été données ces jours-ci à des imprudents.

22 NOVEMBRE - dimanche -

Matinée terrible. Pendant ma messe, les sifflements étaient ininterrompus...

Et quelle raison, pour justifier une semblable sauvagerie ? quelle raison militaire? La nervosité des personnes qui ont résisté jusqu'ici est à son comble... On compte plus de 20 blessés et 5 morts.

24 NOVEMBRE - mardi -

1 heure du matin ; Le bombardement continue. Déjà, à 10 heures 1/2, les sifflements et les éclatements se succédaient sans interruption. Il en passe tellement, et il en tombe dans un voisinage si immédiat, que je me lève et descends à la salie-à-manger.

J'entends une section de soldats qui reviennent des tranchées. 1 heure et demie ; les obus sifflent.

Je ravive le feu de la salle-à-manger ; je vais me reposer dans le fauteuil.

2 heures ; Ce sont de très grosses marmites qui passent... elles s'empressent, les ardentes porteuses de destruction et de mort, vers leur but ; leurs effiloches d'acier entrent dans la nuit épaisse comme dans la claire lumière du jour ; elles font dans l'air une déchirure bien plus large que leur odieux petit corps...

6 heures matin ; La nuit s'est poursuivie dans le même style. Ils ont joué le même morceau tout le temps. J'entends la "Coda" en ce moment.

Certains avaient prétendu que les allemands répondraient à chaque coup de nos canons, en réalité, on entend cette nuit admirablement les départs... Les batteries étaient-elles plus rapprochées ou le temps s'y prêtait-il? Que sais-je!

25 NOVEMBRE - mercredi - 9 heures soir ;

La matinée avait été calme. A 1 heure et demie, coup sur coup, deux gros éclatements à proximité.

Une grosse marmite au Grand Séminaire, une autre chez M. Chatain, c'est-à-dire chez M. le Curé.

Je me précipite. Au bout de la rue Vauthier des vagues de fumée et de poussière... On n'y peut rien voir. Finalement, je constate que la maison est ouverte du toit au rez-de-chaussée... et jusqu'à la deuxième cave, dont la voûte est défoncée. C'est horrible. Je me précipite. Je ne vois pas M. le Curé ; je crie, j'appelle. On me dit qu'il n'était pas là. *Deo gratias* !

Mais quel chantier !

26 NOVEMBRE - jeudi -

A 10 heures, je vais faire des photos chez Mme Pommery qui a reçu en pleine façade de son habitation un « 150 ».

Je m'installais ensuite pour prendre l'ouverture abominable faite chez Chatain... sssszzzz... c'est une deuxième séance. Elle n'a pas été moins furieuse que la première... les obus se suivent, se suivent ! Les éclatements sont épouvantables tout autour... Mon Dieu ; il y en a qui vont très loin, très loin... la clameur ouatée des maisons qui s'écroulent me fait frémir... J'entends fort bien les départs. Un silence glacial... puis le cri lointain de l'engin de mort vous courbe le dos ; on rentre la tête dans les épaules... Que de ruines vont être accumulées !

Les espions ont-ils fait une confusion ? C'était hier que le général Joffre était à Reims !

5 heures 1/4 ; Nous venons de passer une des plus abominables journées que nous ayons vécues depuis 18 et 19 Septembre.. ! Je revis les dures émotions de ces jours de deuil. La séance de 1 heure est marquée par un acte de sauvagerie inouïe ; St. Marcoul a été atteint ; 18 morts et 30 blessés. C'est horrible ! Je viens de voir ces 18 corps allongés dans la salle au fond de la cour en entrant. La salle dans laquelle la catastrophe est arrivée est au premier étage à droite ; il n'en reste rien. C'est affreux ! affreux ! On amenait les cercueils déjà ! Les plus blessés étaient transportés à l'hôpital civil...

J'étais allé à la cathédrale aussitôt la séance de 1 heure ; près l'adoration Réparatrice, je trouve l'énorme culot d'un « 220 » tombé auprès de l'Hôtel du Commerce Je fais le tour de l'abside face au trou énorme de l'Hôtel du Commerce... la chapelle rayonnante est vidée de ses vitraux J'entre à la cathédrale pour mesurer le désastre... Je cours d'abord à la chapelle St. Nicaise. Sacrilège ! La chasse - vide depuis la Séparation - est jetée à terre, la chapelle criblée de débris de vitraux, fers, verres et plombs en paquets, que la poussée d'air a précipités... J'ai l'âme fendue ! Je m'agenouille.

28 NOVEMBRE - samedi -

Minuit 1/4 ; J'ai été réveillé il y a une heure par des éclatements très rapprochés. Je suis sorti le feu prenait chez Balourdet. Il était ardent déjà boulevard de la Paix. Enfin, les pompiers arrivent. Ces braves gens sont très exposés... On emmène une grand-mère impotente, un peu de mobilier. Les bombes passent ; on entasse les pauvres restes dans la pauvre cave. Heureusement, les pompiers arrivent à dominer le fléau.

Nous rentrons chez nous, M. le Curé et moi. Les obus claquent à proximité. Je suis à cette table quand il vient d'en tomber un chez Mme Pommery très probablement.

Ce qui reste à Reims en fait de gens est dans les caves ; les dégâts seront purement matériels mais les sifflements des obus pendant que l'incendie fait rage, apporte une particulière impression de la sauvagerie de ceux qui viennent déjà d'allumer l'incendie..

Je vais me reposer dans le fauteuil

1 heure du matin ; La séance continue ; pas moyen de dormir. Il est absolument authentique que les Russes ont infligé une grave défaite aux allemands..

Serait-ce la raison des bombardements de tous ces Jours-ci ?

29 NOVEMBRE - dimanche -

Le R.P. Dhalluin est venu m'apporter le laissez-passer ; J'irai donc à Bétheny demain. J'en ai à l'avance beaucoup de satisfaction. Il m'a raconté ce soir qu'avant-hier, les allemands étaient venus apporter une pancarte « Grande victoire des allemands sur les russes ; nous avons 200 bouteilles de Champagne à Witry ; venez les boire ! »

Les Français ont confectionné un mannequin qui est allé renir [renier ?] cette réponse en allemand ; « Ce sont les Russes qui ont battu les allemands ; on vous trompe abominablement ; nous avons 250.000 bouteilles à Bétheny ; venez nous y voir ; M... pour Guillaume... »

30 NOVEMBRE - lundi -

Je suis rentré de Bétheny... Il reste une cinquantaine d'habitants, mais le pays presque entier n'est plus composé que de murailles écroulées, pantelantes, d'amas de décombres. Là, 5 vaches achèvent de mourir dans ce qui fut une étable ; ailleurs, des amas innombrables répandent une odeur nauséabonde. L'église? Quelle ruine ! Les murailles, les voûtes sont percées, des chapelles entières écroulées. Le toit ? Un tas de bois confus et il y a là-haut des observateurs en grande cagoule grise qui, très courageusement, malgré la pluie d'obus qui souvent les arrose, dominant la plaine et dirigent le tir. Je monte ; Je me glisse prudemment pour faire quelques photographies.

DECEMBRE 2014

2 DECEMBRE - mercredi-

8 heures 1/2 soir ; Je rentre d'une promenade au clair de lune dans les ruines. Clair de lune magnifique.

Je prends M. le Curé et nous partons par Place Royale, rue Cérès, de la Grue, St. Symphorien, des Filles-Dieu, Des Trois-Raisinets... Godinot, St.Pierre-les-Dames..

Les échappées, la fuite des plans, l'étagement des pans et des ouvertures, les perspectives plantées de cheminées solitaires sont fantastiques.

Nous n'avons rencontré personne, personne ! à peine deviné quelques lumières à un soupirail. Un chat noir a remué entre deux pierres, rue des Filles-Dieu, quelle désolation !

3 DECEMBRE - jeudi -

Journée entièrement calme. Qu'est-ce à dire? Et que veulent dire ces bruits qui arrivent de tous côtés ; les régiments ont reçu leurs jeunes soldats ; les administrations sont à jour ; les armées sont prêtes et leur général n'attend que des ordres.

S'agirait-il d'une offensive locale ou bien d'un effort sur tout le front? Mystère ! Mais quelque chose se prépare, c'est certain.

Je vais à Paris demain pour mon affaire d'aumônerie militaire.

4 DECEMBRE - vendredi -

Nuit... d'un calme tout-à-fait déconcertant. Le calme nous inquiète maintenant... Que va-t-il se passer ?

6 DECEMBRE - dimanche -

Paris. Dit ma messe à St. Antoine. Non, décidément, on n'est pas en guerre par ici.

11 DECEMBRE - jeudi -

Gare de l'Est - 9 heures soir - Je reprends mon train pour Reims par Dormans ; il part à minuit.

Je suis venu surtout pour préparer ma nomination d'aumônier militaire ; j'ai été reçu hier soir à 5 heures, par M. Léon Bourgeois.

Réception cordiale, très bienveillante dans son palais, 3, rue Palatine.

Léon Bourgeois, dans son immense cabinet de travail, m'a demandé ce que je préférais ; ou bien une lettre jointe à ma demande au Ministre, ou bien une note sur ma demande. C'est à ce dernier parti que nous sommes arrêtés.

« J'appuie de toutes mes sympathies la demande de M. L'abbé Thinot, qui s'est signalé lors des bombardements et de l'incendie de la cathédrale ; sa nomination recevra l'approbation de tous à Reims »

Il paraît que son filleul, le sous-préfet de Reims, M. Dhommée, avait écrit très aimablement en ma faveur.

J'ai montré à Léon Bourgeois la lettre du Cardinal ; « Dites bien à l'archiprêtre de la cathédrale et au Cardinal que j'ai appuyé votre demande de mon mieux »

Cette dernière réflexion à propos de celle que je lui ai faite sur les bons rapports établis, pendant les douloureuses circonstances que nous avons traversées, entre le sous-préfet et M. Landrieux.

J'ai expliqué à M. le Président que je préférais partir comme aumônier militaire plutôt que d'aller grossir un dépôt n'importe où. « Mais cela se comprend, me dit-il ; d'ailleurs, vous ne demandez pas un poste moins périlleux, au contraire ».

Il m'a promis de remettre lui-même ma demande aujourd'hui au Ministère de la Guerre qu'il devait rencontrer dans une réunion. J'ai recommandé à la petite secrétaire de rafraîchir la mémoire du Président à cet endroit, au bon moment. L'aura-t-elle fait ?

Vu M. Eulart (conservateur du musée du Trocadéro. Il me dit que M. Margotin s'est montré à Reims au-dessous de tout, qu'on le sait, et que c'est Deneux très probablement qui sera chargé de la restauration.

On ne réparait pas la toiture ; « Nous n'avons pas d'argent et nous ne trouverions pas de bois »

M. Eulart est d'avis qu'on ne répare pas les statues du portail. On murerait le porche gauche et on mettrait une plaque commémorative pour que, à l'encontre de

1870, on se souviene de 1914. Par ailleurs, on rendrait la cathédrale au culte au plus tôt.

Il prétend que, comme la cathédrale de l'Ile de Chypre, très abîmées par les Turcs en 15.., un simple toit plat pour l'écoulement des eaux suffirait à bien préserver l'édifice.

Vu M. Gastoné ; mardi à 5 heures, j'ai conduit le salut solennel de L'Immaculée Conception, chanté par la chorale du Collège Stanislas à Notre-Dame des Champs. Pauvre chorale ! des enfants qui sont sans zèle, sans attention...

L'O vos... a été misérable, le reste à l'avenant.

12 DECEMBRE - vendredi -

Bouleuse 10 heures 1/2 ; J'ai eu mon laissez-passer facilement et nous voici en route pour Reims. Nous croisons ici un train qui est parti de Reims ce matin, bondé d'émigrés, d'évacués. Il me tarde de savoir ce qui s'est passé pendant mon absence. Ma chère cathédrale, je vais te revoir, quelle longue visite je vais faire...

Je rapporte tout un parfum de Paris... Dieu soit béni des heures saintes que j'y ai vécues. J'ai revu la gare de Lyon Ou j'aime aller prendre des repas avec un serrement de cœur, Est-ce que jamais je repartirai vers les chères neiges de Savoie ? Et quand ?

13 DECEMBRE - samedi -

Les allemands maintenant lancent des boulets
plins ! [?]

Faut-il dire que je n'ai pas réentendu le canon
avec déplaisir ? La vie grave d'ici me plaît autrement que la
vie à Paris, quoique je doive reconnaître que la capitale,
mise à part la question des théâtres, se tient bien.

Un mouvement se prépare toujours ; on fait
reculer les services qui n'auraient jamais dû se tant
rapprocher (ambulances etc..) et les munitions affluent tous
les jours. On attend surtout qu'une quantité suffisante de
munitions ait été réunie.

Entre 1 heure et 3 heures, beaucoup de boulets
du coté de St. Remi. « Grave décision » Je vais faire comme
les autres après avoir bien hésité ; je vais garder ma
barbe !

14 DECEMBRE - dimanche -

M. le Curé a parlé admirablement ce matin ; à la messe de 10 heures, A propos de l'Immaculée Conception, il a parlé de la profanation de sa demeure ; Notre-Dame ; il a raconté les bombardements et l'incendie de la cathédrale, là où la Ste Vierge est deux fois chez elle. Il a évoqué le souvenir des coups qui « flagellaient » la Basilique, des « gueules d'enfer » qui crachaient, des monstres qui polluaient la Raison de Dieu... Les détails ; les blessés allemands transportés sur civières, le quartier de cheval apporté à 1 heure et cuit le soir seulement, la poussée des malheureux dans l'escalier de la tour Nord où le moindre mouvement dans l'entassement des membres provoquaient des cris de douleur.

Le lendemain de l'incendie ; ces portes porches ouverts par où s'engouffraient dans le lieu saint « les vulgarités de la rue » ; ces fenêtres vidées par où s'étaient envolés les derniers parfums d'encens, ces odeurs de bois brûlés, des chairs calcinées... ces cadavres tordus, avec l'écume aux lèvres, ces débris de toute sorte qui humiliaient le sanctuaire ; autour de la chaire, couvertures, casseroles, vases de nuit...

En péroraison, une prière à la Ste Vierge pour qu'elle humilie l'orgueil des ennemis, accueille notre tristesse et notre révolte comme une louange... qu'elle nous obtienne bientôt la paix.

Ce soir, la pluie tombe. Je viens de reconduire Louis Midoc. Les rues sont horriblement noires. Dans l'Université, c'est à croire que, pour masquer l'éclairage, on a fermé les persiennes ; la lumière est provoquante encore. Abomination ! C'est le ciel qui s'étale au travers des membres des squelettes. Les persiennes grincent ; des débris se précipitent et tombent en sonnant... Partout les solitudes, le silence et la nuit.

15 DECEMBRE - mardi -

A 1 heure et demie, deux très violents roulements de tonnerre, suivis d'une ondée magistrale et d'un soleil clair et vif...

J'ai remarqué que la galerie de l'abside abattue le 8 octobre à sa plaie agrandie ; les parties descellées tombent comme tombent dans la cathédrale les vitraux ; secoués ; telle verrière, qui avait paru légèrement atteinte seulement, est dévastée, maintenant que le vent et les secousses d'air provenant de toutes les explosions font leur œuvre quotidienne.

Suis allé à Pommery faire l'« Ecole » aujourd'hui. Je veux dire photographier une bande de moutards qu'on garde là dans un tunnel. Pauvres petits !

16 DECEMBRE - mercredi -

Rien de particulier ; Journée calme pour notre quartier.

Et Noël approche ! De demain en huit, c'est la « Messe de Minuit »

Oh ! le triste Noël que nous allons passer ! Que Notre Seigneur renaisse cependant à la faveur des jours tragiques que nous traversons dans le cœur de beaucoup, de tous ceux qu'une mort brutale doit jeter devant le tribunal de Dieu...

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis... Rorate coeli semper et nubes...

D'écrire ce dernier texte me retourne. J'entends la mélodie mélancoliquement, qui monte débordante de désirs, avide de voir le « *Dies natalis* » vers les voûtes de Notre-Dame, parmi la sévérité douce des Dimanches d'avant...

Notre-Dame ! Chère, chère cathédrale ! Comment chanter en ce moment ? Plus je vais, et à mesure que les jours s'écoulaient, mon cœur se serre. Je pleurerai tous les jours.

M. le Curé me disait tout à l'heure ; « On ne saurait croire le nombre de personnes qui, même à de grandes distances, apprenant la catastrophe, ont dit ou écrit ; "J'ai pleuré" »...

Basilique vénérée ; murailles splendides, architecture sainte dans tes hardiesses, ton âge, tes souvenirs... fleur de pierre sacrée par l'auguste patine des temps, je sens comme je ne l'ai jamais senti l'honneur qui m'a été fait quand ma vie a été liée à la tienne. J'étais hier « maître de chœur de Notre-Dame »... de Notre-Dame... ! ...*Si oblitus fuero...*

18 DECEMBRE - vendredi -

Soir ; je rentre de Bétheny où j'ai passé une délicieuse journée avec les chasseurs... J'ai failli tirer sur les Boches du haut d'un observatoire, avec des balles et un fusil boche... J'ai reculé au dernier moment ; je n'ai pas le droit de tirer sur un homme.

Il y avait 8 ou 10 morts sur un champ vert, à droite de la petite station du C.B.R. Les allemands n'osent pas venir les relever...

Belle et reposante journée malgré les balles dans le clocher.

20 DECEMBRE - dimanche -

A 1 heure et demie, avec Poirier, je monte sur les décombres de la chapelle de l'archevêché, sur les combles pour photographier l'Ange du pinacle.

M. le Curé est très ennuyé ; les ouvriers chargés d'établir une protection autour des statues de marbre, de Ste... ont cassé le sceptre à la statue de la Vierge Mère (La statue de la Duchesse d'Uzès).

24 DECEMBRE - jeudi -

J'ai confessé pas mal d'enfants et de grandes personnes aux caves Werlé, dans un confessionnal improvisé entre les bouteilles...

Demain, à 7 heures et demie, je dirai la messe là... sous ces voûtes profondes...

Quels temps nous vivons ! et que de choses extraordinaires, qu'on finit par trouver très naturelles !

25 DECEMBRE - vendredi -

Aujourd'hui, jour de Noël. 100^{ème} jour de bombardement. J'ai porté ma tristesse tout le long du jour ;

Ce n'est pas Noël

29 DECEMBRE - mardi -

Coup de théâtre ; Le Cardinal a reçu une lettre du Ministère concernant ma nomination d'aumônier. Malgré que les cadres soient absolument au complet, on me nomme aumônier auxiliaire avec solde..

A la grâce de Dieu ! Je voudrais pourtant bien aller revoir Maman et ma Savoie avant que de gagner mon poste... .

31 DECEMBRE - jeudi -

11 heures 3/4 soir ; Toute la soirée avait été calme. Voici qu'un gros coup de Canon retentit... C'est pour finir 1914.

L'aiguille tourne ; je ne sais pas que j'achève une année ! Année de deuil et de tristesse.. La guerre.. ! et quelle guerre.. ! Au moins, est-ce l'aube des nécessaires résurrections ?

Mais il me semble bien qu'il faudra d'autres catastrophes que celle-là... pour que la France, pourrie d'antycléricalisme, ressuscite et revive dans l'auréole de la vertu et de la fidélité à Dieu... ou bien, c'est que nos gouvernants actuels feront amende honorable, feront l'acte de foi désiré.

Ils ne le feront pas. Mon Dieu ! ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde.

JANVIER 2015

1er JANVIER 1915 :

Minuit sonnante ;

Mon Dieu. Je vous fais hommage de cette nouvelle année de ma vie pour la vivre dans votre service, dans votre amour, et pour qu'elle me soit un appoint nouveau pour l'éternité au sein de votre gloire.

Mon Dieu ; que ce soit une année d'expiation, une année de mérites.

Elle s'ouvre parmi les tragédies de la guerre, d'une guerre impitoyable et dont rien ne saurait faire prévoir l'issue... Peu importe, mon Dieu, pourvu qu'il y ait la sorte le salut religieux de la France. Tant de sang est versé déjà, tant de vies se répandront encore à la face de votre Justice irritée... Parce *Die populo tuo* ...

Je vais partir comme aumônier. Alors, je vous offre ma vie, ma vie en expiation de mes péchés, de mes crimes, de mes scandales, de toutes mes innombrables misères... Je vous l'offre pour la grandeur morale, la sainteté toujours grandissante, l'union à vous des âmes qui me sont si chères ; je vous l'offre pour le salut de toutes les âmes sur lesquelles mon sacerdoce s'est exercé ; je vous l'offre joyeusement, de tout mon cœur, Seigneur... en union bien humble à votre sacrifice sur le calvaire pour mon rachat... *Fiat, fiat, fiat*...

3 JANVIER - dimanche -

...à Châlons ; je me rends au Q.G. du général de Langle de Carry. J'apprends que je suis affecté au XVII^e corps... qui a fait un peu comme le XV^e.. ! et qui ne jouit point d'une excellente réputation. Mais il se bat bien maintenant, me dit le Commandant B..

4 JANVIER - lundi -

Courses échevelées à travers Paris ; achats, etc... J'ai une croix d'aumônier, cantine, calots etc... Je prends à 8 heures 15 l'express pour la Savoie, la chère Savoie, que je pensais l'autre jour ne jamais revoir ! Mes pressentiments étaient bien noirs à ce moment... Seront-ils mes adieux ?...

5 JANVIER - mardi -

J'ai été bien ému, après Ambérieu, quand les premières neiges me sont apparues ! Le tapis, par endroits, dans la splendide vallée qui réunit Ambérieu à Culoz, descendait jusqu'à la voie.

Chères étendues immaculées ! Et tant de fièvre
hideuse qui s'agite là-bas sur les champs de bataille !

Plus d'hommes nulle part, par ici ; les usines
sont silencieuses, les cheminées muettes... c'est le deuil, le
grand recueillement partout...

9 JANVIER - samedi -

Je suis à Epernay à 3 heures 1/2 ; je cherche
une auto qui veuille me ramener à Reims, ayant les papiers
nécessaires ; le fameux permis bleu...

15 JANVIER - vendredi -

Aujourd'hui, Je précipite mes préparatifs ; J'ai à déjeuner M. Hubert, qui doit m'emmener, M. le Curé et Poirier...

Je suis impressionné par l'idée de mon départ. Je l'étais hier déjà et cette nuit.

Je quitte mon milieu moral et matériel deux fois cher, puisque l'épreuve s'y est installée, dans lequel J'ai versé de moi beaucoup encore, parmi la tragédie des circonstances.

Je quitte ma chère cathédrale, la grande meurtrie.

Je quitte tout le ministère nouveau que les temps nouveaux m'avaient créé, « ma paroisse » au fond des caves Werlé etc... et Je vais vers une vie nouvelle, toute nouvelle...

Je pars à 1 heure et demie ; un suprême adieu à la cathédrale en passant devant le Palais de Justice, puis, nous roulons... ..

Je repasse en esprit ma vie, Je relis mes graves pensera de ce matin.

Mon Dieu, Je vous offre ma vie, toute ma vie nouvelle, ses souffrances, mes anxiétés, les insuccès, mes appréhensions matérielles, en expiation... puis Seigneur que je monte, que je mérite... mon Dieu, donnez-moi toutes les grâces nécessaires pour mon nouveau ministère ; que j'y voie clair, que je m'oublie bien moi-même, que j'aie de l'avant sans souci des contradictions... Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pêcheur, maintenant et à l'heure de ma mort...

J'arrive à travers la boue, la nuit... Le médecin principal - M. Martin - me reçoit à l'Etat-Major ; auprès de lui, le capitaine de Castelnau, neveu du général ; on me fait conduire à ma formation.

Le médecin-chef de la formation, le docteur Lamisse, parent du célèbre aumônier, me reçoit à table, parmi tous ces Messieurs, et l'aumônier, l'abbé Sandret, qui me fait un accueil très cordial.

Je suis ahuri ; on me donne à dîner ; l'aumônier me conduit alors chez lui, où il a fait disposer un lit près du sien, par terre...

Je suis à Sommesuippe... au nord, Souain, Perthes-les-Hurlus... où est la 34^{ème} division.

Je me couche ; le bruit incessant du canon, des fusils, de la mitrailleuse, laboure la nuit... J'ai froid ; ma couche est minable... .

16 JANVIER - samedi -

Visite au chanoine Morette, le récent décoré et à l'Abbé Renault, tous deux de Toulouse et aumôniers de corps. Je ne les ai pas rencontrés. Entretemps, j'en apprend de jolies... le dit chanoine est un nul, un inactif, mais il a de ses élèves à l'Etat-Major... alors.. !

17 JANVIER - dimanche -

Mon impression dominante hier a été celle « du rien à faire ».

Le milieu n'a pas l'air de s'y prêter ; les aumôniers se la coulent douce. Aujourd'hui, j'entrevois que je pourrai risquer quelque chose. Je vais parler à l'Abbé Mandret... Je rêve des instructions à 5 heures...

A 4 heures 1/2, réunion des prêtres brancardiens dans la chambre de la chapelle de campagne. Je salue cordialement ces Messieurs, leur disant mon désir de leur rendre le moindre service moral ou matériel... Je crois qu'on m'a fait bon accueil. Ces Messieurs ne sont-ils pas les vrais aumôniers des régiments de la Division par leur situation, par leur mérite devant Dieu ?

Mon Dieu ; il y a du bien à faire ; donnez-moi lumière et force pour le faire.

18 JANVIER - lundi -

Je fais un tour dans les ambulances. Pauvres martyrs ! Que d'horribles plaies !

A l'heure où j'écris, la fusillade est vive ; combien de victimes encore ! C'est horrible, la guerre.. !

Je découvre - il vient vers moi dans la rue - un brave soldat qui veut mettre en ordre sa conscience, reconnaître son enfant, apr afin d'être prêt à mourir.

Il n'a pas fait encore sa première communion. Je vais le préparer. Brave garçon ! Premiers prémices de mon ministère. D'autres m'arrêtent pour les confesser. Oh ! adorable mission du prêtre !

Les médecins deviennent aimables, très ; je crois que les sympathies s'éveillent...

19 JANVIER -mardi -

Je vois ce matin M. Martin, le médecin principal, homme très bon, très distingué... qui m'expose la difficulté qu'il y a à me laisser suivre mon désir d'aller aux tranchées. A cause des dangers, de l'incommodité... dans les toutes premières, on piétine dans la boue, le sang, les cadavres rejetés sur le parapet lors de l'occupation ou jetés au fond de la tranchée... Pas moyen de dépasser le doigt sans attirer les balles. Les ennemis sont à 25 mètres ; on observe au périscope... J'irai en tous cas jusqu'aux cantonnements, puis au poste de secours.

23 JANVIER - samedi -

Déménagement de toute la formation ; nous allons à Nantivet, le château près de Suippes. Alors, c'est un branle-bas général.

Razzia par tous les soldats de tout ce qu'ils ont pu réunir pour leur installation ; en gens pratiques ils se demandent s'ils retrouveront l'équivalent ailleurs ; alors, autant emporter... On n'a rien pillé ! rien démoli, rien volé ! on a ... réquisitionné. C'est le mot ; on en use et abuse au-delà de l'expression.

Les aumôniers vont loger à Suippes.

Le sang gêne des officiers est colossal. C'est triste à souligner, mais combien de gens qui auront souffert davantage, bien davantage des Français que des Allemands... ! quand on voit que nos soldats démolissent les toitures, les cloisons, sciant tout ce qui est bois après les instruments agricoles pour faire du feu. Que d'exactions, que d'abus de pouvoir. C'est partout une désolation indescriptible.

24 JANVIER - dimanche -

J'ai fait hier la connaissance de M. Couennon, de Rennes, aumônier du 10^{ème} Corps ; il en veut à mort au 17^{ème} Corps qui, en Septembre, à Suippes, a arraché les croix du cimetière, y compris celles des soldats morts, pour faire du feu...

25 JANVIER - mardi -

De 9 heures du soir, jusque 11 heures, une attaque furieuse. La fureur sauvage des mitrailleuses m'impressionnait profondément. Les canons allemands tonnaient éperdument...

Comme j'ai hâte d'aller aux tranchées ! Eux ne comprennent pas bien, mais moi, je suis sûr que les hommes verront une soutane avec quelque édification.

31 JANVIER - dimanche -

Je prêche messe et vêpres... profonde impression produite sur cet auditoire d'hommes debout, pressés ? attentifs. Oh les âmes sont ouvertes ; il faut faire tomber la grâce à flots ; à nous, jardiniers de ne pas chômer...

En quittant des vêpres, Je croise le convoi d'un caporal ; la brouette est recouverte du drapeau tricolore ; en avant, la croix qui sera plantée sur la tombe, de chaque côté un peloton fusils couchés... L'aumônier annonce « Un tel... mort au Champ d'Honneur » et fait prier... Il neige.

FEVRIER 2015

1er FEVRIER - lundi -

Demain, il paraît qu'il y aura attaque ; J'irai au poste de secours. J'apprends la nomination du P. Bhalluin, chevalier de la Légion d'Honneur. Je lui envoie un mot d'amitié.

3 FEVRIER - mercredi -

Hier, donc, je me suis rendu au poste de secours du 83^{ème} ; vers 2 heures, une gerbe immense de terre jaillit de l'autre côté de la crête, à gauche de Perthes.

Notre artillerie donne ; l'artillerie allemande passe en rafales sur les tranchées pendant l'action. Je me promenais à droite et sur la route, aux alentours, labourés par les marmites, de la chaussée romaine. Des balles perdues sifflaient par intervalles..

Mais voici qu'on amène quelques blessés. L'un, le dos ravagé de la façon la plus horrible, râle et meurt près du poste de secours ; l'autre à la cuisse emportée presque en haut du membre... le reste est demeuré dans la tranchée... c'est épouvantable.

Beaucoup arrivent par leurs propres moyens, blessés, qui, à la tête, qui, au bras, à l'épaule..

On ne sait pas les résultats de l'action.

Le poste de secours est un misérable réduit où le médecin Albouze, une brute, rudoie, insulte ou à peu près les malheureux qui arrivent... On prend le nom des blessés ; on les embarque, et puis c'est tout. Pas un cordial, rien ! Il faut être solide pour y résister. Le refuge est à Maison forestière.

6 FEVRIER - samedi -

Je monte aux cantonnements derrière les tranchées. Le colonel de Riancourt, du 14^{ème}, me retient à déjeuner... De là, je continue mon pèlerinage par monts et par vaux, dans une boue incroyable. Le capitaine Thiébaud, du 57^{ème} d'artillerie, m'arrête comme espion... s'excuse. Je suis vexé, il aurait pu y mettre des formes.

Un autre capitaine me donne un maréchal des logis pour m'accompagner là où je voulais aller - un très brave garçon avec qui je remonte vers la route de Souain à Perthes, parmi les fils de fer, les obus non éclatés - puis nous redescendons vers cabane forestière, sous les obus, les balles... Je prends contact avec les brancardiers régimentaires à Maison forestière, un contact qui m'édifie sur leur compte.

Ces hommes ne voient jamais l'aumônier dans leurs bivouacs.

Ils regardent passer la soutane comme on regarde passer un phénomène. Si on entre en relations avec eux, ils sont gentils. Pourtant, il s'en rencontre qui restent méfiants, le regard fermé... C'est bien pénible ; on repère de l'hostilité mal contenue... qui s'irrite encore rien que du fait de la proximité du danger, lequel danger sert "les affaires du curé", prépare le terrain à son influence ; ils le savent.

A Maison forestière, les brancardiers régimentaires ont eu cette attitude en grande partie. J'ai été gêné. Les soldats, d'ailleurs, les trouvent de bien pauvres gens, qu'il faut tarabuster pour obtenir qu'ils aillent chercher un blessé... Ah ! l'humanité !

Et comme l'œuvre néfaste est vraiment accomplie dans tout ce monde attaché à la vie matérielle, parce qu'on ne croit plus qu'à celle-là ; anéantissement de tout idéal, ce qui est la nécessaire contrepartie...

D'ailleurs, il se produit beaucoup d'actes d'indiscipline dont on ne parle pas, ^{refus} des hommes de sortir des tranchées etc.

Et la course à la décoration et au galon parmi tout ce monde ! A côté de beaucoup d'héroïsme merveilleux, vaillants, ceux qui feraient tuer deux compagnies pour se pousser un peu, si ça réussit... Ils ne s'exposent pas d'ailleurs !

Enfin, c'est l'ordre ici-bas.

Et les Allemands continuent à être très forts... Que Dieu aide la France ; la fin ne sera pas brillante.

9 FEVRIER - mardi

Je rentre de Châlons...

Je vais voir Mgr Tissier, très paternel, très bon. Monseigneur est bien d'avis que c'est lamentable la façon dont les officiers se conduisent, s'amuse, dépense, scandalisent... Ah ! ce n'est pas un élément de victoire, cela !

J'ai fait la route avec un médecin qui raisonnait de bonne façon. Nous étions d'accord pour dire que si la guerre fait bien des conversions individuelles, le gros demeure dans ses vieux sentiments. Tant et tant qui n'auront pas souffert de la guerre ! Tant qui seront « sur le front », solidement embusqués à l'arrière, bien en sûreté !, qui se gardent pour leurs ambitions, leurs divers égoïsmes !

Ah ! l'humanité n'est pas belle !

Déjà, j'avais causé hier avec le lieutenant Delpret (prêtre) de tous les motifs et mobiles qui sont à la base d'actions pourtant si graves, si solennelles ! Ce colonel Vély, du 59^{ème}, qui commande la brigade, qui veut ses deux étoiles et qui ordonne des attaques dans des conditions si lamentables ! Les hommes ne veulent plus marcher. Ils sont las. Ils ne sortent pas des boyaux... ou bien il faut que l'officier les pousse avec son revolver.. !

Mon Dieu, comme c'est grand de confesser quelqu'un qui part à l'attaque ! qui ne sait pas s'il en reviendra Mon Dieu, élevez mon âme, que je sois moins indigne dans ce ministère très saint, que je sois l'autre Christ qu'il faut auprès de ces âmes.

11 FEVRIER - jeudi -

Aujourd'hui, je dis ma première messe avec mon calice, ma chapelle de campagne ramenée de Chalons

A ce propos, il est curieux ; que les oraisons de la messe « *pro tempore belli* », avec elle « *pro pace* » remontent pour l'ensemble au temps de l'invasion des Vandales. Plus vieux que les Turcs, par conséquent ! Les textes des pièces de chant, des épîtres et évangiles, ont été choisis au Moyen-âge, dans l'antiphonaire grégorien, tels qu'ils étaient dans les sacramentaires.

10 heures 1/2 soir ; Grand mouvement cet après-midi ; visiblement, c'est une attaque pour demain... attaque de toute l'armée (IVE) par petits paquets. Les trains marchent ; la troupe arrive ; l'artillerie tient ses positions... A la grâce de Dieu !

12 FEVRIER - vendredi -

Toute la nuit, les troupes ont circulé, sont montées... Mon Dieu, ayez pitié de tous ceux qui tomberont aujourd'hui !

5 heures soir ;

Il n'y a pas eu d'attaque ; la neige s'est mise à tomber, très dense, vers 8 heures. Contre ordre est arrivé. Regrets amers des commandants, des hommes qui étaient décidés, bien en train, mais vraiment l'artillerie ne pouvait pas donner. Il paraît que sur un front assez restreint, il y avait 1600 bouches à feu, prêtes à donner. Quel carnage c'aurait été, mon Dieu !

15 FEVRIER - samedi -

Sont arrivés aujourd'hui à la formation deux médecins qui avaient été faits prisonniers à Raucourt. Ils nous disent combien innombrables sont encore à Toulouse et ailleurs le nombre des embusqués.

Avec la plus parfaite impudeur, les gros manitous cumulent des traitements mensuels de 500, 800, 1200 francs avec ce qu'ils continuent à gagner dans le civil.

On dira ; « après la guerre, tout cela se paiera... » Moi, je dis ; « Tout cela s'oubliera bien vite ».

De plus, toute cette bande n'aura profité en rien des leçons de la guerre, ne l'ayant point vue... C'est elle qui g... le plus fort. Ah ! comme tout cela est triste et décevant ! Et comme l'antipatriotisme doit fleurir dans tout ce monde, les pauvres hommes qui, hier encore, là tout près, disaient ;

« Qu'est-ce que nous faisons ici ? nous venons nous faire casser la g... pour défendre ce pays ! Mais, notre Patrie à nous, c'est là où sont notre femme et nos enfants ! »

Ces hommes disent sans détour un peu de tout ce que disent les autres dans un langage plus en forme et sophistiqué davantage ! quel honteux fruit de l'abominable travail accompli par l'esprit matérialiste dans notre pauvre pays depuis tant d'années. Plus de ressort ! Plus d'idéal ; tout limité à la vie présente et à la jouissance immédiate. Dieu, la Patrie, la Famille, la Morale ! Hélas ! trois fois hélas.. !

9 heures ; Une canonnade terrible, terrible, terrible, comme jamais on n'en a entendu depuis les débuts de la campagne, déclarent les vieux.

Effectivement, les premiers blessés, que je vois à Maison forestière où je suis monté, déclarent que le terrain était déblayé comme il n'est pas possible de désirer mieux...

Les prisonniers défilent - on en comptera 200 en fin de journée - J'ai des coups d'œil, à Maison forestière, du plus grand intérêt.

L'arrivée des prisonniers par le boyau, l'em-pressement autour d'eux, les réflexions des troupiers... depuis celle du loustic qui dit une blague, jusqu'à celle pleine de lâcheté, de découragement, toute baignée au moins de lassitude et d'ennuis ; « Au moins, pour ceux-là, la guerre est finie ».

Il y a aussi les bons cœurs ; « Ce sont des hommes comme nous » On leur donne à manger, à boire. Il y a des blessés. Tableau touchant ; un fantassin français qui porte sur son dos un boche très blessé. Tout d'un coup, les balles sifflent, les marmites tombent ; c'est un sauve-qui-peut général autour de Maison forestière. Rien de grave ; ça passe juste au-dessus.

17 FEVRIER - mercredi -

Je suis monté vers 9 heures au poste de secours. Là, j'ai pu assister quelques blessés, dire un mot à tous.

Je vois des blessures plus horribles qu'hier ; ce malheureux fracassé ; jambes, bras, tête, poitrine, qui vit encore, appelle ses camarades en agitant des moignons sanglants qu'on n'a pas réussi à fixer avec des lanières sur le brancard. Et ce boche qui ne voulait pas se rendre, un type énergique, solide, qui, après avoir tué encore trois français, est percé à son tour d'un coup de baïonnette, percé de part en part. Et on le fait revenir à pied depuis Maison forestière ; c'est un cadavre qui déambule, sans se plaindre... derrière quatre autres prisonniers à qui on fait porter une civière avec un blessé.

Un autre blessé allemand allait sortir des tranchées, emporté par les brancardiers français, quand un obus allemand arrive, le fracasse et tue un des nôtres.

Aujourd'hui, je puis assister d'une façon vraiment efficace quelques malheureux couchés dans le sang.

Tournée assez longue en somme. 200 prisonniers hier ; 200 aujourd'hui. La 34^{ème} division a bien marché. On est bien moins content de la 33^{ème}. Qu'est-ce alors que demain nous réserve ?

C'est d'ailleurs tout le front entre Soissons et Verdun, paraît-il, qui donne l'effort en avant. Quant à l'artillerie, elle a fait un travail incomparable, balayant avec une méthode et une précision merveilleuse.

Des régiments encombrant les routes ; un gros effort est donné là ; de la cavalerie est prête, en nombre, ce qui donne à penser qu'on veut faire un saut sérieux en avant...

18 FEVRIER - jeudi -

6 heures matin ; Je vais repartir. Il pleut ; le canon tonne, tonne.

11 heures 1/2 soir ; J'arrive ce matin au 83. Une voiture a versé ; plus loin, du sang dans la boue ; un attirail de troupiers ; un obus vient de tomber là, en pleine colonne du 209 et a tué deux hommes... Je passe par la batterie du capitaine Lasses ; au poste d'observation, je vois descendre des renforts allemands ; des cadavres, caissons démolis, rations bouleversées ; c'est terrible.

A Maison forestière, je vois quelques blessés, puis pars pour les tranchées. Les hommes sont étonnés de me voir. De la boue, les sacs de terre, des armes, des cadavres ; des corps dans les champs, les mitrailleuses, le grand entonnoir (70 à 80 mètres de diamètre) rempli d'hommes

maintenant, creusé il y a 3 jours par l'explosion de 3000 kilos de poudre noire.

Je dis une prière près de 15 cadavres qui sont là. Emotion. Un autre entonnoir à moitié rempli par la terre sortie d'une mine creusée par une perforatrice...

Un commandant a été tué ce matin dans la tranchée...

Ah ! je pense encore à ce bouleversement des tranchées, dans les tronçons de boyaux sens dessus-dessous, des corps entassés, péniblement, dans les plus atroces positions, sur le parapet les fils de fer en forêt chaotique, plus loin le bols fameux qu'on veut enlever, c'est-à-dire une maigre plantation de manches à balai... c'est la désolation. Que restera-t-il de toutes les constructions dans ces villages qui sont sur le front, sur la ligne même du feu ?

Que d'horreurs ! Ce malheureux, qui avait le bas de la figure emportée, plus de mâchoire, de langue, de menton ! Il ne peut rester couché ; son sang l'étouffe et il ne peut l'avaler, n'ayant plus de langue !...

Très gracieux, le médecin-chef m'a offert hier de me racheter une croix d'aumônier, puisque j'avais perdu la mienne.

20 FEVRIER - samedi -

J'ai été souffrant la nuit. Je crois qu'il ne faut jamais boire l'eau de ces pays ; elle renferme toutes les maladies.. !

Je suis resté à Nantivet, désolé..

21 FEVRIER - dimanche -

Je monte à « 204 », puis à Maison forestière, aujourd'hui, J'irai faire dimanche avec les troupiers.

Je vois les nouveaux cimetières que le 4ème Corps vient d'ouvrir, sur la gauche, dans le ravin. Il y a plusieurs corps qui attendent. Un troupier vient me demander, les larmes aux yeux, si je veux dire la prière des morts pour leur camarade. Je dis un *De profundis*.

Je cherche les dégâts de la veille. Heureusement, l'obus est tombé entre la maison et le puits.

La paroi de bois de la chambre est criblée ; la cervelle entière de l'infirmier a grêlé le plafond...

Dans les tranchées, c'est 30, 40, 50 centimètres d'eau, de boue visqueuse blanchâtre ; c'est inqualifiable... Je repasse par le grand entonnoir ; Je vais au-delà... Je distribue des médailles de la Ste Vierge ; Je cause avec les hommes... ils ne sont pas trop démolis...

Les obus tombent surtout vers la Corne du Bois... mêmes horreurs, cadavres accumulés etc..

Et nos obus passent, rageurs, et les marmites boches éclatent en face, en gerbes énormes.

22 FEVRIER - lundi -

J'apprends aujourd'hui un nouveau et formidable bombardement de Reims. La voûte de la cathédrale est crevée... Mon Dieu, il m'en coûte d'être loin.. !

26 FEVRIER - vendredi -

Je suis monté à « 204 », puis à liaison Forestière. Il y avait attaque sur le Pan Coupé. Terrible !

Le 101^{ème}, du 4^{ème} Corps, a horriblement « trinqué » J'ai vu bien des blessés.

Rencontré M. D... qui, farceur à froid, me rappelle quelques-uns des commandements de la vie militaire ;

1°) ne jamais faire le jour-même, ce qu'on peut faire faire le lendemain par un autre.

2°) avant d'exécuter un ordre, attendre le contre-ordre

3°) s'en foutre et rendre compte

4°) ne jamais chercher à comprendre etc.. etc..

Le pis est que... c'est souvent d'application pratique, ce décalogue.

Et le service de santé ; Mon Dieu, que c'est lamentable.. !

27 FEVRIER - samedi -

Suis allé déjeuner avec le colonel Perié d'Hauterive, du 83^{ème}, dans la tranchée, au poste de commandement. Le lieutenant Deltheil, commandant une section de mitrailleuses, m'a conduit après déjeuner faire un grand tour dans les tranchées, au-delà de la Corne du Bois, près de Perthes.

J'ai assisté, de là, à une attaque de la 33^{ème} division, ou plutôt aux rafales d'artillerie qui la préparait. C'était atroce ; la suie des percutants se mêlait à la neige et au chrome des fusants. Un tourbillon de fumées bouillonnantes, puis enchevêtrées, puis échevelées... dans lequel des flammes éclataient...

Des cadavres partout. Et vraiment beaucoup de négligence dans leur ensevelissement...

Les tranchées, dans ces régions, ont été recreusées jusqu'à 2 et 3 fois, l'artillerie ayant soulevé des chaos véritables. On croirait à un tremblement de terre ! Perthes est une ruine.

28 FEVRIER - dimanche -

Je dis la messe ce matin et je parle sur la Prière, dans le Pavillon, à Nantivet.

Pendant le déjeuner, 3, puis 2, puis 2 obus arrivent... tout près de nos cagnas. Effarement ; effroi ! C'est la saucisse qui avait repéré le 83^{ème} et le 14^{ème} se rendant au repos à La Cheppe, et passant par Nantivet... pour éviter la route bombardée.

Un obus est tombé dans le parc vers les tracteurs ; d'autres dans la pièce d'eau et au bord, tuant pas mal de poissons.

J'y cours, demandant s'il y a des blessés... Non, aucun. Je veux rapporter à la formation des poissons tués... Ziii Pan ! à un mètre de moi, accroupi contre l'arbre, un « 210 » arrive. Je suis couvert de terre, enveloppé de fumée ; je me retire en bon ordre...

MARS 2015

7 MARS - dimanche -

L'Abbé M. n'a pas voulu organiser une messe. On nous a fait sentir à bon droit que le dimanche s'était passé sans « service divin » Je me passerai de lui désormais.

Jamais le canon n'a rempli la nuit et la journée comme aujourd'hui. Le 16ème Corps attaquait pour prendre Bois Sabot. Ça été un grondement, une furieuse canonnade tout le temps.

13 MARS - samedi -

Je me lève de bonne heure pour préparer l'instruction pour la messe des soldats défunts, que Je vais dire à 9 heures pour le 14^{ème}, à La Cheppe.

Eglise archi-comble ! Combien il en reste dehors? Le général Delmotte est là, ainsi que le colonel et tous les commandants.

Le général est venu me remercier à la sacristie, aussitôt la messe. Je sentais que je tenais mes hommes. Du reste, le texte de mon instruction, avait jailli très spontanément ce matin. Le colonel de Riencourt m'a invité à déjeuner ; J'y vais de ce pas.

9 heures soir ; Réunion merveilleuse ce soir. J'ai, par ailleurs, passé toute mon après-midi à confesser et le soir, jusqu'à 8 heures ; j'ai promis d'être à l'Eglise demain, dès 5 heures 1/2.

Braves gens, qu'il est facile de réveiller, de remuer, de jeter dans le bien.

Je vais décidément adopter ces deux régiments. Les colonels et les officiers sont charmants.

14 MARS 1915 - dimanche -

Tournée merveilleuse, Infiniment consolante.

A 5 heures 1/4, je suis à l'Eglise pour les confessions. Je n'arrête pas.

Messe de communion à 7 heures ; Eglise pleine, pas assez d'hosties. Je parle trois fois, à l'Evangile avant la communion et après !

A 9 heures, messe du 83^{ème} ; Eglise archi-comble

A 10 heures, messe du 14ème d°

A 11 heures 1/4, messe paroissiale ; c'est la messe des dragons.

Déjeuner avec le colonel d'Hauterive.

J'ai été profondément impressionné par la confession de tous ces hommes, depuis 1 commandant jusqu'à des centaines de simples soldats. Et tant de retours ! AU moins 30 de 5 à 20 ans ! C'est admirable ! Et ils ont communié avec une foi.. !

Et voici que l'après-midi le 14ème reçoit l'ordre de partir. Il faut aller réparer les sottises faites par le 4ème Corps, qui s'est laissé reprendre plusieurs entonnoirs.

Décidément, je crois qu'on a bien tort de médire du, 17^{ème} Corps !

Le 16 Mars, l'Abbé THINOT tombait en première ligne, frappé d'une balle à la tête, méritant cette citation à l'Ordre du Jour de l'Armée ;

Abbé Remy THINOT, aumônier :

« ETANT ALLÉ DANS LA TRANCHÉE AU MOMENT D'UNE ATTAQUE,
 « POUR L'ACCOMPLISSEMENT DE SON MINISTÈRE, Y A ÉTÉ FRAPPÉ
 « MORTELLEMENT PENDANT QU'IL SE PORTAIT AU SECOURS DES
 « SOLDATS ENSEVELIS SOUS LES DEBRIS D'UNE EXPLOSION DE
 « MINI ET QU'IL EXHORTAIT LES HOMMES A FAIRE LEUR DEVOIR »

Table des Matières

SEPTEMBRE 2014	2
OCTOBRE 2014	63
NOVEMBRE 2014	85
DECEMBRE 2014	106
JANVIER 2015	117
FEVRIER 2015	125
MARS 2015	133
Table des Matières	135
Index	136

Index

1

10^{ème} Corps · 125
 14^{ème} · 135, 136
 17^{ème} Corps · 125, 137

2

20^{ème} Division · 59

3

33^{ème} division · 132, 134
 34^{ème} division · 121, 132

4

46^{ème} · 52

5

53^{ème} · 51
 57^{ème} · 127
 59^{ème} · 129

6

63^{ème} · 52

7

78^{ème} · 52

8

83^{ème} · 127, 132, 134, 135, 136

A

Abbé Heintz · 38, 76
 abbé Louis Midoc · 12, 94, 113
 Abondance · 4, 15, 26, 35, 60, 63, 68, 76, 79, 80

B

barbares · 25, 41, 44, 53, 83
 Benoit XV · 17, 64, 83, 100
 Bétheny · 20, 29, 34, 47, 106, 107, 115
 Brimont · 24, 26, 71, 74, 101

C

Cardinal Casquet · 100
 Cardinal Luçon · 49, 64, 71, 83, 86, 98, 100, 110, 118
 cathédrale · 3, 4, 7, 8, 10, 15, 18, 19, 22, 23, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 49, 50, 55, 56, 57, 58, 59, 63, 66, 71, 72, 74, 83, 87, 88, 90, 92, 96, 100, 101, 104, 110, 111, 113, 115, 121, 134
 Caves Pommery · 5, 24, 51
 caves Werlé · 117, 121
 Croix Rouge · 21, 23, 32, 88, 94, 98

D

de Bruignac · 10, 12, 17

E

Epernay · 5, 6, 13, 18, 23, 70, 77, 120

H

Hôtel de Ville · 5, 6, 12, 24, 32, 33, 44, 57

J

Jadart · 48, 69

L

La Cheppe · 135, 136
 Landrieux · 9, 17, 63, 90, 94, 110
 Launois · 96
 le Maire · 5, 6, 10, 11, 14, 20
 Lelarge · 27, 29, 36

M

M. Deneux · 66, 110
 M. le Curé (de la cathédrale) · 4, 8, 19, 20, 26, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 49, 55, 58, 63, 71, 75, 83, 85, 87, 88, 94, 96, 98, 101, 102, 105, 108, 113, 115, 116, 121
 Maison forestière · 127, 128, 131, 132, 133
 Margotin · 66, 110
 Marquis de Polignac · 24, 92
 Marquise de Polignac · 55, 62
 Mme Midoc · 70
 Mme Pommery · 3, 33, 74, 104, 105

N

Nantivet · 125, 133, 135

P

P. Etienne · 4, 12, 47
 Palais de Justice · 8, 72, 121
 Place Royale · 6, 9, 12, 22, 43, 45, 77, 108
 Pompelle · 24, 26, 54
 Prussiens · 2, 4, 7, 12, 58, 77, 91, 93

R

rue de Vesle · 21, 22, 41, 68, 69, 77
 rue Libergier · 10, 67, 69

S

Souain · 121, 127
 St. Remi · 4, 9, 11, 63, 99, 112
 St. Thierry · 19, 24